



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

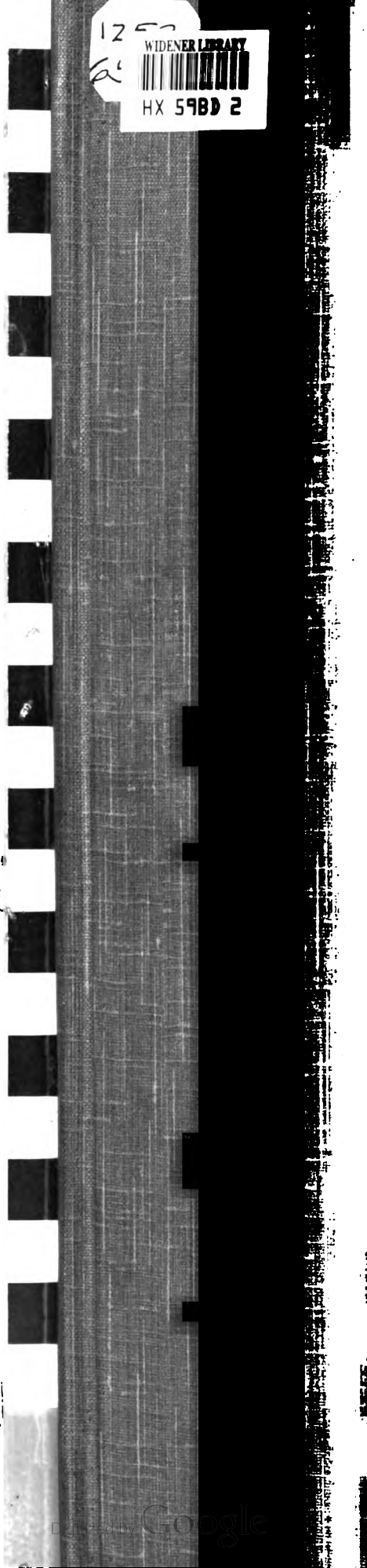
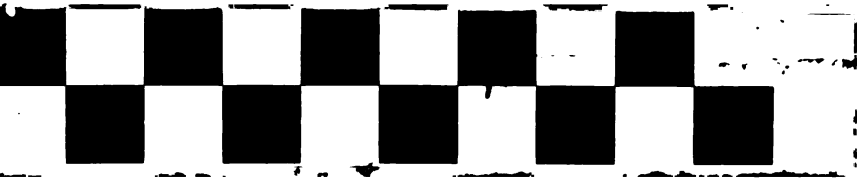
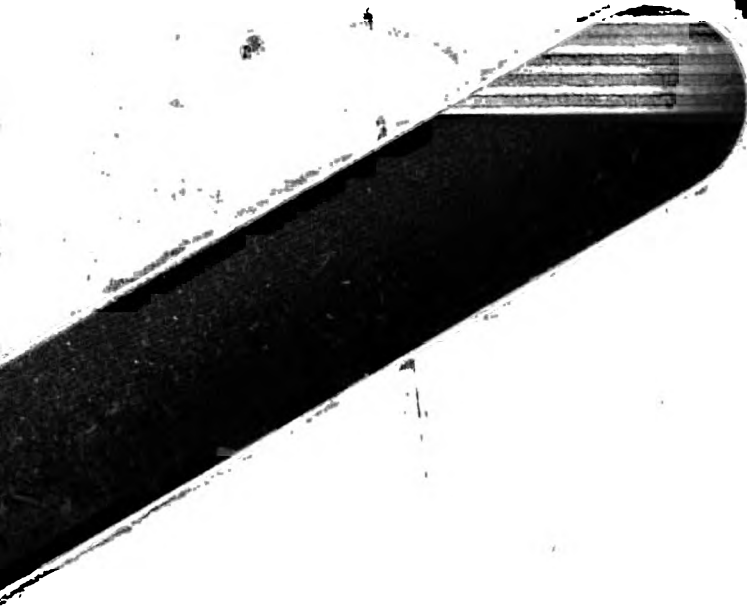
À propos du service Google Recherche de Livres

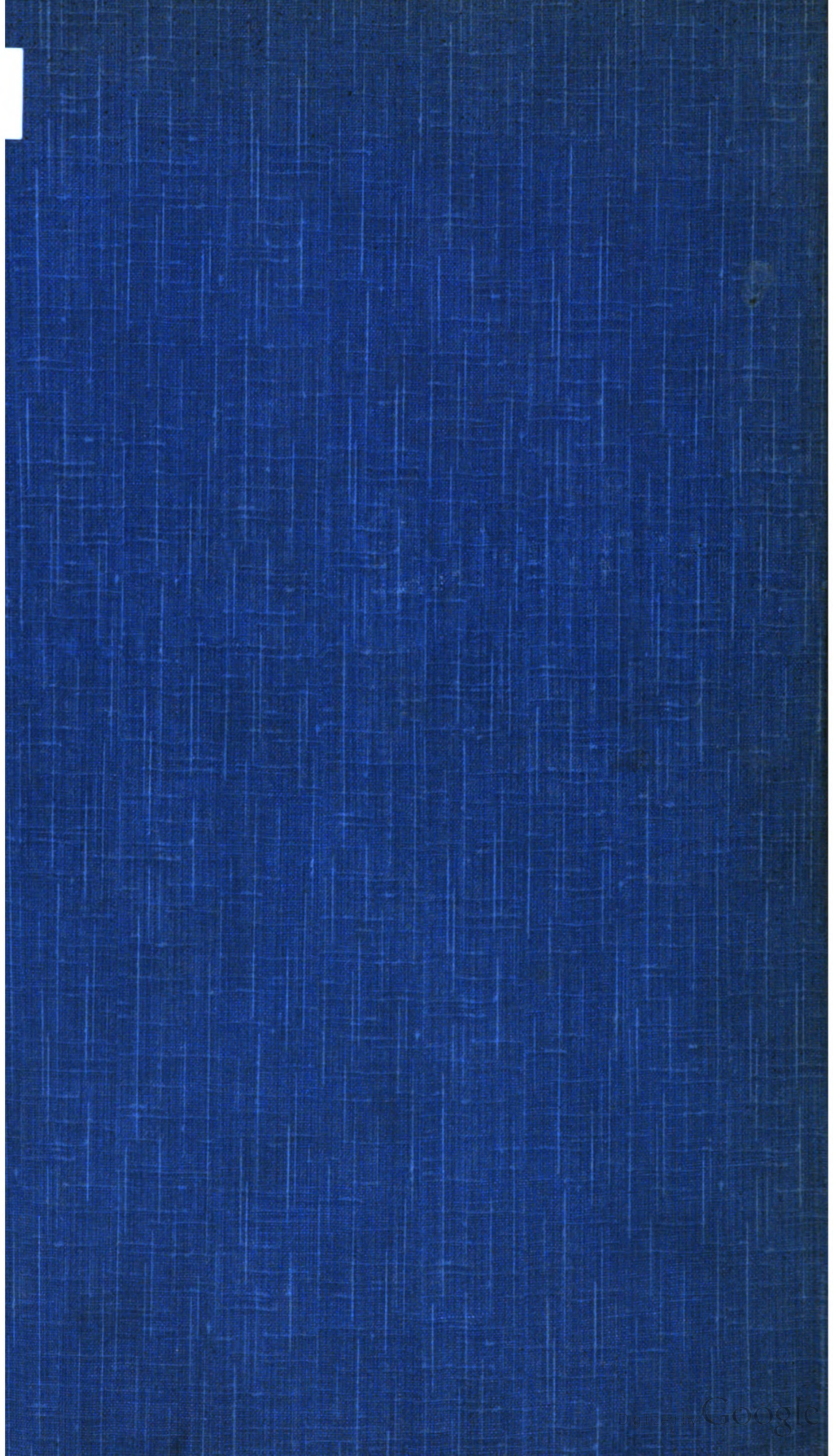
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Notes sur l'histoire de Lyon

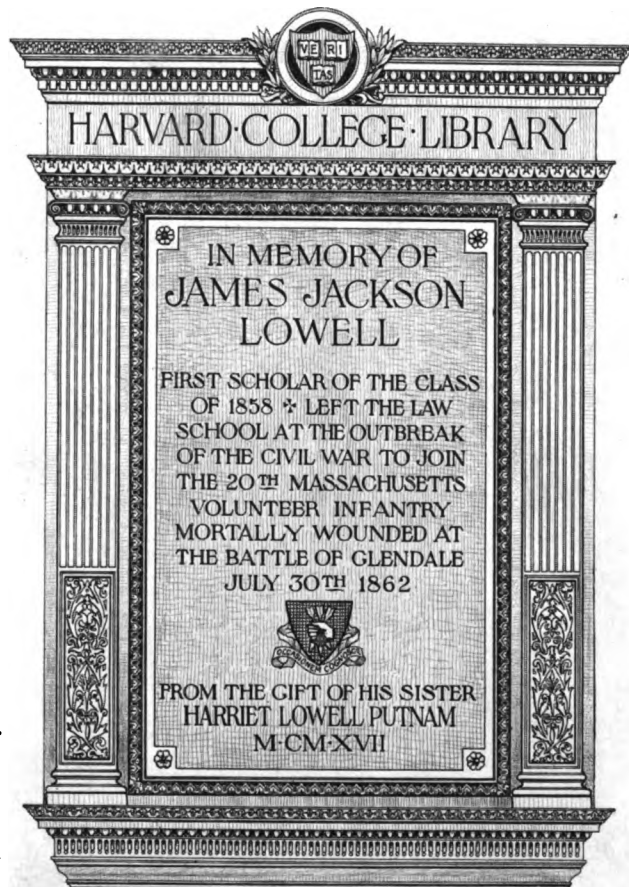
André Steyert

125
a
WIDENER LIBRARY
HX 598D 2



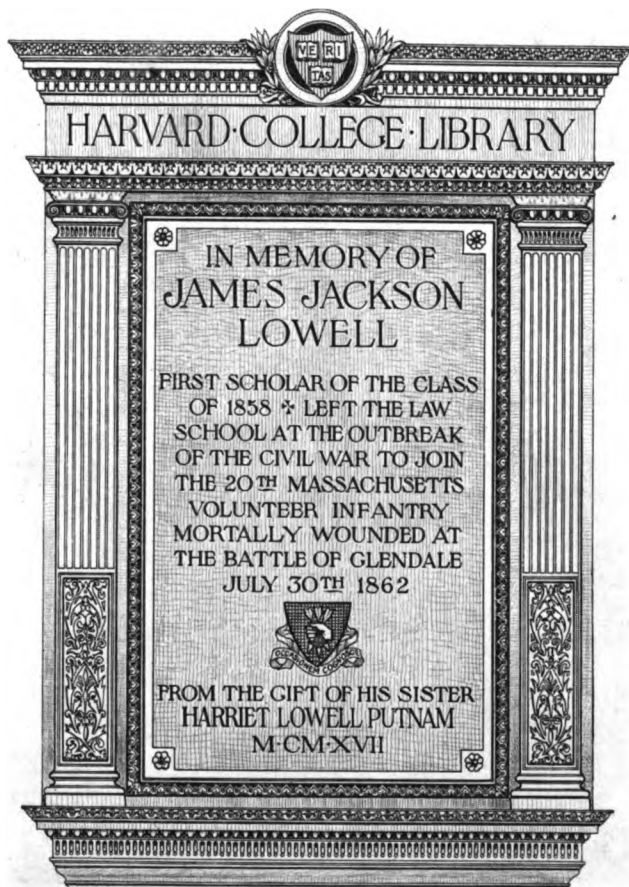


1252.65.16





1252.65.16





A. STEYERT
NOTES SUR L'HISTOIRE DE LYON

I.

LES NOMS DE LIEUX
dans la Région Lyonnaise
AUX ÉPOQUES CELTIQUE & GALLO-ROMAINE
PAR L'ABBÉ A. DEVAUX

RÉPLIQUE & OBSERVATIONS
illustrées de cartes et
de figures



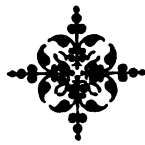
LYON
LIBRAIRIE BERNOUX & CUMIN,
6, Rue de la République, 6
1899

A. STEYERT
NOTES SUR L'HISTOIRE DE LYON

I.

LES NOMS DE LIEUX
dans la Région Lyonnaise
AUX ÉPOQUES CELTIQUE & GALLO-ROMAINE
PAR L'ABBÉ A. DEVAUX

RÉPLIQUE & OBSERVATIONS
illustrées de cartes et
de figures



LYON
LIBRAIRIE BERNOUX & CUMIN,
6, Rue de la République, 6
1899

1252.65,16



J. J. Lowell fund
(I)

CORRECTIONS & ADDITIONS

P. 2, l. 38 : qu'il a accordée à mes propres écrits ; lisez : qu'il a apportée dans la critique de mes propres études.

P. 4, l. 8 : avait amené ; lisez : avaient amené.

Ibid., l. 19, il aurait fallut ; lisez : il aurait fallu.

P. 6, l. 3 : *Done*. Ce nom se retrouve jusque dans l'Indo-Chine où le Mé-Kong était appelé anciennement *Doanas* ; le mot d'ailleurs vient du sanscrit *Dhouni* « fleuve ».

Ibid., l. 31 : appelés ; lire : appelée.

P. 9, l. 9 : dans l'Inde. — A l'époque antique le fleuve Rouge, au Tonkin, se nommait *Dorius*.

P. 10, l. 32 : connues des Romains ; connues des Gaulois et des Romains.

P. 11, l. 12 : *bebro*s est ; *bebro*s serait.

Ibid., l. 30 : *Mar* dans le sens de grand n'est pas réellement celtique. Dans sa forme régulière il doit s'écrire *mawr* et se prononcer *maour*. C'est tout simplement le mot latin *major*.

Ibid., la fin : L'interprétation « ruisseau mort, lent » se justifie d'ailleurs par le breton *merdwyr* (prononcer *mer-dour*) qui signifie eau stagnante.

M. Éleuthère Brassart, secrétaire-adjoint de la Diana, estime, avec toute raison, que cette étymologie s'applique aux nombreux Merderet, Merdarie, si fréquents en Forez et en Lyonnais, et qui, d'après ses observations, sont plutôt des fossés d'écoulement que des cours d'eau.

P. 12, l. 10 : Tarare et ; supprimer et.

P. 21, l. 17 : et pour cette unique raison ; lire : mais pour cette unique raison.

P. 25, l. 3 : imaginer l'étymologie ; lire : imaginer l'anecdote inspirée par l'étymologie.

P. 26, l. 3 : pouvaient ; lire : devaient.

P. 32 l. 14 : Aucun monument écrit ou figuré. — L'absence complète en Gaule de tout monument épigraphique ou figuré rappelant le dieu Lug irlandais a été démontrée, à diverses reprises, par M. Aug. Allmer, et tout récemment encore dans sa *Revue épigraphique* (n° 93, avril à juin 1899, article 1295). Cet article, — auquel il faut en joindre un autre n° 1294 *Lugones*, — d'une précision remarquable, d'une érudition approfondie, d'une logique irrésistible, devra être lu par quiconque voudra se faire une conviction sérieuse sur ce problème. Je le recommande tout particulièrement à M. l'abbé Devaux.

P. 34, l. 6 : Rheins ; lire : Reims.

Ibid. ; l. 37 : son *Bulletin* ; lisez : sa *Revue*.

P. 39, l. 37 : a changé ; lire : n'a changé.

P. 40, l. 17 : ne veut pas dire ; lisez : ne veut dire.

P. 45, l. 11 : duché ; lire : comté.

Ibid., l. 12 : détaché ; lire : sous-division. — La Germanie première avait été divisée en deux commandements militaires, le premier, comprenant la cité de Strasbourg était exercé par un comte ; le second, formé des cités de Spire, de Worms et de Mayence était sous les ordres d'un duc.

Ibid., l. 17 : Rhône ; lire Rhin. — Il y a dû y avoir deux flotilles sur l'Océan ; l'une sur la Manche, l'autre dans le golfe de Gascogne. C'est ce que fait supposer la présence d'une cohorte sur le rivage Saxon, *in littore Saxonico*, et d'une autre à Bayonne. Chaque flotille était d'ordinaire accompagnée d'une cohorte.

Ibid., l. 42 : citées ; lire : cités.

Ibid., l. 46 : *Obilone* ; lire : *Olinone*. Holle est une très petite localité au sud-ouest et à côté de Bâle. Des ruines rappellent son rôle à l'époque romaine.

P. 50, l. 8 : donne ; lire : donnent.

P. 59, l. 34 : flan ; lire : flanc. — La forme la plus ancienne connue du nom de nos Chalains forézien est *Chalang*. Il ne paraît pas que ce nom puisse se rattacher étymologiquement aux appellations dont il vient d'être parlé.

P. 61, l. 11 : la formule ; lire : et la formule.

Ibid., l. 12 : permettant ; lire : permettent.

P. 63, l. 21 : *Avitacus* ; lire : *Avitacum*.

P. 65, l. 7 : la fille Louise ; lire : fille Louise.

P. 66, l. 9 : comprendrai ; lire : comprendrais.

P. 70, l. 34 : On ne voit à la ligne ; lire : on ne voit pas.

P. 73, l. 24 : (Chassagne) ; lire : (Chassagny).

P. 80, l. 23 : un annexe ; lire : une annexe.

P. 83, l. 20 : *Aco*. — Cette terminaison en *o* était une flexion grammaticale que l'on rencontre fréquemment dans les noms de lieux de l'époque gallo-romaine et qui venait de ce que les localités étaient le plus souvent désignées, non pas au nominatif mais au datif ou à l'ablatif ; je suis à... je viens de... Cet accident se produit encore dans quelques langues européennes. C'est ainsi, comme me l'a fait observer M. Louis Fournier, que nous disons Cracovie au lieu de Cracow. Ce dernier mot est au nominatif ; le premier est modifié par la flexion d'un cas, le locatif, pour se servir de l'expression technique.

P. 85, l. 9 : le nom du père légendaire de la dynastie des Wisigoths, Balth, semble avoir formé aussi des noms d'homme. Nous avons eu au VI^e siècle, dans notre région, un *Balthamodus* « le courage audacieux », mais qui pourrait devoir être lu *Balthamundus* « la protection de Balth ».

P. 86, l. 29 : je me hâtais ; lire : je me hâtai.

P. 88, l. 37 : distinguent ; lire : distinguant.



LES NOMS DE LIEUX

dans la Région Lyonnaise

AUX ÉPOQUES CELTIQUE & GALLO-ROMAINE

Par l'abbé A. DEVAUX.

RÉPLIQUE ET OBSERVATIONS



M. l'abbé Devaux, professeur et aujourd'hui doyen de la Faculté Catholique de Lyon, a publié, au mois de juillet de l'année dernière, une conférence qu'il avait donnée, le 31 mars précédent, à la Société de Géographie, sur un sujet des plus intéressants. Elle avait pour titre : *Les noms de lieux dans la région lyonnaise aux époques celtique et gallo-romaine*, et pour objet d'établir l'étymologie de ces appellations à l'aide des notions les plus récentes fournies par la philologie contemporaine. Comme tous ceux qui veulent acquérir quelques connaissances en ces difficiles et curieuses questions, j'ai lu avec empressement cet ouvrage où j'étais assuré de trouver des lumières ; et en effet cette lecture a été pour moi très instructive. Malheureusement cet avantage a été compensé par le déplaisir de m'y voir singulièrement malmené. Il paraît que tout ce que j'ai écrit sur le même sujet ne vaut absolument rien. Autant de fois qu'il m'a fait l'honneur de me citer, autant de fois le savant conférencier m'a irrémédiablement condamné. Ce que j'avance n'est pas plausible, pas vraisemblable, pas admissible tellement que je dois savoir gré à mon juge de n'avoir pas nettement déclaré que je n'avais pas le sens commun, il s'est contenté de dire que j'avais tort.

Voilà la seconde fois, en peu de temps, que mon amour-propre est mis à l'épreuve. Trois mois avant la conférence de M. l'abbé Devaux, une revue judéo-maçonnique condam-

naît, dans son ensemble, un livre que j'ai eu l'imprudence d'écrire et, qui plus est, de signer ; elle invitait les savants à relever les nombreuses erreurs qu'à son avis, il devait renfermer, mais qu'elle était hors d'état de découvrir. Le docte professeur de la Faculté Catholique est le premier qui ait répondu à cet appel. C'est assez piquant. Il est des gens mal élevés qui, en pareille occurrence, crieraient à l'alliance du triangle et du goupillon. Je n'aurais garde d'user de propos aussi malséants. Au reste j'ai des motifs de croire que mon honorable contradicteur n'avait pas besoin d'être incité contre moi ; il appartient à un corps enseignant où certaines personnalités influentes manifestent à mon égard des sentiments peu favorables. Ces sentiments sont tels que le conseil de la Faculté Catholique décida que l'*Histoire de Lyon* serait formellement exclue de sa bibliothèque ; on ne s'est pas contenté de le décider, on a pris soin de me le faire savoir, parlant à ma personne pour que je n'en ignore, comme disent les huissiers. Je n'ai donc pas été, le moins du monde, étonné du dédain que M. l'abbé Devaux a témoigné à l'égard de mes modestes écrits.

Je me permets de signaler ces particularités, non à cause de leur importance mais pour atténuer, s'il est possible, la portée des jugements dont je suis l'objet ; le lecteur comprendra que des condamnations, émanant d'un juge aussi prévenu, manquent d'impartialité ; et l'on sera mieux disposé à accueillir mon essai de justification.

Je dois déclarer, tout d'abord, que ces déboires ne m'empêchent nullement de reconnaître le mérite de l'œuvre de mon adversaire. Elle atteste de sa part, des connaissances approfondies en matière de philologie. On y reconnaît le professeur au courant des conquêtes les plus récentes de la science contemporaine. Je puis affirmer que l'érudit conférencier n'a pas eu de lecteur plus attentif que moi et que j'ai recueilli dans sa dissertation de nombreux enseignements. Si donc j'ose aborder l'examen du travail de M. l'abbé Devaux ce ne sera certainement pas avec son savoir et son autorité, mais, du moins, avec une conscience plus scrupuleuse que celle qu'il a accordée à mes propres écrits.

I.

Le travail dont il s'agit est, conformément à son titre, divisé en deux parties principales, consacrées, l'une aux appellations celtiques, l'autre aux noms gallo-romains. La première est, de beaucoup, la moins développée quoiqu'elle soit, sous certains rapports, la plus intéressante et qu'elle englobe, de plus, les noms d'origine ligure. Il en résulte une lacune d'autant plus considérable que l'auteur a passé sous silence les autres peuples qui ont dû habiter la Gaule avant les Ligures et les Celtes.

M. l'abbé Devaux, il est vrai, a borné ses recherches aux questions étymologiques et philologiques ; mais, sous ce rapport, il avait ample moisson à recueillir et il ne semble pas même avoir soupçonné l'existence de certains problèmes qui s'offraient à lui.

Ainsi à l'égard des noms de rivières et de montagnes il se contente d'une sèche énumération de quinze noms qu'il n'explique pas, sauf un seul, et dont il ne cherche pas à déterminer l'origine. Il s'en faut bien, en effet, que tous ces noms soient uniquement ligures ou celtiques et encore aurait-il fallu au moins distinguer ceux que l'on peut attribuer à l'une ou l'autre de ces sources.

Voici, par exemple, deux noms que j'emprunte à la liste : ceux de la Loire, *Liger*, et du Gier que le conférencier écrit *Garus*. On ne peut pas, je crois, les considérer comme celtiques ; sont-ils bien ligures ? Oui si les Ligures sont originaires d'Afrique et appartiennent à un peuplé de race sémitique. Mais tout d'abord il faut rejeter l'erreur qu'a commise M. l'abbé Devaux en dénaturant, de sa propre autorité, le nom du Gier. Il a toujours été admis que ce nom se disait *Jaris*, comme le prouvent le nom ancien de l'ager *jarensis* et la prononciation moderne du pays de *Jarez* et du *Gier* qui l'a dénommé. Ces preuves phonétiques et orthographiques sont confirmées par le texte de la légende de saint Ferréol et par le martyrologe d'Adon qui écrivent *Jaris*.

M. l'abbé Devaux n'admet pas ces preuves et ces témoignages. A son avis « cette forme peut être considérée comme influencée sous la plume d'un Viennois (Adon) par le nom de la Gère ». C'est à n'y pas croire. Comment un archevêque de Vienne du IX^e siècle, qui avait étudié à Lyon, qui avait passé cent fois devant l'embouchure de cette rivière, qui l'avait sans doute plus d'une fois traversée, que ses fonctions épiscopales avait amené souvent à moins de trois kilomètres de ses rives ; cet homme qui était de nos pays, qui était non seulement un prélat pieux, vigilant, instruit, mais un lettré, un écrivain, un érudit, un historien des plus renommés de son siècle, cet homme là, ne savait pas le nom exact du Gier, dénommant un pays limitrophe de son diocèse et il le confondait avec celui de la rivière qui arrosait les murs de sa ville épiscopale ! Est-ce possible ? Est-ce vraisemblable ? A tout cet ensemble de preuves matérielles et morales, M. l'abbé Devaux oppose une preuve, une seule, mais il la juge décisive. Il allègue un document de 868 qui donne la version *Garensis*, antérieure, prétend-il, à *Jarensis*, il aurait fallut dire contemporaine. Il est fâcheux pour cette thèse et aussi pour la sagacité du docte professeur que ce document de 868 ne nous soit connu que par une copie du XV^e siècle, insérée, qui plus est, dans un mémoire de procédure. Les érudits compétents en ces matières peuvent apprécier quelle est la valeur paléographique d'un texte provenant d'une telle source ; le sens commun le dit aussi. Au surplus, feu M.-C. Guigue, à qui nous devons cette charte, avait pris soin d'avertir que cette « copie était très défectueuse ». Elle ne peut donc être produite dans un débat philologique. Vraisemblablement le type copié, qui n'était certainement pas l'original, devait porter *gerensis* et le clerc, pressé de terminer sa grosse à tant la ligne, aura mis étourdiment un *a* pour un *e*.

M. l'abbé Devaux maintenant, je l'espère, ne contestera plus à personne pas même à moi que le nom du Gier était *Jaris* et, par altération, *Gerius*. Eh bien, ce mot, lu ainsi correctement, rattache philologiquement le nom du Gier à celui

de la Loire, et ces noms ne trouvent leurs similaires que dans l'extrême Afrique des anciens c'est-à-dire au sud de l'Atlas saharien. Là s'étendent les bassins fluviaux intérieurs connus dans l'antiquité sous les noms de Nigir et de Gir. Il est impossible de méconnaître la parenté étymologique qui lie *Μίγρης*, *Λείγρης*, *Λίγρης*, avec le *Νίγρης* et notre *Jaris* avec le Γεῖς, surtout si l'on écarte la mauvaise orthographe latine et qu'on prononce correctement *Ligir*, *Nigir* et *Gir*. Et quant à l'origine sémitique de ces noms elle apparaît clairement avec l'arabe جارى *jari* couler, et l'on est amené à rattacher ce mot à l'hébreu ירדן *iarad* couler, d'où vient le nom du Jourdain ירדן *iardàn*.

Voilà donc, grâce au Gier, que le savant professeur a voulu débaptiser, et au Liger, si complètement défiguré par l'orthographe parisienne, mais que nos paysans nomment encore Leire (les Grecs modernes diraient Liyr), voilà constatée chez nous l'existence d'un peuple africain de race sémitique ; cela vaut bien le Garus emprunté à un clerc de notaire du XV^e siècle. Mais ces peuples étaient-ils nos Ligures ? Je n'oserais l'affirmer ; je laisse aux savants le soin de décider. Cependant si j'étais capable de donner un avis à ce sujet, je pencherais pour l'affirmative, à cause d'une observation qui paraîtra peut-être assez sérieuse. La désidence en *ures*, ὕρες, affectée à un nom de peuple, ne se rencontre qu'en Afrique. Les Makhures habitaient la Mauritanie, les Astacures, les Buturgures, les Saburbures l'Afrique propre, enfin les Suburbures étaient établis dans la Lybie près du fleuve Nigir. En dehors de l'Afrique on ne trouve guère que les Silures et les Ligures dont les noms reçoivent la même terminaison. Les Silures, peuple au teint basané, aux cheveux crépelés, se distinguaient tellement des autres indigènes de la Grande-Bretagne que leur origine iberienne paraissait certaine aux anciens ; il est permis de la dire africaine, si même les Ibères eux-mêmes ne peuvent pas être considérés comme venus de cette même contrée. L'étude des noms et des mots à physionomie exotique que renferment certaines inscriptions du midi de la France, fournirait sans doute le moyen de résoudre ce problème.

Une autre race qu'il ne faut confondre ni avec les précédentes ni avec les Celtes, et dont la marche est assez exactement tracée depuis l'Asie, est celle qui nous a apporté le nom de *Done* pour les fleuves, mais ordinairement précédé d'un qualificatif. Elle a occupé le nord du Pont-Euxin où le *Don* (prononcer *Done*) atteste encore son séjour ; dans la Grèce elle a, sous le nom de Pélasges, laissé d'illustres souvenirs. C'est ce peuple qui avait fondé Dodone et dénommé les Thermodon de Thrace, de Thessalie, de Béotie, de Cappadoce, d'Arménie, de Scythie, nom que des envahisseurs, venus du Turkestan, traduisirent par Arass ou Harras, l'Araxes des Grecs, signifiant eau chaude. *Done* veut donc dire incontestablement *eau* et, quoique ce terme n'appartienne pas à la langue des Grecs, ils le comprenaient, puisqu'ils en avaient formé un mot hybride dans leur nomenclature géographique, et ce mot était également compris de peuples venus de l'Orient puisqu'ils le traduisaient exactement en leur idiome.

Cette race dont les invasions sont restées célèbres, quoique confondue sous des appellations diverses, se décèle par un autre terme qui lui est également propre. C'est celui de *Cal* qui, dans sa langue, signifiait rocher, falaise; puis, par extension, port, abri, passage étroit. C'est surtout ce vocable qui sert à retrouver dans l'occident de l'Europe la trace des hommes de cette race parce que, peuple maritime à ce qu'il paraît, ils apportaient à des nations qui ne l'étaient pas une expression équivalant à des idées nouvelles. Aussi on les voit suivant les côtes du Portugal qui leur doit son nom, *Portus-Cale* (le mot latin étant la traduction du mot primitif), puis en Espagne, où ils ont dénommé la *Calécie* improprement appelés *Galice* et où, pénétrant dans l'intérieur, ils ont donné à de nombreuses villes des noms dans la composition desquels le mot *Cala* signifie pierre ; de même sur les côtes de France où il suffira de citer Calelongue près de Marseille, les rochers des Calemarguiers en Bretagne et du Calvados en Normandie ; enfin jusqu'en Écosse, l'antique Calédonie. Le point

de départ de ces appellations est également en Grèce dans une province habitée par les Pélasges et où se trouve Calydon, « le rocher des eaux, la falaise » ; les auteurs Grecs nous apprennent en outre que le pays de Calydon était rocheux.

Peu de mots ont eut autant de vogue que ce *cal* et ses dérivés : les Latins l'appliquaient à des sentiers difficiles ; les Portugais, les Espagnols l'emploient pour rue ; les Italiens pour passage, défilé, par analogie avec un défilé dans les rochers ; nous l'avons conservé dans cailloux, calade (perron surface dallée), caler (assujétir avec une pierre), se caler (se mettre à l'abri), etc.

Ce même mot *done* transporté par une autre tribu de la même race, nous est revenu par le nord, sous la forme de *dane* ; c'est-à-dire qu'il est entré dans la composition du nom de notre grand fleuve Rho-dane, comme il avait servi à dénommer le Danubè et aussi le Pò, l'Éridan. Et tout cela dès lors ne permet plus de confondre chez nous, *done* avec *dune* comme l'a fait M. l'abbé Devaux.

Le Rhône que le savant conférencier s'est contenté de nommer, sans fournir aucune explication et en laissant seulement douter si son appellation est ligure ou celtique, méritait une note spéciale. Le nom de ce beau fleuve vient d'un mot primitif qui appartient incontestablement aux langues indo-européennes ; il se rencontre dans *ῥέω* couler et ses nombreux dérivés, *ῥέινω* répandre, faire jaillir, puis dans l'Allemand *rinnen* couler, *rinnou*, cataracte, en vieille langue germanique, pour aboutir au sanscrit *rinós*, qui coule. Par les dénominations de fleuves procédant de cette racine, on suit la trace de ce radical en partant du Rhône, par notre petit Reins, par le Rhin, jadis français, par le Rhabon en Dacie, pour aboutir au Rha, qui déverse dans la Caspienne, l'immense tribut de ses eaux. Celui-ci est accompagné du Rhymus, qui, des monts Ourals, apporte aussi à la Caspienne son vaste contingent, puis au sud coulent les deux Rhombites qui tombent dans la mer d'Azof ; on peut signaler encore le Rhogomanès en Perse, et on arrive enfin à l'Inde où se trouve le Rhuadis. Par le groupement de ces

vocables, par la marche que d'autres ont suivie pour venir jusqu'en Gaule, aussi bien que par l'origine étymologique, il est évident que le nom de Rhône n'appartient pas aux Ligures, qui sont venus d'Afrique et dont l'idiome paraît se rattacher aux langues sémitiques. Mais est-il celtique? C'est ce que je ne me garderais bien de décider.

Je ne veux pas cependant quitter le Rhône sans rappeler une particularité curieuse, qui le concerne et qui mérite d'être signalée parce qu'elle n'est pas étrangère à notre sujet et qu'elle n'a pas été révélée par nos historiens.

D'anciens polygraphes grecs, dont les assertions ont été acceptées par les mythologues, prétendaient que c'était sur les bords du Pô (l'Éridan), que l'on recueillait l'ambre. D'autres auteurs, de leur côté, ajoutaient que le Rhône aussi bien que le Pô, se jetait dans l'Adriatique. Pline et Strabon protestèrent contre ces grossières erreurs mais sans reconnaître d'où elles provenaient. C'est chose instructive que de le montrer d'autant mieux que ces erreurs en ont provoqué une autre plus grave et qui fait admettre, encore aujourd'hui, le séjour, des Ligures dans le nord de l'Europe où ils n'ont jamais pénétré.

L'ambre se recueillait dans la Baltique près de l'embouchure de la Vistule ; mais primitivement ce fleuve, qui a reçu son nom actuel à une époque relativement récente, se nommait l'Éridan et il avait pour voisin un petit fleuve dont le nom se reconnaît encore dans celui de Radaune. Les polygraphes en question, trouvant ces deux noms de rivières dans quelques relations de marchands d'ambre, et, ne connaissant que l'Éridan et le Rhône gaulois, confondirent la Baltique avec l'Adriatique, la Transalpine avec la Cisalpine, transportèrent notre grand fleuve dans les plaines de la Haute-Italie et lui firent porter ses eaux à l'Adriatique. Ce sont là exploits de compilateurs, mais, du moins, ils ont cette fois l'avantage de nous révéler la présence d'un Eridan et d'un Rhône sur les côtes de la Baltique et de compléter l'itinéraire de ces appellations par un détour vers le nord de la Germanie.

Venons maintenant aux cours d'eaux dont le nom est évidemment celtique. On doit compter dans ce nombre les *Dore*, les *Ar*, les *Is*, les *Nant*, les *Borb*, les *Eve*, etc., qui le plus souvent n'apparaissent guère qu'en composition.

Les *dore* sont les plus nombreux ; on les rencontre dans toutes les contrées où les Gaulois ont été entraînés par leur aventureuse bravoure : en Espagne, dans les Iles Britanniques, dans les Alpes jusqu'au Val d'Aoste, dans la Germanie, la Galatie, etc ; et enfin c'est encore dans l'Inde que semble se trouver leur origine. Malgré cela, cette dénomination a été omise par M. l'abbé Devaux qui n'a pas su la reconnaître dans le nom de notre Mont d'Or. Dans l'examen étymologique de ce nom, il ne considère que l'élément *dor*, *durum*, forteresse, et s'en tient obstinément aux traductions incontestablement vicieuses du moyen âge, *mons aureus*, *aureacensis*. Assurément ces sommets n'ont jamais été des forteresses gauloises, mais il est impossible de n'y pas reconnaître le *mont des eaux* comme dans le Mont Dore du plateau central. Cette étymologie est tellement évidente qu'elle a été signalée par les savants géologues, MM. Falsan et Locard, qui ont étudié ce massif et qui, aux données de la linguistique, ont ajouté des preuves tirées de la condition physique du sol.

A ce propos je relèverai la lourde erreur que j'ai commise en contestant l'origine celtique du mot *Dore* (*Hist. de Lyon*, t. I, p. 15, fig. 10). C'est une bévue résultant d'une série de méprises qu'il serait trop long de rapporter ici et dont il me suffira de faire l'aveu. Un instant de réflexion aurait dû suffire pour m'épargner cette faute inexcusable. Plus heureux que je ne le méritais, j'ai eu la chance que M. l'abbé Devaux, n'admettant pas lui-même *Dore* parmi les noms celtiques de rivière, ne s'est pas aperçu de mon erreur.

Ar n'est pas même cité dans la liste des noms indiqués comme celtiques par le savant professeur. Ce nom a cependant une importance capitale, et par lui-même et par les nombreuses appellations qui s'en sont formées. Il a pour type le mot *aqua*, qui semble se rattacher au sanscrit *uks*, et il a donné

naissance à trois types phonétiques distincts : *ach* germanique, *ar* celtique et *aa* également germanique. Personne n'ignore que la gutturale germanique *ch* se change en *r* dans certains dialectes allemands ; c'est même à cette forme que nous devons le mot *renard* venant de *reinach*, prononcé *reinahr* (avec aspiration) dans certaines provinces. Quant à *Aa*, qui se prononce *Ah* emphatique et aspiré, il n'est également que le mot *Ach* dont la gutturale s'est adoucie en une forte aspiration.

Ar dans la formation des noms de rivières celtiques joue un rôle capital, et il est surprenant que l'éminent conférencier ait, par exemple, omis notre *Arar*, qui méritait une mention spéciale, ne fut-ce que pour expliquer l'étrange reduplication de l'élément de ce nom. Construit avec d'autres mots il apparaît également dans notre région, par exemple avec notre petit *Isara*, l'*Iseron*.

Il y avait aussi à signaler l'onomatopée qui caractérise plusieurs de nos noms de rivière, caractère précieux pour les investigations étymologiques. *Dore* est vraisemblablement l'eau torrentueuse, *is* l'eau sifflante, *borb* l'eau bouillonnante. Et cette dernière forme aurait fourni à M. l'abbé Devaux, s'il l'avait remarquée, l'explication des mots *Bulbrum*, *Bulburus* qu'il laisse sans commentaires. L'instructive dissertation de M. Aug. Allmer sur l'origine du mot Bourbon, qu'il a négligé de consulter, lui aurait été très utile et l'aurait engagé à ajouter à la liste donnée par notre éminent épigraphiste, un Bourbon lyonnais, le *Burbuniacum* situé dans le voisinage de Savigny ; il aurait peut-être songé à le rattacher à un certain lieu nommé *Iva* c'est à-dire l'eau, lieu qui pourrait bien être *Éveux*, ce qui suggère la question de savoir si ce village ne tirerait pas son nom d'une ancienne source minérale connue des Romains.

Voilà, entre cent, quelques-unes des observations que l'on regrette de ne pas trouver étudiées par l'érudit conférencier, regret d'autant mieux justifié que l'unique interprétation qu'il donne provoque d'intéressantes remarques. Il nous apprend que le nom de la Brevenne, *Bebronna*, signifie la

rivière du castor, et, en effet, cet animal se nomme *bièvre* en vieux français, *beaver* en anglais, *biber* en allemand, et rattache le nom de notre rivière aux Bebre, aux Beuvron français comme aux *Biberach* et *Biberbach* germaniques. Mais ce mot est-il bien certainement celtique d'origine ? Je ne conteste pas ; je questionne, en faisant remarquer qu'il est latin, *fiber* étant usité dans le Latium dès le III^e siècle avant notre ère. Je sais bien que, d'après des opinions récentes, le latin aurait fait des emprunts au celtique ; mais il semble plus rationnel d'admettre que les mots de dialecte breton qui ont motivé cette opinion, ont été, au contraire, empruntés aux conquérants, et que, par exemple, *bebros* est venu aux Gaulois de la même source que *biber* aux Germains et *beaver* aux Anglais.

Cependant dans une autre partie de son étude, M. l'abbé Devaux cite des étymologies formées par un nom de cours d'eau. Ce sont : Douvres, venant de *dubron*, eau ; Chamdor *Cambodubrum*, l'eau courbe, et Mardore *Mardubrium* « du primitif gaulois *Marodubrum*, grande cau » parce qu'il « est situé sur un bras de la Trambouze ». Cette dernière interprétation doit inspirer quelques scrupules, attendu que le « bras — ne chicanons pas sur les termes — de la Trambouze », qui arrose Mardore, est d'un tiers plus petit que l'autre bras. Il n'est guère d'usage d'appeler grand ce qui est petit. Vraiment si l'étude des étymologies celtiques aboutit à de tels résultats, c'est une science bien étrange pour aller ainsi contre l'évidence et le sens commun. Il n'y a donc dans le dictionnaire celtique du savant allemand Holder, si souvent cité par M. l'Abbé Devaux, d'autre signification du mot *mar* que celle de *grand*. Certain terme analogue n'a-t-il pas un sens qui, appliqué à l'eau, pourrait servir à la qualifier de morte, dormante, lente et d'où viendrait le terme marais ? S'il en était ainsi, il n'y aurait qu'à vérifier si le ruisseau qui arrose Mardore n'a pas un cours plus lent que la Trambouze, et si ce nom ne signifierait pas ruisseau lent, mort, dans le même sens qui, aujourd'hui encore en Savoie, fait distinguer le Guiers mort du Guiers vif.

* * *

M. l'abbé Devaux donne une place beaucoup plus grande aux noms de lieux habités qu'à ceux de rivières et de montagnes, et, sauf ceux qui viennent d'être cités, il les tire presque tous d'un nom d'homme. Cependant il en est tels que Mornant et Ternant qui sont formés certainement de *nant* ruisseau, précédé d'un qualificatif. L'étymologie du dernier de ces noms n'est pas douteuse ; elle signifie le ruisseau bruyant et, de fait, le Ternançon coule sur une pente rapide dans un lit pierreux, avec un bruit qui domine celui de la chute de l'Azergue à laquelle il va se joindre. Tarare et doit avoir une étymologie semblable. Un savant, il est vrai, alléguant la forme *Taratum*, donnée par les chartes du moyen âge, propose le sens tarière. La métaphore serait un peu hardie. Le nom de cette ville a toujours été Tarare, et le nom latin a été forgé par quelque lettré d'alors. En évoluant pour aboutir à tarière, le mot latin, dont on connaît la forme *taradra*, se trouva de ressembler au nom de la bourgade ; un scribe, qui se piquait d'érudition, jugea à propos, suivant l'usage, de traduire ce nom en latin et écrivit *Taratum*. Il est probable que de même que Ternant, Tarare avait pris le nom du ruisseau qui le traverse. Le sens serait donc le même et donnerait l'*ar* (au lieu du *nant*) bruyant.

Il ne m'appartient pas de rien ajouter aux explications du conférencier ni de discuter ses assertions ; je ferai cependant une réserve au sujet du mot *chambon* qu'il tire du celtique « champ cultivé » et auquel il refuse le sens que lui donne le français. Cependant il est certain que le nom de *chambon* de la plaine du Forez qui correspond aux « fort-terres » des bords de l'Allier, est employé en opposition non seulement aux *lherpt*, *lerm*, incultes, mais aussi aux *varennas*, terres légères, et aux *chaninats* (terres chanines, de chien), pénibles à travailler, mais néanmoins cultivées et fertiles.

Je ne peux relever non plus les nombreuses omissions qui appauvrissent si fâcheusement le travail du savant professeur.

Je n'en signalerai qu'un qu'il n'aurait pas dû laisser échapper, l'étymologie de Ronno. Curieuse et importante par elle-même, elle méritait d'être étudiée parce qu'elle a été l'objet d'une interprétation de la part de Melville Glover, qui en a rattaché l'origine à un vaste cromlech dont il avait, en 1874, découvert et étudié les restes. Mais ne nous étonnons pas de cette omission ; le dictionnaire de Holder n'en est qu'à la lettre M, et sans ce vade-mecum — j'ai failli dire ce guide....! — M. l'abbé Devaux ne sait plus un mot de celtique.

* * *

Je me heurte maintenant à la première leçon qu'a bien voulu me donner le savant professeur. Il est une dénomination topographique très curieuse, Iguerande, Égarande, Évirande, Aiguerande, que l'on a considérée, sous ces diverses formes, comme un nom gaulois signifiant limite. A ce propos j'ai dit que les mots Aiguerande, Évirande étaient des termes hybrides signifiant le bord de l'eau et qu'en effet la situation des localités ainsi dénommées justifiait cette interprétation. A cela M. l'abbé Devaux me réplique que mon « explication est inadmissible par la raison qu'elle ne peut rendre compte de tous les noms analogues... et que d'ailleurs les formes anciennes s'opposent à cette étymologie ». Assurément quand on veut contredire quelqu'un il est permis de manquer de courtoisie, mais non pas d'exactitude ; l'exactitude est la politesse des critiques aussi bien que des rois. Or je me permettrai de faire observer qu'en cette circonstance, mon honorable contradicteur a manqué envers moi de cette politesse obligatoire. Après avoir donné l'interprétation ci-dessus j'avais continué en ces termes : « Assurément si l'on trouvait des noms sous la forme primitive *Ingrande* que l'on rencontre parfois, ce serait bien l'indice d'une limite ». Alors pourquoi choisir l'une des deux interprétations que je propose et passer la seconde sous silence ? Pour se donner la satisfaction de dire que j'ai proposé une explication inadmissible ? ou pour s'épargner le

déplaisir d'avouer que j'avais raison ? ou encore pour échapper à un examen trop difficile ? Quoi qu'il en soit, il ne reste de cette façon d'argumenter qu'une chose c'est que la conclusion alléguée contre moi, tombe d'elle-même. Ce que j'ai dit peut rendre compte des diverses formes de l'étymologie cherchée; donc ce n'est pas inadmissible comme me le reproche mon respectable adversaire.

Lorsque j'écrivais ma note, je ne connaissais la question que par des citations et des extraits. Depuis lors j'ai pu me procurer une étude de M. Vincent Durand, secrétaire de la Diana (*Ewiranda et les noms de lieux de la même famille*, Paris, 1894) qui, en moins de douze pages, m'a fait complètement connaître l'état de cet intéressant problème. Et cette lecture me permet d'affirmer que la double solution que j'ai proposée est justifiée, et que le nœud de la difficulté réside précisément en ce que l'on a voulu confondre tous ces noms en une seule et même interprétation comme il m'a été reproché à tort. Envisagé ainsi le problème, que l'on appelle une énigme insoluble, est très simple, très clair, plus facile à résoudre que la plupart des problèmes d'étymologie topographique.

Voici ce qu'il en est. En 1873 l'abbé Voisin, curé de Douadic en Berry, sur les confins de la Touraine et du Poitou, rappela un fait déjà signalé en 1864 par M. Cardin, de Poitiers, à savoir que, dans le patois bas Poitevin, *Ingrande* veut dire limite, frontière.

Cette révélation fit naître l'espérance qu'à son aide, on pourrait vérifier les limites des cités gauloises, car il était admis qu'il s'agissait d'un terme celtique. On fit des recherches dans lesquelles on comprit non seulement les *Ingrande*, mais toutes les dénominations analogues, *Éguarande*, *Éwirande*, *Guérande*, etc., et on est arrivé aujourd'hui à rassembler, non pas seulement 30 noms, comme le dit M. l'abbé Devaux, mais bien 46, grâce aux investigations de M. Vincent Durand. Malheureusement le résultat ne répondit pas complètement aux espérances que l'on avait conçues, et l'on dut reconnaître que plusieurs de ces noms,

quoique conformes à l'étymologie proposée, ne pouvaient s'adapter à aucune limite antique vraisemblablement admissible.

C'est en présence de ces incertitudes et de ces obscurités que je n'ai pas craint, quoique incomplètement renseigné, d'émettre les deux thèses que j'ai proposées. Un examen plus approfondi est venu confirmer cette double solution, comme le lecteur pourra en juger.

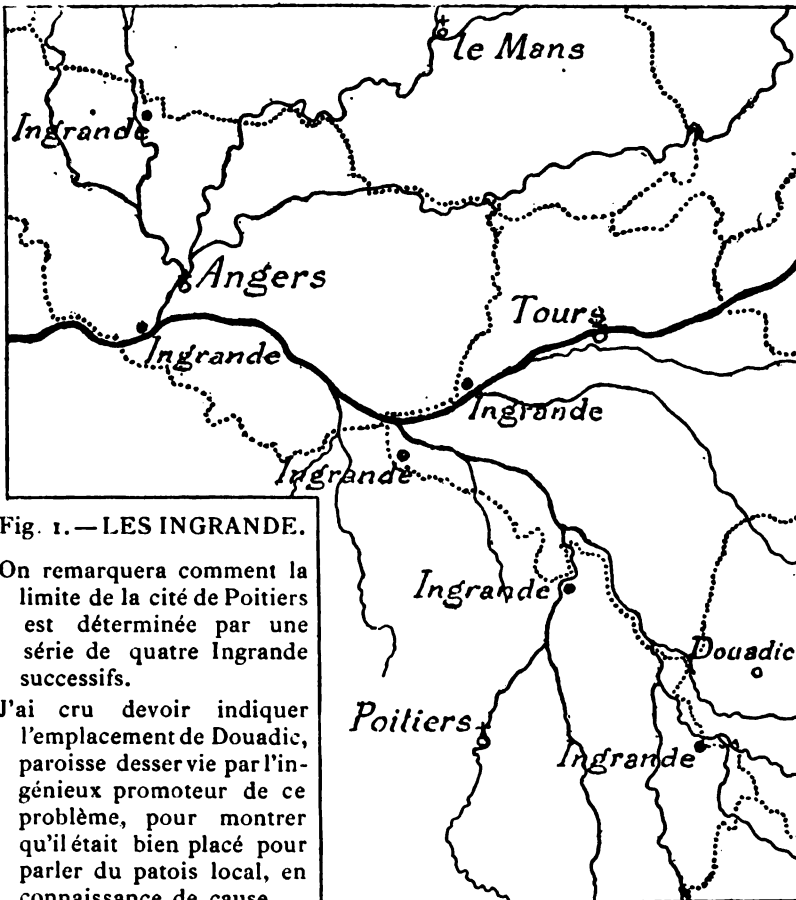


Fig. 1. — LES INGRANDE.

On remarquera comment la limite de la cité de Poitiers est déterminée par une série de quatre Ingrande successifs.

J'ai cru devoir indiquer l'emplacement de Douadic, paroisse desservie par l'ingénieux promoteur de ce problème, pour montrer qu'il était bien placé pour parler du patois local, en connaissance de cause.

J'ai d'abord recherché si dans la région où ce problème a pris naissance, Ingrande indique bien une limite. La carte ci dessus confirme absolument cette doctrine. Il s'y

trouve six localités portant ce nom ; toutes sont exactement placées sur des limites d'anciennes cités. L'une marque la séparation des diocèses de Bourges et de Poitiers; deux autres sont entre Poitiers et Tours, une quatrième entre Tours et Angers, la cinquième entre Angers et le Mans. Il n'y a que celle qui devait déterminer la limite des cités d'Angers et de Poitiers qui n'est pas absolument placée sur cette limite, mais elle en est de si peu éloignée que prétendre y trouver un argument serait de la chicane pure.

Le nom *Ingrase*, qu'a porté une autre localité de la même région, confirmerait l'interprétation limite. *Rase* est un mot latin d'origine, *rasus*, qui a pris en vieux français le sens de bord et de limite comme le mot germanique *rand*. A Lyon nous disons encore la *rase* pour le bord et nous l'appliquons aux ruisseaux des rues par extension du sens de fossé, qui lui même vient de ce que les fossés marquaient le bord, la limite d'un champ.

Je pense que M. l'abbé Devaux ne me contestera pas l'exactitude de ma carte, car j'en ai emprunté le canevas à un maître de la science, et, pour le tracé des limites, je me suis borné à calquer un fragment de la belle carte de l'empire carlovingien en quatre feuilles, dressée par M. Longnon, membre de l'Institut. Il est donc bien certain que sur les confins du Poitou, de la Touraine et de l'Anjou, Ingrande marque une ancienne limite ; dès lors il est également certain que ce mot signifie limite, non seulement en dialecte poitevin mais aussi originellement en langue germanique. *Rand* veut dire bord en allemand et *ing*, mot inusité actuellement, plaine, champ, territoire ; par conséquent, conformément au génie de la langue germanique, ce terme doit se traduire, sans doute possible, bord du champ, c'est-à-dire limite du territoire. Le celtique n'a rien à voir ici. Les Ingrande rappellent donc une délimitation, soit générale, soit partielle, opérée sous la domination germanique des Mérovingiens ou des Carlovingiens. Je ne doute même pas que, par une enquête approfondie, un savant ne parvienne à

déterminer d'une manière précise l'époque de cette opération.

Il me reste maintenant à étudier les autres appellations auxquelles on a attribué le même sens qu'à Ingrande et que je crois signifier *bord de l'eau* et provenir d'une étymologie hybride *aigue* français ou *Eve, Ive* celtique, joints à *rand* allemand. Grammaticalement son interprétation ne serait pas douteuse s'il était certain que ces mots nous sont venus dans leur forme primitive. En effet *eau limite* que l'on a proposé paraît être une construction vicieuse ; *rand* étant certainement un mot germanique et non celtique, *eau-limite* devrait s'exprimer régulièrement par *limite-eau*, soit *randaigue*, *randeve*. Pour résoudre le problème il faut procéder géographiquement comme pour Ingrande. J'ai entrepris cette nouvelle enquête mais exclusivement dans notre région, qui seule m'est assez connue pour que je puisse conclure. J'ai pris pour base d'information la nomenclature si complète de M. Vincent Durand. Elle m'a fourni sept noms que voici :

1° *Aiguerande* à Belleville (Rhône), 2° *Aiguerande*, aujourd'hui Guirande, à Arfeuilles (Allier), 3° *Égarande* à Estivareilles (Loire), 4° *Égarande*, faubourg de Rive de Gier (Loire), 5° *Éguerande* à Chaveyriat (Ain), 6° *Iguerande* (Saône-et-Loire), 7° *Guirande* aux Salles (Loire).

La situation topographique de ces diverses localités se divise en trois classes ; les unes, au nombre de cinq, ne désignent pas des limites : ce sont Aiguerande à Belleville, Aiguerande à Arfeuilles, Égarande à Rive de Gier, Éguerande à Chaveyriat, et Égarande à Estivareilles ; une autre marque certainement une limite c'est Guirande, qui n'est pas sur un cours d'eau mais près des anciennes limites des diocèses de Lyon et de Clermont dont il n'est éloigné que de 400 mètres à peine, suivant l'observation de M. Vincent Durand ; enfin à la troisième classe, dont la détermination reste incertaine, appartient Iguerande (Saône-et-Loire) situé sur les bords de la Loire mais aussi sur les confins des trois diocèses de Mâcon, d'Autun et de Lyon ; néanmoins ce serait encore un *bord d'eau*, si la version *Ewirandis* du cartulaire de Cluny est exacte.

Cet exposé fait conclure que cinq au moins, sinon six de ces appellations signifient *bord de l'eau* et proviennent d'une

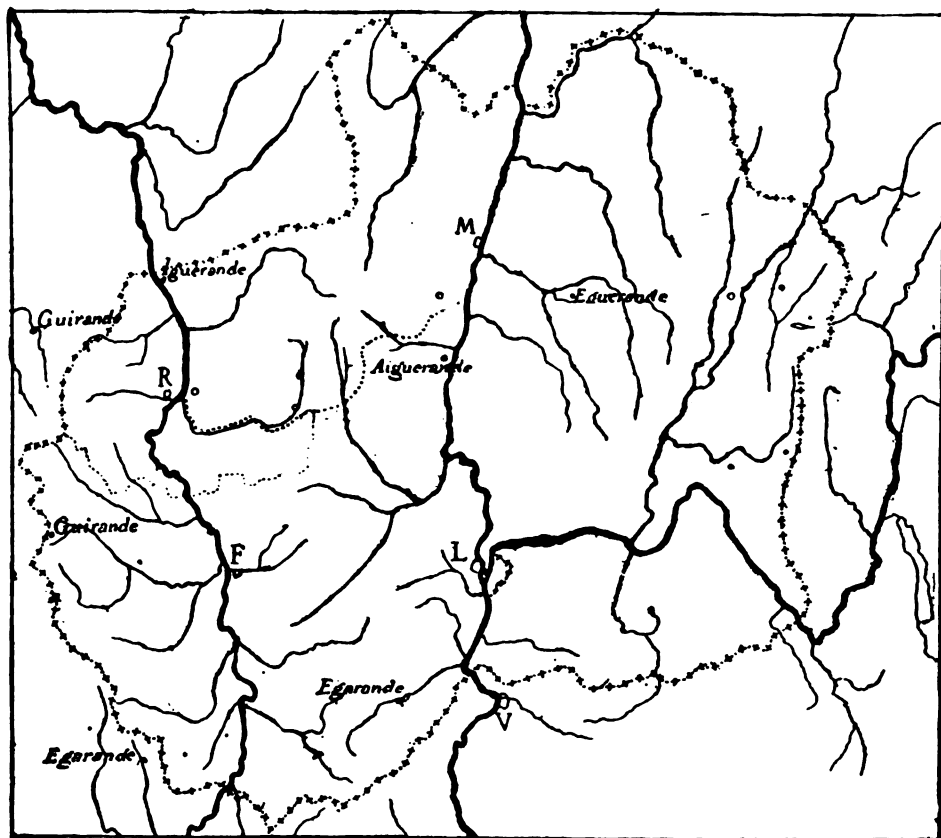


Fig. 2. — LES AIGUERANDE DANS LA RÉGION LYONNAISE.

Voici, comparé à celui du texte, l'ordre d'énumération. En commençant en haut, à gauche : Guérande à Arfeuilles (n° 2 du texte), Guirande aux Salles (7), Égarande à Estivareilles (3), Égarande faubourg de Rive de Gier (4), Aiguerande à Belleville (1), Éguerande à Chaveyriat (5), Iguerande en Saône et Loire (6). — Les initiales L, V, F, R et M indiquent Lyon, Vienne, Feurs, Roanne et Mâcon. Admettant que ces appellations sont d'origine germanique, j'ai indiqué les limites de la cité Lyonnaise d'outre Rhône qui remonte au règne de Théodebert mais postérieurement à 536 (*Hist. de Lyon*, t. II, page 74, fig. 48, 49 et p. 340, fig. 335). La ligne ponctuée détermine le démembrement de la cité de Lyon, opéré en 528 par Godomar pour former le diocèse de Mâcon (*Hist. de Lyon*, t. I, p. 609 et 610).

étymologie hybride celto ou franco germanique (*Eve* ou *Aiguerand*) et que les autres doivent avoir pour forme primitive *Ing-rand* bord du territoire.

Je me permettrai d'insister sur ce fait qu'il faut, dans ces deux cas, rejeter absolument toute étymologie purement celtique parce qu'il n'est nullement démontré que *rand* appartienne à cette langue tandis qu'il est indubitablement germanique.

Pour la même raison il n'est pas permis de chercher dans cette appellation, un moyen de retrouver les limites des anciennes cités gauloises ; on y trouve au contraire, la trace de remaniements opérés sous la domination germanique. Il faut, dans ces recherches, considérer les innombrables changements qui ont, depuis la conquête romaine, bouleversé et souvent systématiquement les circonscriptions ethniques. Ces circonscriptions furent chez les Celtes essentiellement topographiques, chaque tribu se cantonnant dans des limites naturelles. Les Romains commencèrent par altérer ce système en réduisant en 60 cités, agglomérées arbitrairement, les 305 peuplades gauloises. D'autres modifications furent effectuées suivant les intérêts politiques et administratifs des conquérants jusqu'à l'organisation définitive de la fin du IV^e siècle dont nos diocèses avaient conservé l'empreinte. Les limites tracées par les Romains se retrouvent désignées par le mot *finēs* que nous avons conservé dans le mot *confins* et *fins* en vieux français. L'occupation germanique motiva des remaniements plus nombreux et plus variables encore que j'ai recherchés et signalés soigneusement dans notre histoire lyonnaise toutes les fois que j'ai pu les découvrir. Ce sont évidemment ces remaniements que désignent le mot *Ingrande* peut-être aussi *Aiguerande*, *Ewirande*, *Guirande*. Quant aux limites celtiques ou primitives dont il ne reste que des lambeaux, maintenus par les nécessités topographiques, on n'a pas encore recueilli un mot celtique indubitable qui puisse les indiquer. Il est plus sûr de noter les anciennes pierres levées et le terme *Pierrefite*. Mais là encore il ne faut pas oublier que, sous la domination des Romains et des Germains, l'usage de dresser des pierres pour fixer des limites fut aussi répandu que pendant la période d'indépendance. Il reste seulement certain que *Fines* désigne une li-

mite romaine, *Ingrande* un remaniement opéré à l'époque germanique.

Quant à la solution du problème philologique, elle doit être cherchée en séparant les deux termes *Ingrande* et *Évirande*, d'où l'on peut conclure : 1° que *Ingrande* est un mot germanique signifiant *bord du champ*, *limite* et rappelant une délimitation opérée aux époques mérovingienne ou carlovingienne ; 2° que *Eviranda* est un terme hybride qui signifie *bord de l'eau* en langue germanique ou même en celtique s'il appartenait à cet idiome.

Néanmoins je ne contesterai pas systématiquement aux Aiguerande le sens de limite ; j'en citerai même ingénûment un exemple remarquable. C'est Aiguerande (Indre) en Berry, qui était exactement « sur les fins et limites du pays de la Marche de Lymosin, près et joignant icelle en telle sorte que l'un des faubourgs de ladite ville que l'on nomme Agurandette est assis audict pays de la Marche ». Pour obtenir une construction normale de ce nom, il faudrait l'interpréter *limite d'eau*, en d'autres termes *limite aquatique* ; mais cette localité est sur une hauteur, point le plus élevé du département. Faut-il dès lors prendre le qualificatif dans son sens français et adopter la version bizarre *limite aiguë* ? Ou bien admettre que cette ville tire son nom du nom primitif de la petite rivière qui prend sa source à ses pieds ? Cette condition qui s'impose pour tous les Aiguerande limite, exclut leur attribution à l'époque celtique, car alors, sauf de grands fleuves formant obstacle, les cours d'eau ne servaient pas de limites ; les peuplades tendaient toujours à s'établir sur les deux rives. On voit ainsi que, même en adoptant le sens proposé, les objections se multiplient, qu'en résumé, le sens *bord de l'eau* est le plus vraisemblable et que d'ailleurs Aiguerande *limite d'eau* ne peut être appliqué aux anciennes cités gauloises.

Ces explications, données en toute sincérité et développées aussi clairement qu'il m'a été possible, M. l'abbé Devaux peut, s'il lui plait, continuer de dire que mes interprétations

sont inadmissibles et insuffisantes pour rendre compte de toutes les formes du mot Aiguerande ; j'ai quelque espoir que les savants aussi bien que les lecteurs impartiaux ne sanctionneront pas ce jugement.

* * *

J'aborde maintenant un autre problème où mon opinion ne vient qu'à la suite de celle de savants dont l'autorité me servira de soutien. Il s'agit de l'étymologie du nom antique de notre ville, Lugdunum et primitivement Lugudunum. De récentes découvertes archéologiques ont permis de confirmer l'assertion d'un très ancien historien grec, vivant bien avant la conquête romaine et qui l'expliquait par *colline des corbeaux*. Cependant, d'après un savant éminent qui connaît mieux que personne en France, la langue celtique, il s'agirait non pas de corbeaux mais d'un dieu de la mythologie irlandaise, inventeur de tous les arts et devenant ainsi le Mercure gaulois. C'est cette opinion que M. l'abbé Devaux admet, et pour cette unique raison que le savant M. Holder, l'a adoptée. Voici comment il expose la démonstration de cette thèse.

Premièrement, *lougos* comme nom de corbeau en celtique, n'est attesté que par le Pseudo-Plutarque ; le nom gaulois du corbeau était *branos* ; secondement une quinzaine de villes portent le nom de Lugdunum on ne peut supposer qu'à la fondation de toutes ces villes un heureux augure apporté par des corbeaux ait motivé leur dénomination ; troisièmement « si la médaille de fondation porte le symbole du corbeau, on peut admettre simplement, sauf preuve contraire, que le corbeau était le symbole du dieu Lugus ».

Tels sont les seuls arguments que fait valoir le docte conférencier. Je me suis bien gardé de les affaiblir ; tout au contraire je leur apporterai l'appui d'une autorité qui paraîtra d'autant plus précieuse à M. l'abbé Devaux qu'elle vient d'Allemagne et qu'elle est celle d'un des plus savants épi-

graphistes de notre temps, M. le professeur Otto Hirschfeld de Berlin. Dans la partie du recueil des inscriptions de la Gaule relatives à Lyon, qui vient de paraître, il juge indigne de créance le récit du Pseudo-Plutarque, quoique, dit-il, le corbeau apparaisse sur des monuments comme insigne de la ville, et son blason étymologique « *etymologische Wappensage* ». M. Hirschfeld semble pencher vers l'interprétation du dieu Lugus et fait observer que la fête de cette divinité se célébrait le 1^{er} août, comme celle d'Auguste au fameux temple de Rome et d'Auguste.

M. l'abbé Devaux reconnaîtra que j'en use libéralement avec lui; le voilà maintenant soutenu des deux côtés, ici par M. Holder, là par M. Hirschfeld.

Abordons l'examen de ces assertions.

Tout d'abord je ferai remarquer que le mot Pseudo-Plutarque dont se sert M. l'abbé Devaux pour désigner l'auteur qui nous a donné l'antique étymologie de Lugudunum, contestée aujourd'hui, manque d'exactitude et de sincérité; d'exactitude parce que ce n'est pas le Pseudo-Plutarque qui a imaginé cette étymologie; de sincérité parce qu'en se servant de ce vocable *pseudo*, on joue de l'équivoque et que l'on cherche à influencer le lecteur en lui laissant supposer qu'il s'agit d'un écrivain apocryphe. Le Pseudo-Plutarque est un compilateur anonyme qui a recueilli toutes les anecdotes, les étymologies, les traditions concernant les montagnes et les fleuves, et en a formé un recueil curieux mais de valeur inégale; il s'y trouve des choses tout-à-fait fabuleuses comme l'étymologie de l'Arar; mais il en est, au contraire, d'un haut intérêt et, dans ce nombre, il faut placer précisément le récit de la fondation de Lyon. Assurément l'autorité du compilateur est nulle, mais il n'en est pas de même de celle de l'écrivain qu'il a cité en cette occasion. C'était un Rhodien nommé Clitophon, vivant avant la conquête de la Gaule par les Romains. Il avait écrit des ouvrages estimés, entre autres une histoire de la Gaule et un traité de la fondation des villes; c'est à ce dernier ouvrage qu'est

empruntée l'anecdote relative à Lugudunum. Il ne reste que de rares fragments de ses livres ; mais les anciens les avaient en estime, et Plutarque dans ses Parallèles, ouvrage qui ne lui est pas contesté, lui a fait des emprunts.

Ainsi voilà qui est bien établi : l'auteur de l'anecdote contestée était non pas un écrivain apocryphe, un débiteur de fables, mais un historien sérieux, qui connaissait la Gaule puisqu'il en avait écrit l'histoire, et qui sans doute, selon l'habitude des historiens d'alors, était venu la visiter, d'autant plus vraisemblablement qu'il y avait des colonies rhodiennes sur nos côtes.

Voilà donc l'autorité de notre narrateur mise hors de doute. Mais c'est aussi son récit lui-même que l'on taxe de fausseté. Que le lecteur en juge ; en voici le résumé.

Deux chefs gaulois chassés de leurs états vinrent se réfugier au confluent du Rhône et de la Saône et résolurent de construire leur oppidum sur la montagne qui le domine. Or, comme ils étaient en train de creuser les fondations, voici qu'une nuée de corbeaux vint s'abattre sur les arbres d'alentour ; l'un des chefs, qui était versé dans l'art des augures, tira de ce fait un présage favorable pour la nouvelle ville et voulut qu'elle fût nommée la colline des corbeaux, parceque dans la langue celtique, corbeau se dit *lugue* et colline *dune*.

Et, après avoir entendu cette narration si simple, si naturelle, il se trouve des savants qui protestent, qui crient à l'invraisemblable, au fabuleux, pour un peu, ils taxeraient cet épisode de miracle ; enfin, pour M. Hirschfeld c'est un récit tellement indigne de créance qu'il ne tient même pas compte de l'appui qui lui est donné par la présence du corbeau sur les monuments figurés : *hanc fabulam ut fide dignam habeamus longe abest, etsi corvi caput jam in nummis lugdunensibus ab imperatore Cæsare ante an. 727 cuspis, item corvus in vasis ornatis ut Lugdunensium insigne comparet.*

Vraiment, c'est à ce point ? Il est fabuleux, qu'il y ait eu des corbeaux en Gaule, que ces corbeaux se soient abattus

en troupe sur une colline déserte et qu'un chef gaulois en ait tiré un présage. ?!

Mais il y en a encore des corbeaux en France ; ils volent par troupes, ils s'abattent sur les champs, les collines pour se reposer ou chercher leur nourriture. On m'assure qu'il y en a encore plus en Allemagne ; et certainement il a dû y en avoir beaucoup anciennement, à en juger par le grand nombre de localités qui portent le nom de « mont, rocher des corbeaux », etc. Pourquoi n'y en aurait-il pas eu en Gaule ? Qui donc leur aurait empêché de voler par troupes, de s'abattre sur les collines et de se percher sur les arbres ? C'est à se demander de qui l'on se moque. Assurément la philologie, l'épigraphie sont des sciences très respectables devant lesquelles les profanes et les ignorants doivent s'incliner, cependant, sans les déprécier, il est permis de faire passer avant elles les lois de la nature et le sens commun.

Il est vrai qu'il y a ce détail du chef gaulois tirant un présage de la présence de ces oiseaux. Mais, quoi ? Des professeurs, savants eux aussi, nous apprenaient à l'école que les anciens, les Romains, les Gaulois entre autres, portaient grande attention au vol des oiseaux et en tiraient une foule de présages ; qu'il y avait à Rome un collège de prêtres spécialement voués à cette étude ; que l'on n'entreprenait ni guerre, ni affaire importante sans les consulter ; que certaines gens ne seraient pas sortis de chez eux de toute la journée, si, en franchissant le seuil de leur porte, ils avaient aperçu un corbeau de mauvais augure. Nos souvenirs classiques viennent à l'appui de cet enseignement ne fût-ce qu'en nous rappelant ce vers d'un des chants les plus poétiques et les plus harmonieux du cygne de Mantoue :

Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix

Le corbeau passait pour un oiseau divinateur, il était à ce titre consacré à Apollon ; enfin son rôle sous ce rapport était si bien établi que son image figure sur les médailles parmi les emblèmes de la dignité d'Augure.

Il est assurément possible que l'anecdote ait été forgée après coup, mais ce ne fut pas pour créer le nom ; tout au contraire ce serait le nom qui aurait fait imaginer l'étymologie. Il est très probable aussi qu'elle soit parfaitement vraie ; rien ne s'y oppose ; elle n'a rien d'invraisemblable ni de fabuleux dans son essence, et, tous les jours, des professeurs enseignent solennellement des choses qui sont moins vraies et moins vraisemblables que l'anecdote de Clitophon.

Du reste, vraie ou fausse, la légende prouve que, dès avant la conquête romaine, l'étymologie de colline des corbeaux était populaire en Gaule, était connue jusqu'à Marseille et sur les côtes de la Méditerranée, puisqu'un historien grec de ce temps put la recueillir. Voilà une conséquence qui tranche la question sans réplique.

Voyons maintenant le premier argument de M. l'abbé Devaux, *Lougos* dans le sens de corbeau en celtique n'est attesté que par le Pseudo-Plutarque.

Ce sens n'est pas attesté, je le répète, par le Pseudo-Plutarque, qui vivait au commencement de l'ère chrétienne, mais par l'historien rhodien Clitophon, antérieur à la conquête, soit plus d'un siècle avant le Pseudo-Plutarque. Ce témoignage unique d'un auteur ancien est suffisant ; on n'en a jamais demandé davantage pour les rares mots celtiques que l'on connaît par de telles sources ; il n'y a aucune raison d'en exiger davantage pour le terme en question. Cette réponse pourrait suffire, mais voyons les dictionnaires modernes que l'érudit conférencier invoque constamment à l'appui de ses dires ; il se trompe en déclarant qu'il n'y avait qu'un témoignage en faveur de *lougos*. Legonidec a consigné ce mot dans son lexique, non pas seulement, en répétant l'assertion de Clitophon, comme l'a dit Clair Tisseur, ce qui du reste confirmerait l'autorité de l'ancien historien, s'il était nécessaire, mais en produisant un autre nom, celui de *Coëtlogon*. J'y ajouterai, de plus, celui d'un chef breton, *Lugotorix*, lequel ne peut s'expliquer que par *chef des corbeaux*.

M. l'abbé Devaux poursuit en disant que corbeau en cel-

tique se disait *branos*. Cette interprétation ne détruirait pas celle qui a été fournie par l'historien antique. Il est bien probable que les Celtes, comme les autres peuples, pouvaient avoir des termes différents pour désigner les variétés de corbeau, *corvus*, *cornix*, corbeau, corneille, etc. Mais, en somme, il paraît que *branos* n'est pas un mot originairement celtique ; c'est vraisemblablement le mot slave *vràn*, « le noir, l'oiseau noir », sous lequel le corbeau est désigné par les peuples de cette race.

Ainsi *Lougos*, attesté par un témoignage de l'antiquité, accepté par des celtisants modernes, confirmé par des étymologies analogues à celle de Lugudunum, ne peut être contesté comme signifiant corbeau, sous peine de mettre en doute tous les mots admis comme celtiques sur de semblables témoignages.

Je ne veux pas passer sous silence un autre argument, produit dans un erratum ajouté au texte de la conférence et publié par le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon* tome XV, p. 224). Il s'agit d'une impossibilité phonétique. « Λούγος, par sa quantité et sa déclinaison, devrait répondre à *Lugodunum* avec *u* long ; or le dictionnaire prouve que le nom ancien de Lyon était *Lugu-dunum* avec *u* bref, ce qui constitue une impossibilité phonétique sinon deux. ». J'avoue que je n'ai pu trouver le dictionnaire qui donne la quantité de Lugudunum. Je me demande, du reste, d'après quelle règle, quel exemple, le dictionnaire aurait pu se déterminer, *Lugu-dunum* n'ayant jamais figuré dans les vers d'aucun poète latin. Il faut noter aussi de la part de M. l'abbé Devaux, une faute contre la logique : il allègue pour point de départ de son argument, la transcription en grec du mot celtique, puis il applique à un mot latin la conséquence phonétique du mot grec. C'est un énorme paralogisme. Si vous procédez du grec, concluez sur le nom grec Λούγουνον, il est en effet formé suivant votre principe, de trois longues suivies d'une brève ; mais si vous recherchez la quantité de *Lugudunum* en latin d'après celle du mot celtique, il vous faut absolument prendre la transcription latine de ce mot. Si en latin l'*u* de *Lugudunum*

est bref, c'est la preuve évidente que *Lugu* celtique, transcrit en latin, est bref et long en grec, ou plutôt que les écrivains grecs, copiant littéralement le mot latin, ont obtenu inévitablement des longues puisqu'ils ne pouvaient rendre l'*u* latin que par la diphtongue *ou*, comme nous serions forcés de le faire nous-mêmes en français, si nous voulions exprimer la prononciation latine de l'*u*.

Mais, toute cette argumentation est d'ailleurs, non seulement un paralogisme, mais aussi une pure chinoiserie. En effet nous avons pour ce fameux mot non pas une mais trois orthographes différentes : *Lugudunum* pour le Mont-Corbeau des Ségusiaves, *Lugodunum* pour celui des Bataves, *Lugidunum* pour celui de Germanie. Quelle est la bonne version ? Quelle quantité le dictionnaire donne-t-il à chacun de ces noms ? J'attends la réponse. Eh ! ne voit-on pas que les anciens avaient diverses manières d'écrire ce nom suivant l'orthographe choisie par chacun pour exprimer la prononciation celtique, soit en latin soit en grec et suivant le génie de chaque langue et la manière dont ils auront entendu prononcer ce nom par les indigènes. Des anomalies semblables surabondent même dans l'onomastique géographique moderne ; ainsi pour le nom de notre ville, les Anglais disent *Lyons*, les Italiens *Lione*, les Espagnols *Léon*, les Arabes *Lioun*, etc. La question de quantité n'est donc pour rien dans l'affaire, et je laisse M. l'abbé Devaux se tirer, tout à son aise et comme il pourra, du fatras des arguties dans lesquelles il s'est embourbé lui-même.

Second argument : il y a quinze villes portant le nom de *Lugudunum* ; or il est absurde de supposer qu'à la fondation de chacune de ces quinze villes, un heureux augure tiré du vol des corbeaux ait pu leur faire donner ce nom.

Tout le monde sera de cet avis. On pourrait chicaner sur ce qu'il n'y a pas eu quinze villes antiques mais quatre seulement qui aient porté le nom de *Lugudunum*, mais passons. Je me contenterai d'inviter M. le doyen à vouloir bien mettre en syllogisme sa proposition, il reconnaîtra qu'il a

simplement employé un raisonnement qui viole la fameuse règle:

Latius hunc (terminum) quam premissæ conclusio non vult et qu'il a commis ce sophisme qu'on appelle *fallacia accidentis*, doublé d'un autre, *causa pro non causa*. Je ne m'arrêterai pas à le lui démontrer; un professeur de faculté ne peut avoir oublié les règles de la logique. Mais pour le lecteur, qui n'est pas familier avec le langage de l'école, il n'est pas inutile d'expliquer la nature de ce faux raisonnement. L'erreur repose sur ce point que l'on conclut ici du particulier au général et que l'on fait d'une circonstance (augure) accidentelle de la cause, cette cause elle-même (la présence des corbeaux), c'est-à-dire qu'il y a erreur de la cause. Cela est tellement vrai que, si l'on retranche de l'argumentation, la circonstance accidentelle que M. l'abbé Devaux confond avec la cause réelle, on obtient une conclusion juste. « *Lugudunum* doit son étymologie à des corbeaux, or il y a quinze villes qui portent le nom de *Lugudunum*, donc ces villes doivent leur étymologie à des corbeaux », ce qui est parfaitement exact et parfaitement logique. Et voilà à l'aide de quels procédés d'argumentation on attaque une étymologie authentique, la plus authentique dont aucune ville ancienne puisse s'autoriser.

Le savant conférencier voudra peut-être renouveler, sous une autre forme, sa malencontreuse objection et dire qu'il est étonnant que des oiseaux aient pu donner leur nom à tant de villes. Il est facile de répondre par des faits analogues ou semblables. Les oiseaux apparaissant de loin ont fourni aux navigateurs comme aux naturels d'un pays, l'un des plus fréquents motifs d'appellations. C'est ainsi que les Portugais ont dénommé les îles *Açores* des éperviers, les *Alcatraces*, des albatros etc. Mais, sans aller si loin, nous avons en France un grand nombre de localités qui portent le nom de Montagne des Faucons; on trouverait bien une trentaine de Montfalcon ou Montfaucon, et, si les corbeaux manquent à la nomenclature moderne, c'est que ces oiseaux sont devenus plus rares qu'à l'époque gauloise ;

mais dans l'Europe centrale on compterait plus de cinquante Lugdunum germaniques, traduits en *Rabensberg*, *Rabenstein*, *Kræhenberg*, montagne, rocher des corbeaux ou des corneilles ; en Hongrie nous trouverions des *Hol-lokæ* ; nous pourrions ajouter d'autres noms analogues empruntés aux pays slaves : les *Krakow* polonais, les *Vranov* tchèques, les *Vrania Péc* carinthiens, ces deux derniers rappelant l'équivoque *Branos* celtique. On n'allèguera donc plus, il faut l'espérer, la prétendue invraisemblance d'un trop grand nombre de *Montcorbeaux* celtiques.

Voici maintenant la dernière objection qui n'en est pas une ou plutôt qui est un aveu de défaite. L'existence d'une médaille antique — qui, soit dit en passant, n'est pas la médaille de fondation de Lugdunum — portant le symbole du corbeau paraît chose insignifiante au docte conférencier.

Cependant M. l'abbé Devaux, qui est savant et professeur, ne peut pas ignorer qu'il y a non seulement une médaille mais plusieurs et, de plus, des vases figurés où le symbole du corbeau apparaît comme emblème distinctif du génie de la colonie de Lugdunum. Il ne peut ignorer non plus, lui qui possède à fond le *Celtischer Sprachtschatz* que, de l'avis de M. Holder lui-même, le corbeau est le blason parlant de notre ville ; et je rappellerai de nouveau que M. Hirschfeld, approuvant cette interprétation, dit en termes formels que *eine etymologische Wappensage recte ram* (la figure du corbeau) *appellat Holder*. Comment se fait-il, après cela, que M. l'abbé Devaux, pour qui Holder est une autorité si décisive, et qu'il allègue à tout propos, ait omis de mentionner l'aveu de son auteur favori à l'égard du sens étymologique qu'il reconnaît au corbeau ? Ce silence joint à celui qu'il garde sur les monnaies d'Albin et sur les vases figurés, ne permet pas de douter qu'il ait voulu esquiver des preuves qui lui semblaient invincibles. Si cela ne donne pas une très haute idée de ses procédés d'argumentation, cela témoigne du moins de sa prudence. En fuyant la discussion sur ce terrain il reconnaît tacitement

qu'il n'a rien à opposer à ces preuves silencieuses mais écrasantes.

En résumé l'étymologie de Lugdunum *Colline des cor-*



Fig. 3.



Fig. 4.



Fig. 5.

LE CORBEAU DE LUGUDUNUM

Trois monuments figurés constatent le sens étymologique que les anciens Celtes et les Romains aussi bien que les Grecs, dont Clitophon est l'écho, attribuaient au nom de Lugdunum. C'est d'abord une monnaie frappée par les Ségusiaves dans les années qui ont précédé immédiatement l'arrivée de César dans la Celtique, et sur laquelle M. Dissard, conservateur du musée de Lyon, a signalé la présence d'un corbeau (fig. 3) On a récemment mis en doute l'attribution de cette pièce aux Ségusiaves, mais par des arguments peu concluants et il est difficile de ne pas y reconnaître le corbeau à son bec allongé et ses ailes étroites. Ce sont ensuite des vases historiés du 1^{er} siècle de notre ère et où l'on voit, aux pieds d'une figure de génie de la colonie de Lyon, un corbeau représenté perché sur une image naïve de la colline (fig. 4). Le génie qu'accompagne l'oiseau symbolique de Lyon est absolument semblable à celui qui se voit sur un denier d'Albin avec la légende *Gen. Lug*. Un archéologue parisien M. Froehner a établi le premier l'identité complète existant entre ces deux images et, rappelant le texte de Clitophon, a montré les conséquences qui en résultent pour l'étymologie de Lugdunum qui est depuis lors devenue hors de doute.

beaux est attestée par le témoignage d'un historien d'une haute antiquité, par des celtistes modernes, par le sens d'un nom d'homme, et confirmé, en outre, par des monuments, vases et médailles des I^{er} et II^e siècles. Que veut-on de plus ? J'affirme, même sans avoir pu le vérifier, qu'il n'y a pas, dans le dictionnaire de Holder, une seule étymologie celtique aussi bien prouvée que celle de Lugdunum.

Et enfin, je le répète, dût-on persister à dire que *Lougos* ne veut pas dire corbeau en celtique, il n'en resterait pas

moins que, plus d'un siècle avant notre ère, les Gaulois de la vallée du Rhône, les Grecs, qui habitaient sur leur territoire, qui trafiquaient avec eux, qui étaient l'écho de leurs traditions, affirmaient que Lugdunum signifiait colline des corbeaux ; en outre que, avant l'ère chrétienne et jusqu'à la fin du second siècle, les Romains, les colons lyonnais traduisaient de même le nom de leur ville.

Cela ne peut pas se contester, et si l'on prétend rejeter l'exactitude de cette interprétation, il faut déclarer hautement que ni les Romains, ni les Grecs, qui vivaient avec les Gaulois, ni les Gaulois eux-mêmes ne connaissaient la langue celtique, qu'elle est connue seulement par les modernes, par ces étonnants compilateurs de dictionnaires celtiques qui restent muets dès qu'on leur met quatre lignes de vrai gaulois sous les yeux.

Mais il se présente une difficulté d'un autre ordre et plus embarrassante.

M. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, professeur au collège de France, a découvert dans les récits légendaires de l'ancienne Irlande, un personnage mythologique nommé Lug et que ses attributs désignent comme l'équivalent du Mercure greco-romain. Il a été amené tout naturellement à rapprocher ce nom de celui de Lugdunum, qui serait dès lors la colline du Mercure gaulois. Cette nouvelle interprétation, émanant d'une autorité aussi considérable, séduisit plusieurs érudits lyonnais, à la tête desquels se place M. A. Vachez qui s'en fit l'avocat déclaré.

Cette étymologie ingénieuse pourrait s'étayer d'une considération qui n'a pas été produite ; c'est que, Mercure étant chez les Gaulois le dieu des chemins, son vocable convenait parfaitement à une colline qui commandait le point de jonction de toutes les voies naturelles qui traversaient la Gaule : le Rhône, la Saône, la Loire d'une part, de l'autre le grand chemin des peuples, la voie de Sigovèse et de toutes les expéditions menées du nord-ouest par delà les Alpes, de la

trouée de Tarare et d'Amplepuis d'un côté, de l'autre par le petit Saint-Bernard. Quand au fait, si soigneusement relevé par M. Hirschfeld, que la fête de Lug se célébrait le même jour que celle d'Auguste, le 1^{er} août, au fameux autel de Rome et d'Auguste, elle est sans valeur, parce que le jour de la fête d'Auguste avait été choisi à Rome par les Romains et non à Lyon par les Gaulois. La coïncidence est donc purement fortuite et ne saurait être alléguée.

La solution du problème réside dans cette unique question: le dieu Lug des Irlandais était-il connu des Celtes continentaux ? Le Mercure celtique se nommait-il Lug en Gaule comme en Irlande ?

Après enquête attentive et approfondie, on est forcé de répondre par la négative. Aucun monument écrit ou figuré, aucune trace de culte ne permet de reconnaître en Gaule un grand dieu Lug, inventeur des sciences et des arts, tel qu'était celui des Irlandais ; d'autre part, au contraire, on constate que le Mercure gaulois portait un nom spécial bien connu et qui n'a aucune analogie avec celui de Lug.

Comme les Grecs, les Celtes avaient une trinité de trois grands dieux supérieurs: *Teutatès*, qui régnait sur les enfers, *Esus*, divinité de la terre, et *Taranis*, qui gouvernait le ciel. Ils correspondaient parfaitement aux trois Jupiter des Grecs, sauf que ceux-ci, étant un peuple maritime, au lieu de donner à leur Jupiter terrestre, la surface solide du globe le faisaient présider à la mer, qui leur apportait les richesses et les bienfaits de la civilisation. Les Gaulois, au contraire, race essentiellement continentale et dont toutes les expéditions, sauf la traversée de quelques détroits pour passer aux Iles britanniques et en Asie mineure, se firent toujours par terre, les Gaulois avaient fait de leur Jupiter terrestre, le dieu du sol producteur des plantes, des forêts qui couvraient leur territoire et plus particulièrement du chêne, l'arbre le plus abondant et le plus vénéré chez eux, et il devint ainsi, sous la domination romaine, le dieu Silvain, dont le culte fut si répandu en Gaule et spécialement

chez les Ségusiaves. Le dieu du ciel était, comme en Grèce, le dieu du tonnerre, ainsi que l'indique l'onomatopée produite par son nom, *Taranis*.

Quant à l'appellation du dieu infernal et des abîmes souterrains, il est impossible de n'y pas reconnaître les noms juxtaposés de *Teut*, le *Thot* égyptien, et d'*Adès* ou la Mort, surnom de Pluton, comme dieu des enfers. Thot était, de même que Lug irlandais, inventeur de tous les arts, et représentait le Mercure gréco-romain. Celui-ci, dieu des arts, était aussi dieu des richesses ; à ce titre il correspondait à Pluton (πλοῦτος, richesse) que les Romains appelaient *Dis* (le riche) ou *Dispater* (le père riche). D'autre part le Mercure gréco-romain se rattachait à Pluton, dieu infernal, par des fonctions analogues à celle d'*Adès* ; c'est lui qui conduisait les âmes aux enfers ; mieux encore, c'est lui qui achevait de détacher l'âme du corps et, à ce titre, il était bien le vrai dieu de la mort et des abîmes souterrains

Il est donc certain que, pour les anciens Celtes, Teutatès renfermait en lui l'idée de Thot et d'*Adès*, de Mercure et de Pluton, des arts et des enfers, de la richesse et de la mort. Les Gaulois conservèrent longtemps cette notion primitive et complexe de cette divinité. Mais leurs relations avec les Grecs et surtout avec les Romains, devenus maîtres du sud de la Celtique, ne tardèrent pas à altérer chez le vulgaire ces doctrines. Tandis que les druides gardaient soigneusement le dogme, le peuple s'empressa d'adopter les divinités étrangères et s'efforça d'adapter aux personnages de sa triade divine, les images des dieux gréco-romains, d'après les analogies qu'il rencontrait entre les personnages multiples de la mythologie greco-romaine et ses propres dieux. Mais, comme ceux-ci, n'étaient qu'au nombre de trois, il arriva forcément qu'il fallut les dédoubler. C'est ainsi qu'entre autres, Teutatès donna son nom à deux divinités : Mercure et Dispater, tout en laissant subsister entre eux une certaine confusion. Mercure, comme inventeur des arts, différait de Dispater, mais il partageait avec lui la qualité de dieu des richesses et tenait souvent une bourse à la main. Mercure était le

dieu le plus vénéré, mais Dispater était considéré comme le père de la race et le respect qui lui était accordé faisait, qu'en son honneur, les Gaulois comptaient le temps non par journées mais par nuits, et cette particularité attestait aussi son caractère de divinité infernale. Quelque fois même Teutatès paraît, comme dans le célèbre autel de Rheins, avoir produit trois personnifications : Dispater, dieu de l'abondance et des richesses, Mercure, dieu du commerce et Apollon, dieu des Arts.

Une excursion chez les Germains complétera cette enquête. Ce peuple frère, *συγγενής*, des Gaulois, plus rebelle à l'influence étrangère, avait moins altéré ses traditions. Comme les Celtes, les Germains honoraient Mercure, plus qu'un autre dieu ; comme eux, ils comptaient le temps par les nuits et non par les jours, comme eux aussi, ils se disaient issus d'un dieu qui était né de la terre. Ce dieu se nommait, suivant les Latins, *Tuiston*, nom où l'on reconnaît facilement *Teut* ; c'est en effet le nom véritable qui se retrouve chez les Teutons, les gens de Teut (*Teut-own*), traduit dans le haut moyen âge par *Theotisci*, *Tudesques* en français, pour *Teutschen*, adouci tout récemment en *Deutschen*. Ajoutons en outre que *Totd* en allemand veut dire Mort comme *Adès* en grec. C'est-à-dire que *Teutatès* celtique n'est que *Teut* traduit et complété par le mot grec *Adès*.

On peut donc affirmer que Mercure, chez les Gaulois continentaux, se nommait Teut et non pas Lug, et que cette divinité avait été importée d'Orient et ne leur venait pas d'Irlande.

Il resterait à décider si une localité a pu, en Gaule, porter, avant la conquête, un nom de divinité. Il est certain qu'aucun des trois grands dieux celtiques, Teut, Esus, Taranis, ne se montre dans notre ancienne onomastique topographique. Au contraire, par un phénomène inverse c'étaient les localités qui donnaient leurs noms à des dieux, à des génies tutélaires qui présidaient, à leurs destinées, comme on peut le voir par le catalogue des divinités gauloises que M. Aug. Allmer publie dans son *Bulletin épigraphique du midi de la*

France. C'est après la conquête romaine que l'usage de noms de lieux empruntés à des divinités a pu s'établir ou, plutôt, il s'est produit un phénomène inverse. Les Romains pas plus que les Gaulois n'ayant donné à des villes ou des villages des noms de divinités. Les lieux ainsi dénommés tirent les appellations non pas d'un dieu, à proprement parler, mais d'un monument, statue ou temple, qui lui était consacré. Or, comme l'ancien culte gaulois n'admettait ni temples, ni statues, on comprend que les noms de ce genre ont dû être alors très rares avant la conquête ; et Lugudunum précisément remonte à cette période primitive. Ils se sont, au contraire, multipliés après l'invasion romaine, et souvent le plus simple édicule a donné son nom à une localité. J'en citerai un exemple curieux. C'est l'étymologie de la ville d'Anse. Elle tire son nom *Asa Paulini*, et plus tard *Ansa*, d'un autel qu'y aurait érigé un nommé Paulin dans un endroit sans doute innommé, et qui, par la suite, reçut son appellation de cet autel champêtre et solitaire. Je rappelle cette étymologie, que j'ai citée dans *l'Histoire de Lyon*, surtout parce que M. l'abbé Devaux, ne l'ayant pas mentionnée, m'a laissé dans l'incertitude de savoir si son silence est du dédain pour une interprétation sans valeur ou une approbation tacite, car il ne m'a jamais cité que pour m'infliger un blâme.

Telles sont les observations que suggère l'opinion de Lugudunum colline de Lug. Je prie le lecteur de ne pas tenir compte, en les examinant, de celui qui les expose, car la question de science et d'autorité étant mise en considération, le problème serait immédiatement résolu à mon désavantage ; je n'aurais jamais la ridicule prétention de vouloir en remonter à M. d'Arbois de Jubainville et je dois ajouter que, sauf un certain nombre d'arguments, l'opinion que je soutiens n'est pas mienne ; elle a été émise d'abord par M. Frœhner, admise par plusieurs savants et enfin soutenue à Lyon par notre éminent épigraphiste, M. Aug. Allmer.

II

La période gallo-romaine occupe plus des trois quarts de l'étude que nous examinons. Cette disproportion se justifie si l'on considère le nombre des appellations, mais ne mérite pas une telle place si l'on tient compte de l'intérêt philologique et historique.

Les noms de cette période sont divisés en deux classes, ceux qui viennent de noms de choses et ceux qui sont formés de noms de personnes. Là encore la première est sacrifiée; il semble que le conférencier n'ait pas saisi l'intérêt supérieur qui s'attachait à ce mode de dénominations. Outre qu'il a complètement négligé les noms de cours d'eaux et de montagnes pour se borner aux noms de lieux habités, il n'a considéré dans ceux-ci que les productions du sol, les édifices et la pratique de certaines industries et de certaines cultures. La nature du sol, sa constitution particulière, les accidents naturels qui l'affectent sont autant de choses dont M. le doyen n'a pas soupçonné l'importance, ni même, paraît-il, l'existence. Cet oubli est d'autant plus fâcheux qu'il n'a pas été sans causer certaines erreurs. Et encore dans le cadre restreint qu'il s'est tracé, il a laissé de regrettables lacunes.

Après avoir fait « une place à part aux noms dérivés à l'aide de suffixes qui leur donnent un sens collectif », il a signalé ces suffixes qu'il distingue soigneusement en suffixes atones *ius*, *ia*, et suffixes accentués *aria* et *itum*. Cette distinction, utile à connaître assurément, n'aurait pas dû néanmoins servir de guide unique dans l'énumération; elle a causé des omissions regrettables. Ainsi, pour exemple du premier suffixe, il cite la Chassagne, *Cassania*, « chêne », venant du gaulois et Rivoire, *Rivoria*, tiré du latin *Robur*. S'il n'avait été retenu par la chaîne philologique qu'il s'est imposé, il n'aurait pas omis *Chassaing*, *Chausse* qui, en Forez, ont le même sens et la même étymologie et, poursuivant l'idée, plus importante que la forme, il aurait cité *Cora* qui a donné son nom

au château de la Corée et au village de Saint-Bonnet-de-Coureaux. De même *Robur* lui aurait rappelé le Roure, nom si fréquent dans le Midi et en Italie sous la forme le Rovère. Cela l'aurait amené à mentionner le château du Roure ; il aurait cru devoir, en sa qualité d'ecclésiastique, ne pas oublier la brillante famille des la Rovère, qui a donné les papes Sixte IV et Jules II ; il aurait, appelant l'art héraldique à l'appui de la philologie, signalé le chêne de leur blason emblématique. Il aurait recherché si le nom de la Roère, figurant également en Forez, ne se rattacherait pas au nom italien. Certainement aussi il aurait profité du nom de Roure pour mentionner celui de *Reure* et pour rendre un hommage discret à l'un de ses confrères, profond érudit et critique avisé ; comme à propos de Chausse il aurait rappelé le pieux souvenir d'un fils du diocèse de Lyon, Mgr Chausse, mort récemment missionnaire apostolique à la Côte d'Ivoire. Tous ces détails auraient relevé la sécheresse d'une dissertation trop technique, reposé l'attention des auditeurs, enfin aurait donné au conférencier l'occasion de faire valoir ses qualités d'orateur et lui auraient valu des applaudissements mérités. La fâcheuse méthode dans laquelle il a enchaîné son talent, lui a enlevé l'avantage d'un succès qu'il lui était si facile d'obtenir.

Les noms de lieux tirés de noms de personnes sont subdivisés par M. l'abbé Devaux en trois classes : les noms simples, les noms composés, les noms dérivés.

La première classe n'a fourni au savant conférencier qu'un très petit nombre d'exemples, et encore parmi ces exemples il en est à peine deux ou trois qui puissent être acceptés, les autres sont ou très douteux ou inexacts. Ainsi en est-il de *Mercurius* qui rappellerait un « *fundus* non pas consacré au dieu Mercure mais appartenant à un nommé *Mercurius*, nom assez fréquent ». Cette opinion est contraire à celle qu'a émise M. Vincent Durand dans une étude où il a traité, *Du parti qu'on peut tirer des noms de lieux pour la recherche des sanctuaires du paganisme en Forez* (Montbrison, 1894, in-8°), étude que M. l'abbé Devaux a négligée et dans

laquelle l'érudit secrétaire de la Diana attribue avec raison, ce semble, aux dieux du paganisme toutes les dénominations locales qui rappellent des divinités. Notons d'abord que le nom de *Mercurius* paraît avoir été peu répandu chez nous; ce n'est pas un gentilice mais un surnom qui indique un personnage de condition ou d'origine servile. En second lieu les localités dont l'appellation procède de ce nom sont au contraire très nombreuses. Il est donc tout naturel de conclure, avec M. Vincent Durand, que ces dénominations rappellent le dieu le plus vénéré dans les Gaules et non pas un affranchi qui aurait été plus largement possessionné que les plus notables citoyens d'origine ingénue.

Villa Urbana pour villa d'*Urbanus* n'est guère moins hasardé. Si ce nom avait eu cette origine il se serait écrit *Urbana villa*, suivant la construction normale. M. l'abbé Devaux objecte que villa *urbaine* n'aurait aucun sens. Cependant on expliquait jusqu'à présent et assez plausiblement cette appellation par villa appartenant à la ville de Lyon, dont elle est voisine. On sait en effet que les colonies, les villes avaient des propriétés et même des esclaves.

Serein venant d'un *Serenus*, Vaise d'un *Vesius*, Aveyzieux d'un *Avetius* auraient besoin d'être étayés par d'autres arguments que de simples conjectures téméraires. Je ne suis pas compétent pour aborder un examen aussi difficile, j'ai d'ailleurs assez à faire de me défendre, car, dans ce seul article, M. le doyen m'a fait l'honneur de me contredire deux fois.

A propos de Meys, que mon honorable contradicteur juge lui-même « d'aspect assez énigmatique » et qui se trouve écrit dans les chartes *Madis*, *Madisus*, *Madisius*, j'ai cru pouvoir conjecturer qu'il venait de *Matitza*, la source, parce que la Brevenne venait de Meys, et je produisais à l'appui le nom de Pomeys, *Pomedius* au X^e siècle, qui se traduirait en slave, « près de, à côté de, le long de Meys » comme dans le nom de la Poméranie « qui signifie, le long, au bord de la mer ». Certes pour une conjecture voilà un ensemble de considérations qui l'appuient assez fortement; j'ose même dire,

sans vouloir entrer en comparaison avec le docte professeur, que cette conjecture est certainement plus acceptable que celles qu'il a émises y compris *Mardore*. Néanmoins, M. le doyen déclare mon « explication inadmissible 1^o parce que la source de la Brevenne n'est pas à Meys mais à Maringes ». J'arrête ici M. l'abbé Devaux pour lui rappeler que *Maringes* est un nom d'origine germanique; M. Philipon le lui a appris, comme nous verrons plus loin. Or les Sarmates étant cantonnés dans la 1^{re} Lyonnaise dès la seconde moitié du IV^e siècle, et les Burgondes n'y étant venus qu'en 456 et ne s'étant établis chez nous définitivement qu'en 459, soit près d'un siècle ou au moins 75 ans après les Sarmates, il en résulte que *Maringes* n'existait pas lorsque Meys aurait été fondé; j'ajouterai même que l'on trouve là un exemple curieux du partage qui fut opéré entre les Burgondes et les habitants. Par conséquent il est bien vrai qu'à l'époque que je visais, la Brevenne prenait sa source à Meys et non pas à Maringes, qui n'existait certainement pas alors. Voilà qui est clair, et le docte conférencier reconnaîtra, je l'espère, que les savantes théories de la philologie et de la phonétique pourraient gagner à être soumises au contrôle de l'histoire et de la linguistique comparée dont l'autorité n'est pas inférieure à la leur, que l'on sache.

Je passe à la seconde objection: « A supposer que *Matitza* ait appartenu, et sous cette forme, au slavons des IV^e et V^e siècles et qu'il ait été appliqué à une localité de nos pays, il se serait continué par un nom à désinence féminine tel que *Maisse*, *Meisse* ». Je me contenterai de répondre que nos paysans et nos clercs du moyen-âge ignoraient certainement le genre du mot primitif et n'en jugeaient que par l'oreille. J'ajouterai que non seulement les paysans gallo-romains, gens peu curieux de désinences, mais des lettrés eux-mêmes ont commis de telles erreurs; et que l'on ne m'oppose pas l'autorité des formes grammaticales, je citerai un illustre exemple, celui de Plinius, qui a changé le genre du nom de la Vistule, et je soutiendrai que nos Lyonnais ont pu changer *Matitza* en *Madis* puis *Madisus* plus facilement que le célèbre polygraphe a changé *Vistula* en *Vistulus*.

A l'égard de *Pomedius* que j'avais allégué pour appuyer ma conjecture, il m'est répondu sans autre explication que « *Pomedius* est une forme retraduite à une époque où *mei* répondait à *medium* ». C'est là une affirmation, mais une affirmation sans preuve. M. l'abbé parle en professeur, mais, comme ici il ne s'adresse pas à ses élèves et qu'il nous a fourni souvent la preuve que ses affirmations les plus hautes sont sujettes à réforme, je rejette cette allégation gratuite jusqu'à ce qu'il me soit prouvé que *mei* au X^e siècle voulait dire *medium* et que *Pomedius* est une traduction de *Pomey*, écrit également ainsi au X^e siècle, au lieu de *Pometum*. Je n'en crois rien et, puisque M. l'abbé Devaux veut bien me donner des leçons, je lui rendrai le même service; je lui dirai que *Pometum* est une forme inusitée chez nous et que l'on disait correctement, en latin classique, *Pomarium*; je compléterai la leçon en ajoutant que *Pometum* pas plus que *Pomarium* ne veut pas dire « lieu où l'on cultive les pommiers », mais bien un champ planté d'arbres à fruits de tous genres. Un élève de sixième le lui aurait appris.

Je pourrais facilement pousser loin la défense de mon interprétation; alléguer, par exemple, *Madisech* ancien lieu-dit à Meys et dont le nom a disparu depuis longtemps, et le rapprocher de *Maticék* tchèque. Mais je n'ai pas l'intention d'attribuer à mon interprétation d'autre valeur que celle que peut avoir une conjecture étayée de motifs plausibles et qui mériterait d'être étudiée. Je ne me suis même laissé entraîner par de séduisantes coïncidences qu'après avoir reconnu qu'il ne paraissait pas y avoir parenté entre Meys, *Madisus*, et Meyzieu, *Masiacus*. Même encore, si l'on proposait une étymologie celtique applicable à *Madis* je la jugerai préférable au slave et j'expliquerai *Madisech* « lieu rempli de *madis* », parce que la terminaison *ec* celtique a le même sens collectif que *etum* latin. Mais je ne céderai pas une étymologie slave vraisemblable pour le gaulois *Matis*; l'adjectif *bon* que ce mot signifie, paraît-il, ne pouvant à lui seul former un nom de lieu; de même aussi qu'il n'est pas possible d'admettre, sans preuve formelle, que le nom de

Mâcon, *Matisco*, dérive d'un nom d'homme, comme le veut M. le doyen.

Une autre étymologie slave que j'ai proposée, est celle de Cublize, qui ressemble si étonnamment à Cublitz, lequel m'a paru venir du slavon *Kouplia* (achat) et se rattacher à *Koupélichtè*, marché, *forum*. M. l'abbé Devaux trouve beaucoup plus rationnel de proposer la forme *Cuppelitia* qu'il invente pour en faire la villa d'un certain *Cuppelitius*, personnage dont le domicile actuel se trouve dans le dictionnaire celtique de Holder ; et il s'écrie triomphalement : c'est une hypothèse « assurément plus plausible.... qu'une hypothèse recourant à une langue parlée en dehors de la Gaule ». Puis, après cette première objection qui paraîtra le résultat d'une distraction singulière, il m'en oppose deux autres : « 1° le mot Kouplitz est-il contemporain de la colonie Sarmate supposée ? » Je réponds tout d'abord : le mot *Cuppelitia* supposé est-il contemporain du propriétaire prétendu ? Seconde objection : « Si ce mot existait alors et sous cette forme, il n'aurait pu produire dans notre dialecte, qu'un nom masculin tel que *Cublis* et non pas un nom à désinence féminine ». D'après cette règle que M. le professeur veuille bien m'expliquer comment *Cubliacus*, nom masculin, a pu produire Cublise, nom à désinence féminine. *Par pari refertur*, M. l'abbé.

Je sais bien qu'entre les mains de certaines gens, la philologie moderne offre des ressources qui leur permet de justifier les plus grossières contradictions, mais encore faut il en user à propos et ne pas s'exposer imprudemment à la surprise et à la railleuse incrédulité du lecteur. J'ai déjà dit et je le répète que le genre des noms de lieu changeait facilement en passant d'une langue dans une autre. J'ai cité un exemple tiré de Pline ; je pourrais en emprunter aux Grecs, et, plus loin, je mentionnerai le brusque changement qui au moyen âge a fait passer la majeure partie des noms de lieu de la Gaule du neutre au masculin, fait qui d'ailleurs est resté ignoré du docte conférencier. Je redis encore que les habitants de notre pays lyonnais ignoraient le genre des

noms d'une langue parlée au milieu d'eux, mais qu'ils ne comprenaient pas et qui disparut bientôt. L'e qui termine le nom de Cublize, ne joue ici qu'un rôle purement phonétique ; il a été ajouté par les scribes seulement pour conserver l'articulation γ , qui, sans cela, aurait disparu. Cublize se prononcerait aujourd'hui *Cubli*, si on l'avait orthographié Cublis.

Que penser aussi de cette étonnante assertion qui ne permet pas de chercher une étymologie dans une langue parlée en dehors de la Gaule ? Est-ce que les langues parlées hors de la Gaule ne pouvaient pas s'y parler ? Est-ce que les étrangers devenaient aphones en franchissant nos frontières ? Est-ce que cette masse d'hommes de toutes races qui sont venus s'implanter en Gaule au IV^e siècle, perdirent l'usage de leur idiome en s'y établissant ? On sait le contraire ; Germains, Slaves, Alains, Maures, etc. ont parlé pendant longtemps leur langue dans notre pays, ils ne l'ont abandonnée que peu à peu, et, phénomène remarquable, moins prompts à la servitude que les Gaulois, ils conservaient encore leur langage national alors que ceux-ci avaient depuis longtemps rejeté le celtique.

M. l'abbé Devaux, d'autre part, n'use pas d'une exactitude assez rigoureuse dans ses procédés d'argumentation. Ainsi, voulant mettre en doute la forme primitive du nom de Cublize, *Cubliacus*, il allègue *Aubliacensis ager*, le donne comme la leçon originale du mot et en attribue à Auguste Bernard, la correction arbitraire en *Cubliacensis*. Ce n'est pas cela. Il existe une autre version qu'il ne fallait pas omettre c'est celle *Cupriacensis*. Elle est fautive également mais, jointe à la précédente, elle l'éclaire et montre que le scribe avait mis un *a* pour un *c* : je crois même, si je m'en rapporte à une information autorisée, que l'erreur est toute récente et que la copie porte bien *Cubliacensis* et non *Aubliacensis*. Du reste cela importe peu : l'attribution de ce mot à Cublize n'étant pas douteuse, la correction d'une seule lettre, l'initiale, qui n'est pas en litige, s'imposait forcément ; ce n'est pas seulement Aug. Bernard qui l'a propo-

sée, mais c'est aussi l'archiviste Ragut, éditeur du cartulaire, qui l'a opérée. Ces procédés équivoques d'insinuations pour mettre en doute ce qui n'est pas douteux, afin d'écarter un document qui renverse une thèse mal établie, sont indignes d'une discussion sérieuse.

Non moins fâcheuse est l'habitude, dont j'ai eu à me plaindre tout particulièrement, de passer sous silence les arguments que j'ai fait valoir. Je sais trop combien sont dangereuses les vraisemblances d'une interprétation séduisante. Je ne m'étais pas laissé fasciner uniquement par la physionomie slave du nom de Cublize, j'avais été entraîné par d'autres observations. On rencontre en effet dans l'antique canton de Cublize, deux appellations caractéristiques: la terre de Barbarieu, *terra de Barbariaco*, du « Barbare », aujourd'hui hameau de Barbery, et la terre Thaïfaliennne, *terra Theotfalensis*. Cette dernière est surtout importante : on sait que les Thaïfales faisaient partie des peuples établis en Gaule par les empereurs, et on les trouve en Poitou associés aux Sarmates (*Præfectus Sarmatarum et Taifalorum gentilium Pictavis*). Il était donc naturel de les voir chez nous, et leur présence signalée dans la vallée du haut Reins confirmait celle des Sarmates. Il paraît donc certain que cette vallée a été occupée par une de ces tribus barbares cantonnées en Gaule.

Cette observation me ramène de nouveau à cette méthode d'attaques obliques à l'aide desquelles mon respectable adversaire cherche à écarter des preuves qu'il se sent impuissant à braver en face. M. l'abbé Devaux prétend que j'ai recherché des étymologies slaves « pour prouver l'établissement d'une colonie sarmate dans le pays ségusiave » colonie qu'à la page suivante, il qualifie « supposée » comme on l'a remarqué plus haut. Eh bien ! cela n'est pas exact. Je n'ai pas cherché à étayer par des étymologies douteuses un fait incertain ; je laisse à d'autres le soin de courir les dictionnaires, en quête de mots plus ou moins capables d'autoriser des thèses préconçues et des étymologies dénaturées arbitrairement. J'ai fait tout le contraire ; c'est la présence certaine

per tractum Segalaunorum, texte que l'on a reconnu altéré et que j'ai proposé de rétablir par *Segufiauorum* (*Hist. de Lyon*, I, p. 497). Mais c'est l'ensemble du document qui démontre formellement la présence chez nous de ces colonies barbares. L'administration militaire de la Gaule s'y trouve répartie en trois sections. Les troupes de ligne (indiquées ici par un double trait) ; les colonies barbares (en rectangle blanc pour les Germains, noir pour les Sarmates) et les flotilles (une ancre pour les stations, un double trait étroit pour les cohortes affectées aux flotilles). Mais cet énoncé est altéré par de nombreuses lacunes que l'on peut reconnaître d'un coup d'œil sur la carte ci-dessus. En ce qui concerne les légions elles font défaut pour la seconde Germanie (G II) et pour le duché de Strasbourg (I) détaché de la première Germanie. A l'égard de la Gaule riveraine c'est-à-dire des flotilles qui garnissaient les fleuves, les côtes maritimes et les grands lacs (le Léman dont la station était à Ivoire *Ebredunum Sabaudia*, et qui avait pour soutien une cohorte à *Calaro* et non *Cularo*, comme je l'ai dit par erreur d'après d'autres auteurs), il manque les flotilles du Rhône, de la Loire, de la Garonne et probablement une flotille sur les côtes de l'Océan. La section relative aux colonies Sarmates a plus souffert que les autres. L'énumération des cantonnements de race germanique est complète; mais, pour les Sarmates, il en manque les deux tiers sinon les trois quarts et la lacune porte sur la partie méridionale de la Gaule qui en était couverte comme la Haute-Italie dont j'ai indiqué les colonies voisines de nous qui prouvent combien elles devaient être nombreuses dans nos provinces. Leur énumération commence par la seconde Aquitaine (A II) et la cité de Poitiers où résidaient des Sarmates et des Theisales ; la cité de Bordeaux étant occupé par des troupes de ligne. Puis on continue, en commençant au nord par la quatrième Lyonnaise (L IV) couverte de petits établissements répartis entre la Cure (affluent à droite de l'Yonne) jusqu'à Paris. Puis vient la Belgique seconde (B II) où les Sarmates sont dispersés de Reims jusqu'à Amiens. Enfin se présente la première Lyonnaise, dont les cités de Langres et d'Autun sont indiquées expressément comme occupées par des Sarmates. C'est immédiatement avant ces deux cités qu'est mentionné le *tractus Segalaunorum*. Il est évident, d'après l'ordre d'énumération, qu'entre la Lyonnaise quatrième, la Belgique seconde et les deux cités secondaires de la Lyonnaise première, il ne peut y avoir place que pour la cité métropole de cette province et le district des Ségusiaves, parce que la ville de Lyon avait exigé que ces hôtes farouches fussent éloignés de son voisinage. Le terme *tractus* désigne en effet une circonscription arbitraire différente des divisions provinciales officielles comme les districts Armoricaïn, Nervien, Alpestre Italien. Après la première Lyonnaise commence la lacune qui comprend sept des cités de l'Aquitaine première (A I), celle d'Auvergne étant occupée par une colonie germanique; la Novempopulanie (N), la Narbonnaise (N), la Viennoise (V) tout entière et quatre cités de la Grande Séquanie (M S), celle de Bâle ayant pour défense une légion régulière établie à Holle (*Obilone*). C'est ainsi que l'occupation de notre région par les tribus slaves est non pas hypothétique mais constatée par l'étude attentive d'un document contemporain, officiel et authentique.

des langues transuraliennes. Je les ai contrôlés aussi sérieu-

sement qu'il m'a été possible à l'aide de tous les éléments d'information dont je pouvais disposer : histoire, géographie, topographie, état du sol, et je me suis permis d'en citer quelques-uns. Est-ce à dire que je les considère tous comme certains ? Certes non. J'ai déjà fait des réserves à l'égard de Meys et de Pomeys ; j'en fais également au sujet de Cublize : j'ai pu me tromper dans l'analogie que j'ai trouvée entre Cublize et Cublitz ; j'ai pu me tromper également en dérivant ce dernier de *Kouplia* et en l'assimilant à *Koupélichtè* mais ce ne sont certes pas les chicanes et les objections sans valeur de M. l'abbé Devaux qui pourraient ébranler la vraisemblance de ces interprétations. Il ne s'agit pas d'opposer de puériles discussions sur des désinences ; il s'agit d'entrer dans l'examen intrinsèque du mot ; c'est plus difficile, et, cette observation aurait dû émousser un peu le tranchant des décisions du savant professeur sur des questions qui lui sont absolument étrangères. Une autre considération aurait dû aussi adoucir le ton de ses jugements hautains. Je suis le premier, du moins dans notre région, qui ait signalé la présence de noms de lieu autres que les noms latins et celtiques ; j'ai osé aborder cette recherche difficile, non pas avec la prétention de résoudre tous les problèmes qui se présentaient, mais bien plutôt avec le désir d'appeler, sur ces questions toutes nouvelles, l'attention des hommes instruits plus capables que moi de les élucider. Il me reste le mérite, et c'en est un, d'avoir découvert ces terres ignorées ; j'avais prévu que, dans cette entreprise, je risquais de commettre des erreurs même très lourdes. Cela ne m'a pas découragé ; qu'un explorateur hardi revienne d'une course audacieuse avec des blessures, elles lui sont une gloire et non pas une honte. M. l'abbé Devaux aurait sagement fait d'atténuer, par cette observation, l'âpreté de ses critiques ; plus que moi encore il y aurait gagné, ne fut-ce qu'à rendre moins sensibles ses propres erreurs dans la poursuite de celles qu'il m'attribue mal à propos.

Mais je ne réclamaï pas tant d'indulgence, j'espérais rencontrer seulement de la justice. Allant au devant des cri-



Fig. 7. — CARTE ÉTYMOLOGIQUE DE LA CITÉ DE LYON.

Dans cette carte j'ai réuni les principaux indices étymologiques slaves et transouraliens indiqués dans deux cartes insérées dans l'*Histoire de Lyon* (t. I p. 550, fig. 741; t. II, p. 90, fig. 84). C'est dans la première de ces cartes que je distinguais les noms qui me paraissaient d'origine slave certaine de ceux qui me semblaient douteux; c'étaient entre autres Meys, Pomeys, Cublize et Perreux. A l'égard de Perreux, j'avais reproduit une erreur de Ragut (*Cartulaire de S.-Vincent de Mâcon*) qui identifiait ce village avec un *Previstus* situé dans le pays Lyonnais. Comme me l'a fait observer M. Vincent Durand, Perreux, à la date de la charte alléguée, était du pays de Mâcon et non de Lyon. Il n'en reste pas moins très vraisemblable que le nom de *Previscus* est d'origine slave et dérive de *previsti*, transporter. J'ai ajouté un autre nom, celui de Tramoyes, *Stramiacum*, dont la physionomie slave est évidente. J'aurais pu encore allonger cette série; je me suis borné à indiquer la position de la terre Thélalienn qui était au nord de Cublize, sur le territoire d'une paroisse déclassée, Lurcy, d'origine également barbare (*Leodetricus*), dépendant actuellement de la commune de St-Bonnet-de-Troncy. Quant aux noms qui me paraissaient d'origine slave certaine (*Dombes*, *Bresse*), ils sont écrits en anciens caractères slavons. Il reste Varey, Cormoz soulignés, ils désignent des étymologies provenant de tribus transouraliennes et transcasiennes qui faisaient partie de la confédération alamanique. J'y ai joint Cormoranche et Cormaranche qui ont une étroite affinité avec les trois Cormoz et m'ont semblé signifier marécageux.

tiques que je pouvais mériter, j'avais fait des réserves expresses. Ainsi, sur une carte que j'avais publiée et que je reproduis en partie ici, j'avais distingué les étymologie slaves qui me paraissaient certaines et celles que je croyais douteuses ; or précisément j'avais désigné comme telles Meys, Pomeys et Cublize, et c'est justement celles que choisit M. l'abbé Devaux, sans mentionner, en aucune façon, les réserves expresses que j'avais formulées. Des autres il ne dit mot. C'est ainsi que, par un silence calculé, des omissions volontaires, des insinuations équivoques, des phrases ambiguës, destinées à renforcer des objections puériles et sans portée, il me présente à ses lecteurs comme un ignorant systématique et présomptueux, qui prétend imposer les rêveries d'une imagination dévoyée. Ignorant, je n'ai rien à dire, mais systématique et présomptueux, c'est un rôle que je repousse énergiquement, et, pour le faire, je me contenterai de rappeler la maxime déjà invoquée plus haut : l'exactitude est la politesse des critiques, en ajoutant — que mon respectable contradicteur pardonne à une juste susceptibilité, la vivacité de l'expression — elle en est aussi la probité.

* * *

La notice, consacrée à la série si intéressante des noms simples, pêche non seulement par les erreurs et les interprétations mal fondées, mais aussi par des omissions encore plus regrettables ; car le savant conférencier a laissé dans l'ombre une foule de noms énigmatiques ou incertains, sur lesquels il aurait pu faire la lumière. Ainsi le mot *Sail* si fréquent en Forez, où il paraît sous la forme latine *Sallus*, doit-il se traduire par forêt, spécialement forêt impraticable ? Ou bien faut-il y voir le sens de saut, saillie ? Cette dernière interprétation, qui paraît au premier abord hétéroclite, pourrait bien être la plus exacte. Remarquons en effet que ces appellations s'appliquent toutes à des localités où existent des eaux thermales : Salt ou Sail-en-Donzy, Sail-sous-Cousan,

Sail-lès-Châteaumorand. Il est donc assez vraisemblable de croire qu'ici *Saltus* veut dire jaillissement, source jaillissante.

Non moins instructive aurait été l'analyse du nom d'Yvours, à Pierre-Bénite. En principe on le traduisait par le latin *Aquaria*, comme Éveux près de l'Arbresle, Évires en Genevois, Yvoire en Chablais, ces deux derniers expressément désignés par la traduction latine *Aquaria*, ce qui ne devrait pas laisser de doute sur l'étymologie de notre Ivours. Voici cependant qu'il a été découvert dans ce château, une inscription latine où sont rappelées les *Matres Eburnicæ*, divinités protectrices du lieu, et qui en portaient le nom, suivant l'usage. Notre Yvours était donc un Évveux et il y avait là, pour le conférencier, une merveilleuse occasion d'appliquer ses doctrines et de montrer comment un même mot avec des variantes de suffixes *Eburobritium*, *Eburovices*, *Eburnicum*, *Eboracum*, a pu former Évora, Évveux, Yvours, York; comment aussi *Eburodunum* est devenu Yverdun en Suisse, Yvoire en Chablais et Embrun dans les Alpes.

Ouroux, *Oratorium*, méritait également d'être signalé, et comme origine et comme transformation; de même que la *Sarra*. Ici c'est le mot latin *Serra* « scie », par analogie d'aspect, « escalier » et, par similitude d'usage, un escalier naturel, sur un coteau, et, enfin, par une dernière extension, une montagne, *Sierra*, comme disent les Espagnols. Il était indispensable de mentionner ce nom et de l'expliquer, d'abord parce qu'il est fréquent chez nous sous diverses formes, et aussi parce qu'il a occasionné de fausses interprétations, ayant donné naissance à des fables, qui servent encore d'argument pour justifier les fabuleuses colonies sarrasines.

Je ne saurais indiquer toutes les appellations de cette série que M. l'abbé Devaux aurait dû analyser pour l'instruction de ses auditeurs et pour le profit de la science. Je me bornerai à l'un des plus curieux et resté à l'état d'énigme. C'est un nom de ruisseau, très fréquent dans notre région sous la forme latinisée *Scaraveus*, qui est devenu, dans les temps modernes, Charavet. L'un de ces ruisseaux a pris place dans notre histoire locale : il servait de limite à la ville de Lyon au moyen

âge et l'acte de partage de 1167 entre l'archevêque et le comte, le désigne à ce titre. Il existe toujours à Vaise.

Il importe peu de rechercher si ce nom date de l'époque gallo-romaine, et s'il correspond à *scarabée*, ce qui est fort vraisemblable; il suffit de constater qu'il dérive d'une racine de caractère universel et facilement reconnaissable. La parfaite analogie avec le nom de l'insecte vénéré des Egyptiens (auquel nos paysans donne précisément ce nom de charavet) pourrait faire songer à un cours d'eau fangeux. Il n'en est rien, l'étymologie le rattache à la racine SKR qui renferme l'idée de *caché*, présentée sous divers aspects comme voici :

I.	II.	III.
<i>Ce que l'on cache</i>	<i>Ce qui se cache</i>	<i>Ce qui sert à cacher</i>
σκαρ, excrément	scarabée	scrobs, fosse <i>scrinium</i> , écrin
scorie	scorpion	obscur <i>scriptum</i> , écrit
scrofules	escargot	secret scrutin

Il ne reste plus qu'à vérifier jusqu'à quel point ce sens s'applique à nos Charavet lyonnais et foréziens, sans oublier le Charabot de Rochetaillée, le célèbre Charabot du Bugey, la Scarone du Velain près de Lyon et peut-être l'*Oscara*, l'Ouche dijonnaise.

* * *

Venons maintenant aux noms composés. M. l'abbé Devaux n'en cite que six, et de ces six il n'y en a qu'un seul dont la forme ne soit pas altérée; tous les autres sont modifiés arbitrairement pour favoriser un système préconçu. Ainsi Artun *Artedunum* devient *Artodunum*, Bouthéon, *Botedonum*, *Bottodunum*, Chambéon, *Cambetdonus*, *Cambodunum*, Tourvéon, *Tolvedunum*, *Tolvodunum*, Usson, *Icidmagus*, *Iciomagus*. Grâce à ce procédé si commode toutes ces localités deviennent, la dernière le « champ », les autres, la « forteresse » *dunum* d'un propriétaire gaulois.

Il n'est pas possible de discuter utilement en présence

d'une méthode qui transforme les documents au gré de sa fantaisie. Je ferai seulement remarquer, à l'égard de deux de ces noms, qu'aucun des anciens textes connus n'offre le mot *dunum* mais bien *donum* invariablement ; et, à l'égard de l'un d'eux, Chambéon, l'état des lieux ne permet pas de supposer l'existence d'une colline ayant pu servir d'assiette à une forteresse. On prétend, il est vrai, que le mot *dunum* signifiait primitivement forteresse et que le sens de colline est plus récent. C'est irrationnel. Il est bien évident, que les collines ont existé avant les forteresses ; et que les collines ont été des citadelles naturelles, utilisées par les peuplades primitives avant que les hommes aient su élever des ouvrages de fortification ; les lois de la nature sont plus infaillibles que celles de la philologie.

Du reste on oublie en parlant de forteresse particulière que cet usage était inconnu aux Gaulois. Le *dunum*, forteresse, *oppidum* pour les Latins, a toujours été la place de guerre d'une peuplade ou d'une tribu ; on n'a pas d'exemple d'un seigneur gaulois se cantonnant dans son château comme un baron du moyen âge. Les Gallo-romains des premiers siècles n'ont pas non plus connu d'abord cet usage. A la campagne ils habitaient des villas ; en temps de guerre ils se retiraient dans les villes dont ils étaient citoyens et où d'ailleurs ils étaient astreints à résidence pendant la plus grande partie de l'année pour remplir leurs devoirs politiques. Ce fut à la décadence de l'empire que l'on commença à fortifier les maisons de campagne, à cause des incursions subites des barbares et des révoltes des paysans, qui obligèrent les propriétaires à se retrancher dans leurs habitations des champs. Mais à cette époque le mot *dunum* n'était plus usité, on donnait à ces forteresses privées le nom de *burgus*. Ainsi il serait extraordinaire que l'on rencontrât le nom de *dunum*, forteresse, joint à celui d'un propriétaire gaulois ou gallo-romain.

Mais voyons, par un seul exemple, ce que valent intrinsèquement ces interprétations. M. l'abbé Devaux nous apprend que le possesseur de la forteresse hypothétique de

Chambéon s'appelait *Cambos*, et que ce mot signifie « le Courbe ». Le nom est étrange et l'on se représente difficilement ce guerrier bossu ou cagneux dans les rangs des fiers chevaliers de Dumnorix. Et, ce qui est plus grave, c'est que le savant professeur a découvert trois autres bossus dans notre région ! Voilà qui n'est pas flatteur pour nos ancêtres ; les Ségusiaves étaient donc une race singulièrement dégénérée et disgraciée de la nature ! C'est grotesque tout simplement, et, ainsi pratiquée, la philologie deviendrait une science fort amusante assurément, mais aussi tant soit peu douteuse. On aimera mieux ne pas croire au chevalier Cambos, on reconnaîtra que Chambéon voulait dire non pas la forteresse du bossu, mais, portait comme Donzy, le nom de *done*, « source » et, comme Moind, *Modonium*, précédé d'un qualificatif distinctif.

D'après ce qui vient d'être expliqué au sujet de l'in vraisemblance de forteresses privées dans les Gaules, il pourrait être superflu de citer une autre étymologie analogue, avec cette seule différence que *dunum* y est remplacé par *durum* ayant le même sens. Mais il y a là d'autres faits à produire contre cette fausse interprétation.

Il s'agit d'Isernore, *Isarnodorum* que l'on modifie en *Isarnodurum*, et d'où l'on tire en celtique la « forteresse de l'homme de fer ». *Isarnos*, nom porté par le propriétaire supposé de ce château.

A cette explication s'oppose un fait, c'est qu'ici il s'agit, avant tout, d'un temple dont les vastes ruines attestent encore l'importance et la grandeur. Ainsi donc, outre qu'un particulier ne pouvait guère être, à l'époque celtique ou gallo-romaine, propriétaire d'un temple et d'une ville, car Isernore était alors un centre de population, ce n'est pas l'idée de forteresse, pas plus que le nom du propriétaire qui aurait pu attirer l'attention et servir à dénommer le lieu, mais bien plutôt l'édifice sacré, et le surnom topique de la divinité aurait vraisemblablement été conservé, de même qu'en Auvergne le temple de Mercure Dumias est rappelé par le Puy de Dôme.

Deux versions différentes du nom d'Isernore et tirées de deux langues également différentes, celtique et germanique, peuvent être proposées. L'étymologie germanique *Isarn*, fer, dor, porte, se présente tout naturellement ; c'est celle qu'avait recueillie la tradition du haut moyen âge. Elle fait songer à l'appellation, si fréquente chez les anciens, de *Porta*, donnée aux passages à travers les montagnes, et rappelle les fameuses *Portes Chaudes*, illustrées par l'héroïsme de Léonidas et, récemment, les *Portes de Fer* de l'Atlas dont le passage par nos troupes eut du retentissement. Mais Isernore n'est pas un défilé et, pour maintenir l'étymologie, il faudrait admettre que cet endroit était un lieu de passage important entre le pays des Séquanes et celui des Eduo-Ambarres ; l'existence du temple de Mercure pourrait autoriser cette explication.

Le sens celtique, si *Isarn* en cette langue signifie de fer, donnerait : *forteresse de fer*, qui serait dès lors une manière d'indiquer la solidité ou de ses murs ou de son assiette. On voit dès lors que, soit celtique, soit germanique, l'étymologie est bien mieux justifiée par la nature des choses ou des lieux que par l'intervention d'un personnage purement fantastique.

* * *

Les noms dérivés sont subdivisés par le conférencier en : I, dérivés avec suffixe gaulois, et II, dérivés avec suffixe latin.

Les deux premiers suffixes gaulois, proposés sont à rejeter, l'un, *avus*, parce qu'une simple terminaison n'est pas un suffixe, l'autre, *iscus*, parce qu'il n'est pas celtique.

M. l'abbé Devaux allègue *avus* comme suffixe et cite pour exemples Argental, *Argentao*, *Argentalau*, Isenave, *Isinava* et enfin le nom des Ségusiaves. Il n'y a pas de suffixe *avus* mais une terminaison *au* latinisée par l'adjonction hétéroclite de la syllabe latine *us* qui a trompé le savant professeur. Son égarement est allé si loin qu'il a donné

à ce suffixe imaginaire, un sens, celui de propriété, Argenta signifierait « propriété du gaulois *Argantos* ». Mais si *Argantos* est un nom d'homme comment expliquer qu'il se rencontre seul comme nom de lieu? Ainsi dans Argenteuil ou la finale *euil* indique un diminutif. Il n'y a pas d'exemple d'un nom d'homme appliqué à un nom de lieu sans un suffixe qui caractérise le rôle topographique qui lui est attribué. Donc, *Argantos* n'est pas un nom d'homme. D'autre part si le prétendu suffixe *au* veut dire « propriété » le nom des Segusiaves, *Segusiau*, devrait se



Fig. 8.
SÉGUSIAVES.
(Monnaie des)

Après la conquête romaine et jusqu'à l'an 27 avant J.-C. On y lit la légende *Segusius* qui est à rapprocher de celle de *Segisu* (fig. 3) qui paraît être une autre forme, adoptée pour représenter le nom celtique de ce peuple parce qu'il était difficile à rendre exactement à l'aide de l'alphabet latin.

traduire par « propriété des Segusiaves ». Que signifierait ce pathos? Un peuple propriétaire de quoi? De lui-même? Traduirait-on peuple propriétaire de la Segusiavie? Mais on sait bien que chez les Celtes comme chez les Hébreux, comme chez les Arabes, le territoire ne portait pas de nom spécial mais uniquement le nom du peuple lui-même mis au pluriel. Le sol ne comptait pas et cette règle convenait parfaitement à des races nomades à l'origine et toujours prêtes, comme les Gaulois, à chercher de nouvelles demeures. En résumé dans ces deux cas, il ne s'agit pas d'un suffixe mais d'une terminaison purement grammaticale ou phonétique.

Quant à Isenave le problème est complexe. Et d'abord il y a l'interprétation proposée qui est un peu extraordinaire. D'après M. l'abbé Devaux, *Isinava* signifie la propriété « d'*Isin*os, qui se déduit d'*Isinisca* ». J'avoue ne pas comprendre. Autrefois alors que la philologie et la phonétique n'étaient pas encore arrivées à leur dernier épanouissement tel qu'il nous est montré ici, on admettait que la

racine, le mot primitif était plus simple, plus court que le mot dérivé. Il paraît que l'on a changé tout cela ; ainsi faisait Sganarelle. Encore faudrait-il l'expliquer. M. l'abbé Devaux renvoie à Holder, mais tout le monde ne possède pas le *Alt-celtischer Sprachschatz* du savant allemand. J'ai vainement interrogé ; personne n'a pu me renseigner ; chacun s'accordait à croire qu'au contraire *Isinisca* dérivait d'*Isin*. Seul, un pince sans rire de mes amis a conclu gravement que le seigneur Gaulois *Isinos* était fils d'une dame *Isinisca*, propriétaire primitive. Cette explication n'est pas philologique ; je passe outre et, laissant de côté Monsieur *Isinos* et Madame *Isinisca*, j'en viens à des étymologies plus claires.

Il s'en présente deux. Si le nom est purement celtique, *ava* serait le mot *ave*, *ève*, *ive*, « eau », et Isinave, suivant un usage fréquent, tirerait son nom de celui de la rivière sur laquelle il est situé et dont le nom moderne est le Borrey. *Ava* dès lors n'est pas un suffixe mais le nom commun de rivière précédé d'un déterminatif. Si cependant on admet une étymologie hybride, *au* est un suffixe, mais germanique, qui apparaît dans la formation d'un grand nombre de noms de lieux en Allemagne. Il signifiait primitivement île et spécialement île fluviale, ce que nous appelons à Lyon brotteaux. Il n'a plus de sens aujourd'hui et ne joue plus qu'un rôle terminologique. D'après cette étymologie le nom d'Isenave aurait toujours pour élément essentiel celui de la rivière et signifierait l'île de l'Isin. Cette explication se justifierait assez bien par l'existence de plusieurs petits cours d'eau qui affluent à Isenave et ont bien pu y former un îlot avant de se jeter dans le Borrey.

Le second pseudo-suffixe gaulois est la terminaison *iscus* dont trois exemples sont allégués : Romaneche, *Romaneschi*, — que M. l'abbé Devaux change avec vraisemblance en *Romaniscus*, — *Calliscus* et *Lodiscus*.

Le suffixe *isc*, *esc* se trouve chez la plupart des peuples européens. Il est celtique, germanique, slave. Les Grecs l'appliquaient comme diminutif aux substantifs ; chez les Latins

il'était rare et ne paraît guère que sous la forme altérée *icus*. Entre toutes ces terminaisons de nationalités diverses, M. l'abbé Devaux choisit celle qui est celtique, séduit évidemment par cette idée qu'une forme onomastique doit être cherchée dans la langue du pays. C'est une illusion spécieuse qui, dans le cas présent, tombe devant un peu de réflexion. Il est frappant d'abord que cette désinence soit presque inconnue dans les territoires de la Gaule où l'influence étrangère a laissé moins de traces ; ce sont donc des étrangers qui l'ont importée. Et puis pourquoi les Gaulois du département de l'Ain auraient-ils choisi ce suffixe inusité pour indiquer la propriété d'un gallo-romain nommé *Romanus*, plutôt que de conserver leur suffixe traditionnel *ac* ? L'observation condamne cette hypothèse. En effet, partout en Gaule la propriété des individus de ce nom est désignée par la terminaison *ac*, Romagnac, Romagnat, Romagny. Faut-il admettre que les habitants du delta bressan et des bords de la Saône auraient renoncé au suffixe *ac* pour cet unique nom de *Romanus* ? Ce serait étrange et inexplicable ; mais ce n'est pas même supposable, puisque dans l'Ain, comme partout ailleurs, nous avons le nom de « Romain » construit régulièrement avec la désinence *acus*. Nous y trouvons un Romagneu de même que dans l'Isère. Ainsi donc le choix du celtique adopté par le savant conférencier ne paraît pas admissible.

Il reste ceci : l'appellation Romanèche, *Romanescus* ou *Romaniscus*, est limitée à un territoire restreint de notre région. Il ne peut-être celtique. Le territoire, où il apparaît très fréquemment, a été occupé par des tribus d'origine slave ; la désinence *isk* est spéciale aux dialectes slaves et se trouve adaptée aux noms de lieux ; je n'en citerai qu'un bien connu *Archangéliske*, « la ville de l'Archange », littéralement « l'Archangélique ».

C'est fort de toutes ces considérations et de ces faits que je me suis permis de dire que cette terminaison *escus*, *iscus* est ici slave. J'ai précisément mentionné le nom de Romanèche et j'en ai cité cinq, tous, sauf un, circonscrits dans le

pays lyonnais à l'est de la Saône, territoire occupé presque en entier par les Alamans, association militaire formée de peuples de toutes races et appelés pour cela les « hommes bigarés » *Ala-man* (et non *All* tous *man* hommes, ce qui n'a pas de sens). J'ai conclu de la terminaison d'aspect adjectif slave bien connue, de leur situation en forme d'enclave dans un pays presque exclusivement occupé par des Germains, des Slaves et autres peuplades venues des régions transcaspiennes les plus éloignées, j'ai conclu de ces deux circonstances que ces localités avaient été ainsi nommées par les nouveaux occupants parce qu'elles étaient restées à des Gallo-romains qui s'y étaient maintenus. M. l'abbé Devaux m'a fait la grâce de ne pas me contredire à ce propos, ce qui montre qu'il n'a trouvé aucune objection même futile à m'opposer ; mais cela ne l'a pas empêché de me combattre par le silence, arme plus puissante souvent que des arguments. *Romanescus*, à son avis, indique la propriété d'un nommé *Romanus*. Les preuves contraires que je viens d'exposer répondent à cette opinion ; j'ajouterai, de plus, des exemples analogues, à savoir l'existence dans d'autres provinces de noms de lieux dérivés de ceux de Franc, de Burgonde, de Sarmate, lesquels sont toujours enclavés dans un pays où la population était en majorité Gallo-romaine. C'est donc une règle, naturelle du reste et qui se manifeste toujours, de désigner l'habitation d'un étranger non par son nom, souvent difficile à prononcer, mais par celui de sa nationalité. Il est donc rationnel d'admettre que le même résultat a dû se produire dans les pays Germaniques et Slaves à l'égard des Gallo-romains qui s'y trouvaient isolés et comme étrangers (p. 47, fig. 7). Je crois donc pour toutes ces raisons, mon interprétation du nom *Romanescus* préférable à celle du savant professeur qui n'apporte aucune preuve, aucune induction à l'appui de la sienne.

A l'égard de *Calliscus* auquel il faut ajouter *Callescus*, *Ca'lech*, *Caloens*, *Calliacus* et même nos *Gaillots* lyonnais, l'étymologie qui le fait dériver d'un nommé *Callius*, totalement inconnu chez nous, ou du grec, langue qui n'a jamais

été parlée dans notre région, ne saurait être proposée pour un mot dont l'essence et la terminaison sont slaves. *Kale* signifie *boue*, *isque* est la terminaison adjective. *Calliscus*, veut donc dire boueux, marécageux comme *Kalichte*, et correspond aux nombreux *Kalisch*, *Kalischte*, *Kalisko* si répandus dans les pays de dialecte slave. La même origine doit être attribuée à *Lodiscus*. Tandis qu'il est impossible de découvrir chez nous un seul personnage du nom de *Lodius*, *Lotus*, on rencontre à profusion dans les pays slaves, des localités dont le nom a pour radical *Lod*.

Mais j'en reviens à *Cal* qui mérite mieux que l'unique mention de *Calliscus*. Il est intéressant à plusieurs points de vue, entre autres parce que ce mot, assez rare dans le pays lyonnais primitif, est au contraire excessivement fréquent dans les territoires d'outre Saône. En Lyonnais nous comptons un Callais, un Callech, en Forez deux Chalain, auxquels il faut joindre peut être Chalmazel ; mais en Bresse et en Dombes les *Cal* et les *Chal* surgissent de toutes parts, et ce ne sont pas seulement les noms de localités mais ceux de rivières et d'étangs qui sont formés de ce vocable. Et puis une autre question se pose, qui est de déterminer quel sens il faut choisir entre ceux que l'on peut y trouver. Il en est trois en effet et absolument différents : 1° *Cal* « rocher », que nous apporte cette race mystérieuse venues de l'Orient et de la presqu'île hellénique, 2° *Cal* « forêt » chez les Celtes, et 3° enfin *Cal* « marais » pour les peuples Slaves. Le problème se complique de ce que ces trois interprétations peuvent s'appliquer à la Dombes et à la Bresse, pays de forêts, d'étangs et de cailloux. On pourrait croire que ce sont les deux premières qui devraient être exclusivement adoptées ; et bien il paraît, tout au contraire, que c'est la troisième qui a contribué à former le plus grand nombre d'appellations topographiques dans cette région humide et boisée ; et ici c'est la géologie, science que les philologues ne cultivent guère, qui apporte des lumières à l'étymologie.

Le delta bressan comme l'ont montré MM. Falsan et Chantre dans leur remarquable ouvrage, *Monographie géologique des*

anciens glaciers (Lyon, 1879, 2 vol. in-8°, fig. et atlas in-plano) le delta bressan est formé d'une couche profonde d'alluvions glaciaires qui ont entraîné, sans parler des moraines, une énorme quantité de cailloux roulés réunis en masse compacte. Ce terrain dont nous pouvons citer des exemples aux Étroits, à Serin, au faubourg de Bresse et tout le long en remontant la rive droite du Rhône, se désagrège facilement, sous l'action des eaux et de l'air libre, en blocs plus ou moins gros qui roulent au pied des coteaux ou sont entraînés par les ruisseaux grossis. Ce phénomène ne put manquer d'être remarqué par les habitants et c'est de là que viennent certainement, pour la plupart, les dénominations de ce genre. Cela est certain pour Chalamont qui est bien le « mont pierreux », et dont le nom se trouve non loin de là traduit en une appellation plus moderne, la Peyrouse, « la pierreuse », dont la constitution géologique est la même que celle de Chalamont. Le Calamont au-dessus de la Pape est dans les mêmes conditions et possède la même étymologie. *Caloen*, l'ancien nom de Lagnieu pourrait bien être l'équivalent de *Calliscus*, car Lagnieu est bâti dans un bas fonds. C'est à vérifier sur place. Quant à Chalain il est plus vraisemblable qu'il tire son nom du cailloutis au bord duquel il est assis. La Chalaronne, de même que les deux Calonne, doit être plutôt la Pierreuse, que la Forestière ou la Marécageuse. Du reste, et chose surprenante qui prouve combien cette étymologie naturelle est évidente, c'est que la tradition s'en est conservée. Sous la Terreur les habitants de Caluire voulant se débarrasser de l'appellation Scévola que leur avaient imposé de stupides et féroces tyrans, alléguèrent le sens étymologique naturel du nom de Caluire nommé ainsi, disaient-ils, des cailloux. Une commune voisine porte le même nom sous la forme moderne, Cailloux. A l'égard de nos Chalain foréziens, l'un est dans la plaine, l'autre sur le flan d'une poussée basaltique. On voit combien deviennent intéressantes, les études d'étymologie topographique envisagées à ce point de vue. Quel charme il y aurait à poursuivre une telle recherche dans les plaines de la Bresse ou de la Dombes. Il ne serait pas besoin de traîner

après soi l'appareil des métathèses et des apocopes, d'épier la chute d'une dentale intervocalique, de se dessécher le cerveau à l'analyse microscopique des syllabes, de prêter l'oreille à la cacophonie de la phonétique. On aurait qu'à interroger les plaines verdoyantes, les collines couronnées de ruines et de gais villages, en s'égarant sous les bouleaux à l'écorce argentée ; on suivrait le cours sinueux des ruisseaux, glissant avec un léger bruissement sous la pénombre des frênes et des peupliers ; puis à la fin du jour, on ferait halte au bord d'un vaste étang où le soleil couchant jetterait ses derniers feux amortis par un voile vaporeux au milieu des joncs, des iris et des glaïeuls faiblement agités par la brise du soir. Et, qu'on en soit bien persuadé, de ces excursions agrestes et salubres on rapporterait des notions étymologiques plus certaines, plus exactes qu'on ne pourrait en découvrir dans tous les *Celtische Sprachtschatz* d'outre Rhin ou dans les traités systématiques d'une science toujours aride, et souvent trompeuse autant que pédantesque.

Cependant cette maussade philologie nous rappelle à notre fastidieuse analyse. Le suffixe véritablement gaulois et qui entre dans la composition de la majeure partie de nos noms de lieux est le terme *ac*. M. l'abbé Devaux lui donne la terminaison masculine en *us* et écrit *acus* pour la période gallo-romaine. C'est une erreur dans laquelle on peut tomber facilement parce que les documents du moyen âge, qui font la base presque exclusive des études étymologiques, écrivent en effet *acus*. Cependant le savant professeur veut la justifier en disant que les Romains sous-entendaient *fundus*. C'est une seconde erreur entée sur la première. Les Romains faisaient la terminaison *ac* neutre, *acum*, car ils sous-entendaient non pas *fundus* mais *prædium*. *Fundus* que l'on trouve quelquefois, mais alors spécifié expressément, *fundus* est employé d'ordinaire dans un sens un peu restreint ; il signifie spécialement un champ cultivé, un *fonds* de terre, comme on dit encore aujourd'hui ; le sens de *prædium* est au contraire pris volontiers dans une acception plus étendue et veut dire un domaine. La trans-

formation de *acum* en *acus* s'est opérée sous les derniers Carlovingiens ; elle était achevée à la fin du dixième siècle et si complète que non seulement des villages mais des grandes villes eurent leurs noms défigurés, Lyon lui-même



Fig. 9. — 877.



Fig. 10. — de 942 à 993



Fig. 11. — de 997 à 1032



Fig. 12. — de 1038 à 1056

CHARLES-LE-CHAUVE

CONRAD-LE-PACIFIQUE

RODOLPHE III

HENRI-LE-NOIR

TRANSFORMATION DE LUGDUNUM EN LUGDUNUS AU X^e SIÈCLE.

La dernière pièce qui porte le nom orthographié *Lugdunum* est un denier frappé à Lyon pour Charles-le-Chauve, empereur, c'est-à-dire en 877. Une lacune dans nos séries monétaires, la formule *Lugduni civ* ne permettant pas de connaître de quel genre était le nom de notre ville pendant un demi-siècle. La légende du denier d'Hugues-le-Noir *Lugdunis civis* semblerait annoncer le masculin, mais on ne peut l'affirmer. C'est seulement à partir de Conrad-le-Pacifique que l'on voit apparaître la forme *Lugdunus* qui se perpétue sous ses successeurs jusqu'à Henri-le-Noir inclusivement. Les mêmes causes qui laissent incertaine l'époque du changement de *Lugdunum* en *Lugdunus* produisent la même incertitude sur la date du retour à l'orthographe primitive.

subit cet outrage. Cependant la forme *Lugdunum* était consacrée par des monuments si nombreux et si illustres qu'à cet égard la mode dut céder. Mais pour les localités moins importantes le changement se maintint. La capitale du Forez ne put s'y soustraire ; l'antique *Forum* devint *Forus*, et ce changement a causé une grosse erreur à un de nos plus regrettables érudits, Auguste Bernard, le véritable rénovateur des études historiques dans notre province. Il paraît même que cette particularité a échappé à l'attention des savants, puisque M. l'abbé Devaux, qui est parfaitement au courant des connaissances acquises, a méconnu ce détail curieux. Il était donc à propos de le signaler.

Le savant professeur s'est également trompé sur une

question plus grave encore. Il prétend que les noms des personnages de l'époque gallo-romaine sont tous des gentilices c'est-à-dire des noms de famille. Il s'appesantit sur cette opinion en affirmant expressément que l'on se trompe en y reconnaissant des surnoms, quoique dans leur essence ces noms appartiennent à cette catégorie. Le lecteur doit savoir — et j'ai oublié de le dire dans l'*Histoire de Lyon* — que les noms de famille se distinguent par la terminaison *ius*, à la différence des prénoms et des surnoms qui sont en *us*. Lorsqu'il arrivait qu'un individu faisait souche, la branche qu'il formait était désignée par son prénom transformé en nom de famille par la terminaison *ius*. Or comme dans les noms de lieux formés d'un nom d'homme le suffixe *acum* se lie d'ordinaire au nom par la voyelle *i*, exemple *Maximiacum*, le docte conférencier en a conclu que cet *i* figurait là comme marque du nom de famille tandis qu'il y avait été introduit soit par euphonie soit plutôt comme marque du génitif : *Maximi-acum*, le *prædium* de *Maximus* et non de *Maximius*. Il est à remarquer en effet que l'immense majorité de nos appellations topographiques indiquent des surnoms. Les surnoms d'origine sont faciles à distinguer des anciens noms de famille, noms de famille par essence comme on pourrait les appeler. Les surnoms, que l'on appellerait de nos jours sobriquets, ont tous un sens : *Magnus*, le grand, *Sextus*, le sixième, *Albinus*, le blanchâtre, etc. Tandis que les noms de famille anciens n'ont pas ou du moins, appartenant à la langue ancienne, n'avaient plus de sens connu, *Julius*, *Tullius* etc. A l'aide de cette remarque on constate donc que les noms de lieux sont, en majeure partie, formés de surnoms. Peut-on admettre que chez nous tant de surnoms se soient transformés en gentilices, alors que les textes nous montrent au contraire pour les noms de lieux, un nombre relativement restreint de gentilices authentiques. On ne s'expliquerait pas cette anomalie. On sait d'ailleurs que chez les anciens, au contraire de nous, l'usage était de nommer les personnes plutôt par leur surnom que par leur nom. Le conquérant des Gaules était appelé *Cæsar* et non *Julius* ; le plus illustre

orateur de Rome portait le nom de *Cicero* et non celui de *Tullius*, on disait *Tacitus* et non *Cornelius* pour désigner le grand historien. Or on agissait de même pour les habitations de campagne, elles prenaient le surnom de celui qui les avait fait bâtir pour éviter, comme dans le cas précédent, de confondre plusieurs membres différents de la même famille; voilà pourquoi les surnoms sont bien plus nombreux que les gentilices dans notre région. Ce sera le contraire au moyen âge, car la terre seigneuriale ou roturière, étant chargée de services et de devoirs envers l'État, appartient moins à l'individu qu'à la famille. D'ailleurs, pour clore la dissussion et lever tous les doutes, je terminerai par un exemple qui est illustre.

Notre Sidoine Apollinaire avait hérité de son beau-père par sa femme, d'une maison de campagne. Son beau-père se nommait *Marcus Mæcilius Avitus*; et bien, le prædium qu'il possédait était dénommé non pas *Mæciliacum* mais *Avitacum*, de même aussi c'était sous le nom d'*Avitus* qu'il avait régné et non sous le nom de sa famille; la dignité impériale étant personnelle. Quant à l'absence de l'*i* dans *Avilacus*, il suffit d'essayer de l'introduire dans cette appellation pour reconnaître qu'il en a été exclu par euphonie.

Une troisième erreur est celle par laquelle le conférencier a introduit, dans notre onomastique topographique, des gentilices en *enus*. Je me serais bien gardé de contredire M. l'abbé Devaux à ce sujet; mais certaines étymologies peu vraisemblables, auxquelles cette thèse a servi de base, ont éveillé mes soupçons. Incapable de formuler une opinion à ce sujet, j'ai consulté notre éminent épigraphiste M. Allmer. Il m'a appris et je l'apprends à M. l'abbé Devaux que les gentilices en *enus* et ceux en *ienus* appartiennent à des noms venus de l'Ombrie et du Picenum et ne se rencontrent pas en Gaule. J'ai insisté en alléguant les noms cités par le savant conférencier; à cet égard M. Allmer m'a déclaré qu'il ne connaît pas de gentilece *Lucenus* venant de *Lucius* ni *Avenus* d'*Avius* et que pour *Bessenius* et *Bessius*, *Laccenus* et *Laccius*, *Frontenus* et

*Frontei*us, il ne connaît aucun de ces noms, pas plus sous la forme simple que sous la forme dérivée. La question me semble résolue ; elle le paraîtra aussi à ceux qui connaissent le savoir et l'autorité de l'auteur de ces réponses.

La thèse de l'érudit conférencier est donc mal fondée. Il n'y a pas en Gaule de gentilices en *enus* et toutes les étymologies basées sur cette doctrine : Avenas d'un *Avenus*, Frontenas d'un *Frontenus* pour *Frontei*us, Lacenas d'un *Laccenus*, Bessenay d'un *Bessenus* sont à rejeter. Cette solution avait pour moi un intérêt particulier car j'avais tiré l'étymologie de Frontenas de *Frontonacum*, contraction de *Frontonisacum* formé du génitif de *Fronto*. Ce surnom qui signifie, comme on sait, « grand front », a été illustré par un rhéteur romain du II^e siècle et il a été porté chez nous par des potiers dont on possède au musée de nombreuses estampilles signalées dans les répertoires publiés par M. Dissard. Il m'est assez agréable de pouvoir rendre à M. l'abbé Devaux l'appréciation dont il m'a gratifié et de lui dire, à mon tour, « qu'il a tort » de dériver Frontenas de *Frontenus* et *Frontei*us puisque ces noms n'existent pas.

Autre observation : d'après l'honorable professeur, les noms en *ac* auraient été primitivement des adjectifs ; la preuve en serait que l'on trouve *fundus Albinicus*, *villa Albinica*. Je me permettrai de dire que cela ne prouve pas qu'*Albinicus* et *Albinica* soient adjectifs pas plus que le nom de famille *Julius* n'est un adjectif, parce que, appliqué à une femme, il s'orthographie *Julia* ; avec ce système *equus* serait un adjectif puisqu'il a son féminin *equa*. La vérité est que chez les Romains, les noms propres de personnes et de lieux prenaient comme les noms communs, le genre des êtres ou des choses qu'ils représentaient. Encore aujourd'hui nos paysans, restés fidèles à l'usage antique, donnent une terminaison féminine au nom de famille lorsqu'il s'applique à une femme. Cet usage a persisté dans beaucoup de pays étrangers et les Italiens donnent même la forme du pluriel à leurs noms de famille, *Albizzo* indique

un membre de cette maison et *Albiŕzi* la collectivité. Il y a plus : nous mêmes, sans remarquer la contradiction, nous maintenons les désinences du genre aux prénoms. Nous disons ainsi : Louis, Louise, et personne ne s'avisera de dire que ces noms sont des adjectifs, sous prétexte qu'ils accompagnent, soit de fait, soit en idée, un substantif et qu'ils correspondent à « garçon Louïs, la fille Louise ». En somme *Albiniacus*, même uni à *fundus*, n'est pas plus un adjectif que le substantif *Roma*, quoique on dise *urbs Roma*. Ah ! Monsieur l'abbé, je vous en prie, ne nous brouillons pas avec la syntaxe.

Je reviens à nos dérivés avec suffixes en *acus*. Cependant il me faut encore exposer une difficulté. Les noms rangés sous ce titre ont été distribués par l'auteur d'après la forme de la terminaison. Nous avons ainsi les noms : 1° en *iacus*, qui a produit deux classes : les noms en *a* et *ia* dans une partie de l'Ain, et ceux en *eu*, *y*, *é*, *ié* en Lyonnais, en Dauphiné et dans l'Ain ; 2° les noms en *acus* précédé d'une consonne, d'où proviennent les terminaisons françaises en *as* et *ay*.

Voilà des faits constatés ; mais quant à les expliquer, le savant professeur se montre moins clair. A l'égard de la terminaison *a*, *ia* il se borne à dire qu'on a laissé « tomber toute la partie post tonique, » et, pour *eu*, que « au lieu de l'apocope de la partie post tonique, » on a laissé « tomber la gutturale intervocalique et conservé l'*u* qui la suivait ». C'est parfait. Cela rappelle le fameux axiome : l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. Devant une explication aussi lumineuse, les auditeurs du docte conférencier devaient ouvrir de grands yeux et attendre la suite obligée de la démonstration : *cabricias arcithuram catalamus...* ; car enfin il s'agit de savoir pourquoi la post tonique est tombée, de plus, pourquoi on l'a laissée tomber dans une partie du département de l'Ain tandis qu'on l'a retenue dans l'autre, et qu'on a laissé perdre, à sa place, une malheureuse gutturale intervocalique. Mais un professeur ne s'arrête pas pour si peu ; et M. l'abbé Devaux poursuit imperturbablement et nous assure que « plus tard à l'époque de

la diphtongaison de è, l'e de *eu* s'est diphtongué en *iè*, et ce nouveau phénomène a produit, suivant les localités, des noms en *ieu* ou bien, par la chute de l'*u* final, des noms en *i*, en *ié*, en *é* ».

Oh ! la science, que c'est beau ! et combien, dans la salle de la Société de géographie, ont dû, en entendant énumérer ces merveilles, ont dû se dire : que j'en veux à mes parents de ne m'avoir pas fait étudier.... la philologie ; je comprendrai quelque chose à tout cela.

Parlons sérieusement ; il y avait mieux à dire. Au lieu de faire un puéril étalage de formules techniques et de termes barbares, inintelligibles pour la majorité du public, il y avait à rechercher les causes de ces transformations et de ces variantes phonétiques dans une même région. Il y avait à exposer les lois qui président à l'évolution d'un mot venant d'une même langue pour aboutir à des formes si dissemblables.

Il ne fallait pas omettre de rechercher si des influences de races n'avaient pas dû provoquer ces dissemblances, si frappantes et si étonnantes dans une même région ; et, entr'autres, on devait rappeler cette observation, plus d'une fois signalée, que la terminaison en *eu*, *ieu*, presque inconnue dans le reste de la France, se montre à profusion dans les pays occupés par les Burgondes.

Du reste, même en restant sur le terrain purement philologique, il y a à redire aux assertions trop absolues du savant professeur. Par exemple, il n'est pas exact que, chez nous, la terminaison *y* provienne d'une conséquence de la « diphtongaison » del'e de *eu*. Elle s'est produite brusquement, elle nous est arrivée tout d'une pièce ; c'est le résultat non pas d'une évolution phonétique mais d'un caprice de la mode, une de ces modes à l'instar de Paris qui ont importé chez nous tant de choses bonnes ou mauvaises et bien souvent mauvaises ou du moins anormales.

Mais voici à ce sujet une autre difficulté. M. Valentin Pellosse, dans son instructive notice sur Bessenay (*Revue du*

Lyonnais, 1875) fait remarquer que la terminaison *ieu* des noms de lieux de cette commune est toujours prononcée *i* par les habitants, et, de plus, qu'ils disent *Bessenat* au lieu de Bessenay. Voilà un nouveau problème qui se pose. M. l'abbé Devaux peut s'apercevoir qu'en matière d'étymologie topographique, il ne suffit pas de feuilleter les livres, mais qu'il serait bon de s'enquérir de la prononciation locale et d'étudier les variétés que fournit le patois et les transformations qu'il a pu subir.

Une autre lacune que présente le travail du savant professeur, concerne les différences orthographiques qui se sont produites avec le temps et suivant les pays. Il eut été à propos, par exemple, de faire observer que *Fuers* doit se prononcer *Feurs*, la *Veuhe*, la *Vue*, *Bocsozel*, *Boçozel*, *Marlhès*, *Marlies* (l mouillé), *Glarens*, *Liarens*, etc.

Cela dit, je poursuis mon analyse sans tenir compte du classement par terminaisons.

L'idée systématique d'un nom de propriétaire, servant à dénommer une localité, se manifeste, dans cette dernière partie du travail plus encore que dans les pages qui précèdent, et y cause des erreurs souvent très lourdes et des hypothèses bizarres. Ainsi pour Régny. J'y avais vu le *prædium* de *Reginus*, *Rigniacum* par contraction. M. l'abbé Devaux modifie d'abord *Rigniacus* en *Renniacus* et y découvre le nom de famille d'un gaulois appelé *Renos*, nom qui était originellement celui d'une divinité fluviale devenu nom d'homme. C'est ce que l'on peut dire tiré par les cheveux à faire crier. N'amenons pas de si loin des étrangers chez nous. Si Régny vient d'un nom d'homme, comme je l'ai supposé et comme on en convient ici, pourquoi aller chercher un personnage fabuleux, né sur les brouillards du Rhin, et ne pas reconnaître ici un Gallo-romain de nos compatriotes, dont l'existence est certaine et dont le nom n'exige pas l'altération du nom de *Rigniacus* en *Renniacus*? Et puis si *Renos* est réellement le nom d'un dieu, pourquoi le rabaisser au rang des mortels et ne pas le laisser couvrir de sa protection le petit Rhin des Ségusiaves? Régny étant reconnu dériver de

Renos, il serait certain qu'il rappellerait le nom de la rivière du Reins personnifié. On peut supposer en principe que la plupart des cours d'eau ont, à l'époque gauloise, donné leur nom à des localités. On admettrait, par exemple, bien plus volontiers que le nom de Cuzieu vient de la Coyze sur laquelle il est situé, plutôt que du Gaulois *Cotius*, qui ne peut y être installé qu'en dénaturant le nom de la propriété qu'il usurpe. Doyzieu pourrait bien venir aussi d'une *Adosia*, Aday. Ce nom est très commun chez nous pour désigner un ruisseau, et il est encore usité en patois sous la forme *douzi*, qui indique un petit trou par lequel un liquide s'échappe avec un léger bruissement ; tel le douzi des tonneaux que l'on ferme avec la guille.

A une origine équivalente se rattache Donzy, que M. l'abbé Devaux dérive de *Domitiacus* par son procédé habituel d'altération. Donzy, en latin *Donziacus*, indique, évidemment par une onomatopée, les sources qui s'y trouvaient et dont les Romains des bas temps changèrent le nom celtique en celui de *Saltus*, devenu Sail en français. Une inscription, trouvée il y a peu d'années et où il est question de la chapelle (*tempulus*) de la déesse *Dunisia*, indique, de l'avis général, la déesse de ces eaux salutaires. Si le savant professeur, ne dédaignait pas, comme il le fait, les ouvrages publiés dans sa province, il aurait eu connaissance de ce monument intéressant et il aurait hésité à substituer le nom d'un simple particulier à celui d'une divinité, protectrice de bienfaisantes sources thermales.

Cependant il est tellement fasciné par l'idée fixe de noms d'hommes qu'il aurait bien pu résister à toutes ces preuves ; il a bien contesté l'étymologie d'Ecully d'*Esculus* « chêne », *Esculiacus*, « la Chenaie » ; car *ac* celtique a le même sens collectif que *etum* latin. Il prétend le remplacer par un Gaulois nommé *Excolios*, découvert, comme toujours, dans le *Celtischer Sprachschatz* de Holder, qui en effet est, pour notre professeur lyonnais, un vrai trésor. Cependant *Esculiacus* a pour lui non seulement la linguistique mais aussi la nature. Les chênes ont couvert jadis le territoire d'Ecully et ils y

prospèrent encore admirablement ; j'en appelle au témoignage de M. le docteur Édouard Carrier, qui y a semé des glands de nombreuses variétés de chênes, même étrangères, et les voit pousser avec une rapidité merveilleuse. M. l'abbé Devaux prétend, il est vrai, qu'*Esculus* n'aurait pu donner que la forme *Esculacus* « incapable, ajoute-t-il, d'aboutir à Ecully ». C'est tôt dit. Pourquoi *Esculus* n'aurait-il pas donné *Esculiacus* ? J'en attends la preuve, moi et bien d'autres.

Ce n'est pas seulement l'idée d'un nom de propriétaire qui hante l'esprit du conférencier ; une préoccupation qui l'obsède c'est aussi que ce propriétaire soit Gaulois ; toujours des Gaulois, on a du le remarquer depuis le bossu Cambos jusqu'au destructeur de chênes, Excolios, en passant par Bottos, Tolvos, Artos, Isarnos, Rennos, Cotios, et j'en oublie ; vraiment c'est merveilleux comme M. l'abbé Devaux découvre chez nous de Gaulois à une époque où les Gaulois ne voulaient pas l'être mais se disaient Romains. Ah ! c'est que le *Trésor de la langue celtique* de Holder, est si riche et si facile à consulter ! Ne nous étonnons pas d'avoir à en citer encore ! C'est *Conios* propriétaire de Cogny, *Carilliacus* de Charly, *Aldo* d'Odenas, *Gaunos* de Genas, *Cavannos* (le hibou) de Chavanay, *Carantos* (l'ami) de Charantay, *Masius* de Meyzieu. Dans cette nouvelle série, qui est cependant incomplète, il est de ces noms qui laisseront certainement incrédules les lecteurs les plus dociles. Ainsi Jonas, Genas, venant de *Gaunos*, Charly de *Carilliacus*, Chavanay de *Cavannos*, Charantay de *Carantos* sont des étymologies imposées de vive force à coups de dictionnaire. L'« ami » de Charantay peut passer ; mais si *Cavannos* veut réellement dire hibou, il faut voir, dans le nom de Chavanay, non pas celui d'un homme portant ce sobriquet peu sympathique, mais plutôt l'indice d'un lieu où abondaient les hiboux ; quant à *Carillius* il me semble que, nom propre pour nom propre, il faudrait plutôt y voir un Charles, Karl, du haut moyen âge, *Carliacus*, plutôt qu'un gaulois

hypothétique. La langue celtique elle-même vient à l'aide pour chasser ces intrus. Cogny dérive incontestablement d'un mot celto-latin qui est passé en français avec *coin* et qui signifie un promontoire angulaire faisant encoignure, comme le montre la situation de Cogny.

Quant à *Aldo*, je maintiens contre tous les *Celtischer Sprachschats*, que ce mot n'est pas gaulois mais germanique. Il paraît qu'à force de compiler du celtique plus ou moins authentique, les Holder d'au delà du Rhin en viennent à oublier leur propre langue. Les Aldo, les Aldono, les Aldeis, les Aldobrand, les Aldebert, les Aldoard, les Aldoin (sans compter la forme *Eld*) sont si fréquents dans nos régions qu'il n'y a pas à rechercher au loin un Gaulois équivoque.

Je ne sais si Meyzieux vient de *Masius* ou de *Matius*, noms sur lesquels M. l'abbé Devaux a changé d'avis, mais je sais bien que ce même mot, sous la forme complexe d'Ameyzieux, a joué un bien vilain tour au docte professeur. Ne l'a-t-il pas entraîné à traduire *fundus Ammatiacus* par « domaine d'un *Amatius* ? »

Découvrir dans *Ammatiacus*, *Amatius*, gentilice d'*Amatus* c'est un tour de force bien périlleux. Et celui qui se l'est permis est ce même savant qui épilguait si minutieusement sur la quantité de *Lugudunum* et en tirait des conséquences si rigoureuses. Voici que maintenant il ne s'aperçoit pas que cette loi de la quantité le condamne et sans appel. Il ne voit pas que *Ammatiacus* ne peut pas être dérivé d'*Amatius*, puisque la première syllabe de ce mot est brève de nature tandis que dans *Ammatiacus* elle est longue par le redoublement de la consonne qui suit. Le savant professeur n'a pas remarqué non plus, lorsqu'il étudiait l'étymologie de Meyzieux, que ce nom avait le même radical qu'Ameyzieu. Voilà ce qu'il en advient de regarder de trop près, au bout de son nez : on ne voit à la ligne suivante.

Le nom d'*Ammatiacus*, étant authentiquement déterminé par une inscription antique, il est certain que c'est le même que *Matiacus*, de Meyzieu, modifié par le préfixe *Am*. Ce pré-

fixe dont le sens doit se trouver dans Holder, car il est, je crois, celtique, est très fréquent dans l'onomastique topographique ; ainsi dans Ammilly, Ambilly, A(m)mions, Amorges, Ambrugeac, Amblave, Amblaret, A(m)meugny, A(m)moret, Amblérieu, Ambly ; peut-être aussi dans Ampuis, Ambronay, Ambert, Ambérieu. Il faut prendre garde seulement de ne pas le confondre avec l'autre mot celtique *Amb* qui équivaut à ἀμφί « des deux côtés, autour ». On doit prendre garde également à la préposition allemande *Am* « sur, auprès de » qui entre dans la composition de plusieurs de nos noms de lieux. Mais ici il est facile d'éviter l'erreur en vérifiant la nationalité du nom que le préfixé modifie.

En résumé on voit que la recherche systématique de noms de propriétaires dans l'étymologie topographique, quoique ce soit, au fond, un jeu très innocent, peut devenir dangereux pour ceux qui, comme M. l'abbé Devaux, s'y livrent avec trop d'ardeur, et surtout quand il s'agit de noms gaulois. Les noms latins sont moins redoutables ; ils ont cependant eux aussi leurs inconvénients. Nous venons de le voir pour *Amatus* ; j'ai à citer encore deux exemples mais qui n'ont pas la même gravité.

Le premier concerne les appellations de Pouilly, Polliat, Pouilleu, si fréquentes chez nous, et celle de Pollionay. M. l'abbé Devaux les dérive toutes du nom de *Paulus*, et, pour Pollionay, de *Paulianus*. Quant à ce dernier il est difficile à justifier. *Paulianus* serait un dérivé de *Paulius*, qui lui-même viendrait de *Paulus*. Je crois préférable *Pollion* que j'ai proposé. *Paulianus* est inconnu en Lyonnais, *Pollion* y est fréquent.

A l'égard de Pouilly, il peut bien être formé de *Pauliacum* « prædium de Paul » ; mais il peut aussi vraisemblablement venir du mot celtique *Paul* « marécage », mot d'origine indo-européenne que l'on retrouve en latin et en grec : *palus*, πηλός. Il est vraiment étonnant qu'un mot celte si important dans l'onomastique topographique ait échappé aux investigations de l'érudit conférencier ; mais pardon, je suis trop exigeant et j'oublie encore que le dictionnaire de Holder s'ar-

rête à la lettre M. Cette réserve admise, je peux, sans contredire le savant professeur, proposer cette nouvelle interprétation et faire remarquer que, pour décider entre les deux étymologies, il suffit d'étudier la nature du sol. Si l'on rencontre un terrain bas, humide, ou annonçant l'existence antérieure d'un lieu marécageux, c'est la seconde étymologie qui doit être admise ; sinon c'est la première qu'il faudra adopter. Mais je ne crois pas que ce soit le Gallo-romain Paul qui, dans ce concours, obtiendra le plus de suffrages.

Non moins douteuse est l'étymologie donnée à Lagnieu (Ain) et à Leignieu (Loire). M. l'abbé Devaux les fait venir du gentilice *Latinius*. Il pourrait autoriser cette opinion du témoignage d'une ancienne et pieuse légende d'après laquelle Lagneux se nommait primitivement *Caloens* et aurait pris le nom de *Latiniacum* de celui d'un seigneur nommé *Latinus*. Remarquons d'abord que ce texte condamne expressément l'opinion déjà réfutée, que les noms de lieux étaient formés de noms de famille. Ici on voit qu'il s'agit du surnom d'un personnage appelé le Latin et nullement du nom de sa famille. La légende néanmoins autorise l'étymologie proposée. Mais avant de l'attribuer également à Leignieu il faut étudier les divers noms équivalents : Lagnat en Bresse et Lignieu en Dombes. Le premier était l'ancien chef lieu d'un ager et se nommait *Ladiniacus* ou *Laduniacus* ; le second était la capitale d'une châtellenie de Dombes et se disait primitivement *Lehenacus*. Nous voilà loin du *Latinus* de la légende. Il y a donc encore beaucoup à faire pour fixer l'étymologie de ces diverses appellations et, tout d'abord, il faut bien se garder d'appliquer l'une ou l'autre à Leignieu forézien qui peut être un *Lehenacus* ou un *Laduniacus*, tout aussi bien qu'un *Latiniacus*.

* * *

Me voici maintenant en présence de l'étymologie qui m'a valu la plus longue leçon qu'ait bien voulu me donner le savant professeur. Il s'agit d'Ainay et je ne puis mieux me montrer digne de l'examen minutieux que, par excep-

tion, il a bien voulu consacrer à mes opinions, qu'en accordant à ses objections toute l'attention qu'elles méritent.

On sait combien nombreuses sont les étymologies qu'à fait naître le nom de notre célèbre abbaye qui, sous sa forme la plus ancienne, est *Athanacus*. Ces étymologies ont toutes été empruntées au grec ou au celtique ; j'en ai proposé une germanique ou, pour mieux préciser, burgonde. M. l'abbé Devaux parmi les anciennes, n'en cite qu'une, celle qui est dérivée de la déesse 'Αθήνη, ou de « l'*Athenæum* sur les ruines duquel se serait construite l'abbaye » ; il la rejette avec raison mais sans comprendre le vrai motif qui la condamne. Il ne lui oppose que des objections philologiques. « Le suffixe *acus* ne se joint jamais à un nom de divinité, et probablement jamais dans la Gaule romaine à un nom de chose pour former des noms de lieux ». Ce sont là de bien petites raisons ; et l'expérience prouve que ces fameux dogmes scientifiques, à l'aide desquels on prononce des sentences sans appel, sont pour la plupart destinés à disparaître. J'ai même peine à croire que l'axiome, d'après lequel le suffixe *ac* ne peut être joint à des noms de choses, soit accepté par tous les savants. Les preuves du contraire sont trop nombreuses et trop évidentes. Ainsi *Bussiacus* (Bussy) la Boissière ; *Brolliacus* (le Breuil) le bosquet, le petit bois ; *Chassagniacus* (Chassagne) la Chênaie ; *Clipiacus* (Cleppé, etc.) la Pierreuse ; et cent autres, oubliés par M. l'abbé Devaux, que l'on rencontre au hasard des dictionnaires, démentent sans réplique la doctrine énoncée. En fait cette proposition repose uniquement sur un système préconçu et un faux raisonnement. On pose en règle que les noms de lieux terminés en *ac* à l'époque celtique et gallo-romaine dérivent tous du nom d'un propriétaire. Rien de plus facile de se donner une apparence d'exactitude. Tous les anciens noms d'hommes sont formés de noms de choses ; pour transformer ces derniers en noms d'hommes il n'en coûte qu'une affirmation. M. l'abbé Devaux ne s'est jamais refusé cet avantage. Il n'en est pas moins vrai que ce procédé appartient à la classe des paralogismes

que l'on appelle pétition de principe. Malgré cela, il a fallu torturer les textes pour justifier la doctrine proposée, et même on n'a pu échapper à des condamnations sans appel qu'en omettant des noms, comme ceux qui viennent d'être cités, qui étaient par eux-mêmes des démentis formels. Ainsi donc la règle est fausse, n'en parlons plus.

En présence de l'invraisemblance souvent ridicule de toutes les étymologies produites jusqu'alors, j'en ai proposé une formée du nom burgonde Athan. M. l'abbé Devaux résume ainsi mon argumentation : « Le nom d'Ainay aurait été inconnu avant l'arrivée des Burgondes ; ce sont les Burgondes qui, en repeuplant l'île, devenue déserte après la ruine du commerce des vins, l'auraient appelée du nom d'un personnage notable, Athan, en empruntant le suffixe gaulois *ac*, d'où Athanac ». Et bien que répond à cela mon honorable contradicteur ? Rien. Il s'en tire par cette étrange observation : « Faute de références dans le livre de M. Steyert, il est difficile de discuter point par point les faits allégués ». C'est se débarrasser à peu de frais d'arguments difficiles à résoudre ou, pour parler franc, que l'on juge impossible de réfuter. Comment, en présence d'un énoncé aussi clair, il est difficile de discuter les faits allégués faute de références ! mais c'est incroyable. On calcule ici sur l'inexpérience du lecteur et sur son ignorance de la valeur des termes. Que les personnes peu habituées à ces questions spéciales le sachent, M. l'abbé Devaux joue de l'équivoque. Voici la véritable maxime : On ne peut pas discuter la valeur d'un *texte* faute de *références*, mais il n'est pas nécessaire de produire des références quand il s'agit d'un ensemble de faits historiques connus. La référence en effet est l'indication de la source où on a puisé, un texte inconnu, un fait douteux, allégué à l'appui d'une thèse ; mais lorsque l'on se borne à tirer des déductions de faits connus et admis, les références deviennent inutiles. Le savant professeur de littérature a la fâcheuse habitude de faire faux bond à la logique ; il est pénible d'avoir à le lui rappeler si souvent.

L'objection qui m'est opposée repose ainsi sur une équi-

voque ; la plupart des lecteurs auront compris que le défaut de références qui m'était reproché était un manque de preuves. Je ne me déroberai pas à l'accusation, aussi mal fondée qu'elle soit, et je vais satisfaire, dans le sens le plus large, à la réclamation de mon respectable contradicteur.

J'ai dit que le nom d'Athanac n'était pas connu avant l'arrivée des Burgondes. Voici comment : le premier auteur qui ait cité le nom d'Ainay est Grégoire de Tours, né en 544, mort en 595. Les Burgondes se sont établis à Lyon en 456 et 459, par conséquent le nom d'Athanac ne se trouve prononcé pour la première fois que plus d'un siècle après l'arrivée des Burgondes. Ce serait assez pour autoriser mon affirmation ; pour moi ce n'est pas suffisant et j'ai un autre fait à produire. Les monuments antiques nous montrent, qu'à l'époque romaine, l'île était en grande partie occupée par l'opulente corporation des marchands de vins dont les splendides habitations couvraient tout l'espace compris entre la Saône d'une part, la rue Saint-Joseph de l'autre, la rue de la Reine, au midi, et au nord jusqu'au delà de la rue Sainte-Hélène ; les inscriptions nous apprennent en même temps que le quartier où demeuraient les marchands de vins s'appelait *Canabæ*. L'île donc, au moins dans sa plus grande étendue, ne s'appelait pas alors Athanac. Il me semble que ces faits s'enchaînent logiquement et dès lors j'ai pu dire que le nom d'Athanac n'était pas connu avant les Burgondes.

J'ai avancé ensuite que l'île était devenue déserte après la ruine du commerce des vins. La ruine de cette riche corporation est un fait qui a été affirmé, avant moi ; la ruine des habitations a été constatée par toutes les fouilles opérées depuis plus d'un siècle ; de même aussi la ruine des monuments : on a trouvé à diverses reprises, dans la Saône, les restes d'une statue équestre de bronze, érigée par la corporation des marchands de vins à un empereur qui est probablement Adrien. L'état désert de ce quartier après sa ruine est également évident. Sauf une agglomération à l'extrémité occidentale de la rue Sainte-Hélène, cet état a persisté

jusqu'au commencement du XVIII^e siècle ; il n'y a pas eu de relèvement intermédiaire ; l'abbaye d'Ainay, construite au commencement du VII^e siècle, et les édifices modernes reposent immédiatement sur les ruines des maisons habitées par les marchands de vins.

Les Burgondes ont repeuplé, en grande partie, cette île déserte. Ici j'ai procédé par induction. Les rois Burgondes, Gondebaud, Sigismond, Godomar avaient le siège de leur gouvernement à Lyon, par conséquent il devait y avoir dans notre ville un certain nombre d'hommes de cette race, les gens de la cour et probablement aussi quelques familles de condition inférieure. Mais les Burgondes, comme les autres barbares, n'aimaient pas demeurer dans les villes ; les rois eux-mêmes passaient une bonne partie de leur temps à la campagne ; on les voit tenir des assemblées parlementaires dans leurs maisons des champs. Il fallait à ces hommes d'action et d'indépendance, l'air libre, l'espace immense. Aussi ceux qui étaient obligés de résider à Lyon choisissaient des lieux champêtres et isolés loin du centre de la ville. Un grand seigneur burgonde, dans un partage avec un sénateur gallo-romain, avait eu pour son lot le vaste ténement qu'occupe actuellement l'Antiquaille ; un autre paraît s'être installé sur le plateau de la Croix Rousse actuelle dans un endroit appelé la Peuplière (*Papelung*). Quant aux gens du menu peuple qui ne pouvaient prétendre à occuper les riches villas couvrant les deux collines, l'île d'Ainay leur offrait un asile absolument conforme à leurs goûts. Elle était inhabitée, on vient de le montrer ; ils y trouvaient l'air et l'espace, l'indépendance, isolés qu'ils étaient des Romains par les deux fleuves en même temps que deux ponts, l'un, celui de Saint-Georges sur la Saône, leur permettait de communiquer facilement avec la ville, tandis que l'autre sur le Rhône ouvrait à leur fougue les vastes plaines du Velain. Aucun autre endroit de la ville ne pouvait avoir plus d'attraits pour eux.

De plus, on sait d'une manière certaine que le modeste

village qui, jusqu'à Louis XV, a été l'unique agglomération d'habitation de ce quartier, n'est devenu paroisse qu'au commencement du VI^e siècle et que la première église qui a desservi cette paroisse, a été construite par la reine Carétène. N'est-il pas vraisemblable que cette libéralité de la princesse burgonde fut le résultat de sa sollicitude pour ses sujets barbares que la conversion de Gondebaud ramenait peu à peu au catholicisme ?

Ces faits certains d'une part, ces inductions, ces probabilités de l'autre, forment un ensemble ; cet ensemble de preuves et de présomptions fait supposer l'existence d'une population burgonde. Or, il se trouve que ce territoire porte un nom à physionomie essentiellement burgonde et que c'est seulement dans cette langue que l'on peut en donner une étymologie plausible. En vérité, après cela, peut-on raisonnablement rejeter cette étymologie, sans preuve et sans motifs justifiés ? Allons, M. le doyen, dépouillez-vous de votre antipathie à l'égard de l'auteur de l'*Histoire de Lyon*, écarterz un instant les chinoiseries philologiques et veuillez répondre avec sincérité à cette question.

Je comprends cependant très bien le motif qui retiendra M. l'abbé Devaux ; il a admis une étymologie proposée par M. d'Arbois de Jubainville et il est bien évident qu'en faisant acception de personne, il doit persister dans ce choix. En effet, s'il s'agissait de mérite, de savoir et d'autorité, l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville passerait avant la mienne, je le déclare en toute franchise, et je renoncerais immédiatement à la discussion. Mais ce n'est pas ce qui est en cause ; je puis donc aborder l'examen de l'étymologie proposée, en toute liberté, sans crainte de diminuer en rien le mérite de l'éminent professeur au Collège de France et sans avoir la sotte et ridicule prétention de me placer à son niveau.

Voici cette étymologie telle quelle est énoncée par M. l'abbé Devaux : « *Athanacus*.... (provient) de 'Αθηνάξ nom grec dont 'Αθηνάσιος est le dérivé ». Et bien je le dis sans hésitation, elle est inexacte. Pourquoi, osai-je ainsi con-

tester l'opinion d'un maître de la science ? pour une raison unique et décisive, c'est que le savant professeur a été induit en erreur, trompé par les assertions d'écrivains ignorants ou superficiels dont les assertions lui ont fait admettre à Lyon, et particulièrement à Ainay, l'existence d'une colonie étrangère assez puissante, assez influente pour avoir pu imposer un nom grec à une partie de notre territoire.

C'est cette erreur première qui a motivé l'étymologie grecque 'Αθῶνας. La genèse de cette fausse opinion suffira pour en montrer l'inanité. Elle consiste en un enchaînement de cercles vicieux : c'est l'étymologie grecque supposée du nom d'Ainay qui a fait imaginer la colonie grecque, et maintenant, parvenue à l'âge respectable de quatre siècles, c'est cette même colonie, fille d'une imaginaire étymologie supposée qui, à son tour, donne naissance à une étymologie de même race que son aïeule.

Voici maintenant les faits.

Un polygraphe de la fin du XV^e et du commencement du XVI^e siècle, Symphorien Champier, qui écrivait l'histoire comme on le faisait de son temps, a raconté gravement que les plus grands philosophes d'Athènes, à cause des guerres de Minos contre Thésée, quittèrent leur pays, vinrent en Gaule et fondèrent dans l'île au confluent du Rhône et de la Saône, une académie et une cité à laquelle ils donnèrent le nom d'*Athanacus* à cause des Athéniens. Il ajoutait que César y joignit une Académie latine et que Caligula y établit « disputations publiques tant en langue grecque que latine ». Cette bouffonnerie historique ne fut pas entièrement rejetée ; on en garda tout ce qui pouvait s'accorder avec les progrès de la science historique, et, pendant longtemps, il fut admis que le nom d'Ainay venait de l'académie ou Athénée établie auprès de l'autel d'Auguste, que l'on croyait alors avoir existé sur l'emplacement de l'abbaye. Le P. Menestrier fit, en partie, justice de ces fables, mais il donna un regain de nouveauté à la prétendue colonie grecque en dénaturant le récit de la fondation de Lyon, rappor-

tée par Clitophon. Par un impardonnable contresens il prit Séséron qui avait expulsé Momorus et Atépomarus, pour la ville de Kesséron (St-Tubéry dans l'Hérault), et, d'après cette erreur, il fit des deux chefs gaulois, des Rhodiens qui seraient venus du fond du Languedoc établir une colonie à Lyon. Cette bévue, grâce à la réputation du savant écrivain, a perpétué jusqu'à nous la fantastique colonie grecque inventée par Champier. Vainement il y a douze ans j'ai essayé de rétablir la vérité en donnant une traduction exacte du texte grec, huit mois plus tard, M. Philipon, ancien élève de l'école des chartes, érudit, homme politique investi de la confiance de ses concitoyens qui l'avaient envoyé à la Chambre, philologue distingué que M. l'abbé Devaux honore de son admiration, M. Philipon rééditait le même contresens, reproduisait les mêmes bévues que je croyais naïvement avoir écartées pour toujours. On voit dès lors comment les erreurs les plus grossières ont pu, sous la protection d'érudits aussi accrédités, se perpétuer, se renouveler, enfin se faire adopter par des savants qui ne peuvent mettre en doute le savoir et la perspicacité d'érudits qu'ils ont eux-mêmes formés et en qui ils ont, pour cela, toute confiance.

La colonie rhodienne du P. Menestrier perdit de son crédit, mais il en resta la créance en cette fameuse colonie grecque dont cependant on ignorait l'origine première. Il en est resté aussi la conviction qu'on parlait couramment la langue grecque à Lugdunum. Cette dernière opinion s'est affirmée surtout par ce que l'on sait de l'établissement du christianisme à Lyon. La lettre écrite aux églises d'Asie à propos de la persécution que subirent nos premiers chrétiens, est en grec ; un grand nombre de fidèles lyonnais étaient grecs ; nos deux premiers pontifes l'étaient aussi ; saint Irénée, notre second évêque, écrivait ses ouvrages en grec ; plusieurs de nos épitaphes antiques portent des mots grecs. Toutes ces particularités ont contribué à confirmer l'erreur née des rêveries du vieux Symphorien Champier.

Il y a eu certainement des Grecs à Lugdunum et en nom-

bre assez grand pour motiver l'envoi de prêtres de leur race ; mais ils n'eurent jamais assez d'influence pour imposer leur langue. C'étaient des marchands de produits exotiques, tenant des sortes de bazar, des hommes exerçant des professions dédaignées par les Romains ; on les considérait comme étrangers, ils n'étaient pas admis aux fonctions municipales et ne faisaient pas partie des corporations industrielles et commerciales ; ils étaient vraisemblablement rassemblés dans un quartier spécial, lequel, d'après les traditions religieuses, serait le quartier actuel de Saint-Nizier. Il formait, à l'époque romaine, un important faubourg longeant les bords de la Saône où se trouvaient les vastes ports de débarquement des marchandises. De là il se développait en masses inégales le long des trois routes aboutissant l'une au compendium du Petit Saint-Bernard, l'autre à la voie du Rhin, la troisième au territoire des trois Gaules. Quant à l'île d'Ajnay, au quartier des Kanabæ, la Cannebière lyonnaise, on peut affirmer qu'il ne s'y trouvait aucun Grec : les fastueux négociants qui occupaient ce quartier, qui le couvraient de leurs somptueuses habitations, n'y auraient pas souffert d'étrangers. Tout le reste de l'île était laissé à des potiers dont l'industrie était nécessaire aux marchands de vin et dont la corporation était une annexe de la leur. Or on connaît les noms de ces fabricants et aucun d'eux n'était grec.

Les hommes de cette race étaient donc malgré la considération particulière qui pouvait être accordée à quelques-uns d'entre eux, étaient tenus à Lugdunum dans une condition d'infériorité qui ne leur permettait pas de faire accepter leur langue par le public. Le grec était cependant familier aux lettrés, aux fonctionnaires, et néanmoins ceux-ci n'usaient pas de cette langue avec les Grecs ; on le sait précisément par la lettre des chrétiens où l'on remarque que les interrogatoires se faisaient en latin.

Les mots grecs que l'on rencontre sur nos épitaphes, ne sont que des expressions affectées ou annonçant parfois une affiliation du défunt à certaine association religieuse d'un caractère mystérieux. Elles ne prouvent l'usage, la

connaissance du grec par les populations pas plus que les mots *sport*, *waterproof*, *snowboot* et cent autres ne prouvent que l'anglais soit compris par les Lyonnais ; on sait au contraire que ce sont précisément les gens qui ignorent absolument l'anglais qui usent, plus que tous les autres, de ces vocables exotiques qu'ils seraient incapable de prononcer correctement. Et quant aux inscriptions entièrement grecques elles sont excessivement rares à Lyon, tellement que cette rareté est signalée par les épigraphistes. Nous n'en possédons que deux, et l'une d'elle apporte la preuve que le grec n'était pas compris à Lugdunum : elle est accompagnée d'une traduction latine. La seconde est une épitaphe chrétienne ; le choix d'une langue inconnue au public est ici intentionnel. A Marseille, ville grecque d'origine, il existe encore une colonie grecque certainement plus nombreuse et plus influente que celle de Lyon antique ; on y publie même des livres grecs à l'usage du public et cependant le grec n'est pas parlé par les Marseillais et aucun quartier de la ville n'a reçu d'appellation grecque.

Le grec n'a pas été parlé en Lyonnais, et à Lugdunum aucun nom grec n'a pu être donné à quelque quartier que ce soit de la ville ; enfin, s'il y a un lieu où les Grecs ne résidaient pas et auquel il aurait été impossible d'imposer un nom pris dans leur idiome, c'est assurément l'île qui était exclusivement habitée par les riches négociants en vins et leurs auxiliaires les potiers.

Si donc M. d'Arbois de Jubainville n'avait pas été complètement égaré par de faux renseignements, s'il avait connu les faits qui viennent d'être brièvement énoncés, il n'aurait jamais eu la pensée de chercher dans la langue grecque l'étymologie d'Athanac.

Je ne dois pas négliger cependant les dernières objections qui me sont opposées au nom de la philologie et de la phonétique pures. Athanac, d'après les règles, aurait dû, chez les Burgondes, prendre *i* devant *ac* comme dans *Ulfia*c et « presque tous les noms de lieux de cette catégorie dérivés

d'un nom germanique ». Dès lors que mon honorable contradicteur admet la restriction *presque*, il me dispense de lui citer des exemples contraires à son affirmation. Je n'ai qu'à étudier le principe. La véritable cause de l'intercalation de l'*i* devant le suffixe *ac* est purement grammaticale et cette cause n'est modifiée que par l'euphonie. Les Gallo-romains indiquaient par là le génitif possessif, mais, si cet *i* produisait un mauvais effet à la prononciation, ils le retranchaient sans scrupule. Voilà la vraie règle. Quant aux Burgondes qui n'usaient pas de la désinence en *i* pour le génitif, ils n'avaient pas à l'intercaler. Si on le trouve dans quelques noms germaniques c'est qu'il y a été joint par des scribes qui se conformaient aux principes des dialectes latins qui prédominaient. Il y a plus, c'est que non seulement les Burgondes n'avaient pas à intercaler l'*i* latin, mais pour le nom dont il s'agit ils étaient forcés de l'exclure par une raison d'ordre physique: ils n'auraient pas pu le prononcer. En effet la syllabe *ni* correspond à notre nazale *gn* que des langues germaniques sont incapables d'exprimer. Chaque peuple a toujours quelque articulation spéciale qui rebute les autres nations. Ainsi les Anglais ne peuvent prononcer notre diphthongue *on*, les Espagnols notre consonne *j*, et nous-mêmes nous restons embarrassé devant le *ch* allemand, l'*j* espagnol et le *g* flamand. D'où il résulte que l'observation que M. l'abbé Devaux soulève contre moi, se retourne complètement contre lui; la conclusion qui s'impose est tout à l'opposé de celle qu'il a formulée. Si le nom d'Athanac est gallo-romain, il aurait dû s'écrire *Athaniac*, s'il est burgonde, comme je l'ai avancé, il est impossible qu'il ait reçu cette forme et il ne pouvait être rendu que par Athanac ainsi qu'il nous est en effet parvenu. — M. le professeur a encore beaucoup à apprendre, ce semble.

Après cela je pourrai bien me dispenser de reproduire le dernier argument, mais je ne veux rien omettre de ce qui m'est objecté. Le voici dans son texte intégral et complet: « Ajoutons que les règles de notre dialecte ne permettent pas de dire qu'Ainay se soit jamais appelé

Athanac, surtout au V^e siècle. La chute des finales n'a eu lieu que bien plus tard, et quand ce phénomène se produisit, ce *c* c'était certainement métamorphosé, probablement en *y*, *ayo*, d'où il resta *ay* Ainay ».

Voilà certes une bien misérable chicane. Est-ce la désinence en *ac* qui est en cause ? Mais non, il s'agit uniquement d'*Athan*, et, si j'ai écrit, comme ici encore la plupart du temps, *ac* en supprimant la désinence, c'est qu'il était inutile de la spécifier pour la recherche de l'étymologie; c'est aussi précisément, parce qu'ignorant quelle pouvait être cette désinence à l'époque dont il s'agit, je tâchais d'éviter des attaques oiseuses et je ne donnais que l'essence du suffixe. M. l'abbé Devaux parle des règles de notre dialecte; prétend-il les appliquer au V^e siècle ? Je l'en défie bien. Sait-il comment les paysans de notre région prononçaient *ac* latinisé en *acum* ? Sait-il comment les Burgondes, les Slaves et les Germains de tout idiome, qui pullulaient sur notre territoire, le prononçaient ? Non, il n'en sait rien. Ce que l'on sait c'est qu'au VI^e siècle, dans la bouche des Gallo-romains cette terminaison se rendait par *aco*, voilà tout. On sait aussi que, grâce à cette influence de peuples divers, le suffixe celto-latin *acum* s'est transformé chez nous de manières plus variées qu'en aucun point de la Gaule : en *ieu*, en *as*, en *iat*, en *ay* ; mais quant à dire comment s'est opérée au début cette transformation, il faudrait connaître la langue, la prononciation spéciale de chacun de ces peuples si nombreux, leur influence réciproque, la manière dont ils se sont mélangés avec les natifs, la part d'éléments phonétiques qu'ils nous ont apporté ; c'est précisément ce que l'on ignore; c'est ce que M. l'abbé Devaux ignore plus que personne, car il ignore jusqu'à ces langues elles-mêmes, au point de n'en pas savoir discerner un seul mot dans la masse des étymologies qu'il a remuées.

Il me semble donc que l'étymologie germanique que j'ai proposée est suffisamment justifiée et défendue contre les objections qu'on lui a opposées. Est-ce à dire pour cela que je la considère comme absolument certaine ? En aucune fa-

çon ; et, pour montrer que je ne suis pas obstinément attaché aux idées qui me viennent à l'esprit et aux opinions que j'émetts, je vais exposer avec sincérité les côtés faibles que je crois rencontrer dans ma thèse. Tout d'abord je commencerai par l'aveu d'une erreur grossière que j'ai commise. N'ai-je pas fait d'Athan « un personnage notable » du quartier d'Ainay ? J'avoue qu'en commençant à lire la longue note que mon honorable contradicteur a consacrée à la réfutation de mon étymologie, j'ai eu grand peur : j'ai cru que j'allais être pris en flagrant délit de sottise. Je l'ai échappé belle : M. l'abbé Devaux n'avait qu'à me mettre le nez dans ma bévue et j'aurais été contraint d'avouer ma faute sans pouvoir l'excuser, car elle est inexcusable. J'aurais vainement invoqué une distraction, trop de rapidité, on m'aurait répondu, comme au sonnetiste de Molière, qu'il fallait y mettre le temps et ne pas faire de pareils faux pas. J'ai à me féliciter de l'heureux oubli qui m'a soustrait aux sévérités de mon adversaire et qui me permet de mériter les circonstances atténuantes en faveur d'un aveu spontané et complet.

Il n'a pas pu y avoir à Ainay de propriétaire appelé Athan par la raison que ce nom ne s'est jamais rencontré seul dans la série des noms propres. Il est bien vrai qu'il est excessivement fréquent chez les Goths et les Burgondes, mais à l'état composé : *Athanaric*, « la puissance d'Athan » ; *Athanagild*, « le don d'Athan » ; *Athanulf*, « le secours d'Athan ». Ce dernier nom a été porté par deux familles, l'une noble en Bresse, qui a donné des chanoines à l'église de Lyon, l'autre roturière, habitant aux environs d'Anse ; du reste, il existe encore à Lyon et en Dauphiné sous la forme *Athénoux*. On voit dès lors, par cette énumération, qu'Athan n'a pu être le nom d'un simple particulier, mais qu'il est celui d'un personnage légendaire, père (*Atta* ?) traditionnel de la nation. Il correspond à *Athin*, ancien roi et législateur des Goths, qui lui-même est l'équivalent d'*Odin* chez les Francs et les Alamans. Il faut noter aussi que *Athin* était réputé fils de *Bor* ce qui fournit l'étymologie vraisemblable des Burgondes (*Bur-gundi-ones*, les guerriers de Bor) et, en même temps, in-

dique leur origine, puisque Bor signifie proprement le nord d'où les Grecs avaient fait Borée. Ces personnages légendaires paraissent exprimer les déplacements et les différentes phases de civilisation par lesquelles certains peuples ont passé. Athan aurait joué le même rôle qu'Athin et Odin qui sont autant d'homonymes ; il aurait pu être considéré comme le chef de la race sinon de la dynastie comme *Amal* et *Athal*, chez les Goths qui, de même qu'Athan, ont donné naissance à des noms d'hommes, *Amalaric*, *Athalaric*, etc. Si l'étymologie que j'ai proposée est exacte, comme je le crois, l'île d'Ainay aurait été consacrée par les Burgondes au second de leurs aïeux légendaires, ce qui n'a rien d'in vraisemblable. Mais je le répète je ne m'y suis arrêté que faute d'une autre interprétation acceptable. J'avais même jadis imaginé une étymologie celtique, forgée, suivant la méthode de M. l'abbé Devaux, à coups de dictionnaire, mais elle est insoutenable. Qu'un Athan celtique apparaisse bien authentique et non pas sorti d'une des boîtes à surprises de la science philologique, j'abandonne mon *Athan* germanique tout indiscutable qu'il soit. L'objection tirée du nom des *Kanabæ* ne serait plus une objection invincible ; il suffirait de reconnaître que les négociants en vins avaient imposé ce nom à la partie d'Athanac qu'ils occupaient et qu'aucune circonstance n'a fourni l'occasion de nous transmettre le nom ancien. Un résultat semblable s'est produit dans Lyon moderne. La création du quartier des Capucins et quelques autres appellations récentes ont fait presque entièrement disparaître le nom primitif de la colline de Saint-Sébastien, nom qui s'étendait des Carmélites à Saint-Clair et qui n'existe plus que comme dénomination d'une montée.

Je préférerais donc un mot celtique, car l'île lyonnaise a dû porter vraisemblablement, dès les premiers âges de Lugdunum, un nom spécial. Mais ce mot celtique répondant à Athan, ne semble pas devoir surgir de sitôt puisqu'il ne se trouve pas dans le trésor inépuisable de Holder, et je propose encore avec quelque confiance mon *Athan* germanique.

Cependant je n'abandonnerai pas ce sujet intéressant sans revenir sur une des objections que m'a opposées M. l'abbé Devaux. Il m'a fait observer qu'Athan burgonde n'aurait pu recevoir le suffixe *ac* — j'ai répondu à cela —, mais le suffixe *inga* (*ingo*) et il me renvoie à « la savante étude de M. Philipon sur l'emploi dans nos pays de ce suffixe burgonde ». J'ai suivi le conseil avec le plus vif empressement; j'étais tout particulièrement intéressé à consulter ce travail à cause d'une citation que j'avais à vérifier. En alléguant l'objection dont il s'agit, mon respectable contradicteur signalait le nom de Flacanges comme une preuve que les Burgondes auraient dit plutôt *Athanang* qu'Athanac. Mais je dois citer textuellement pour que l'on saisisse bien le caractère de ce petit incident et l'intérêt qu'il avait pour moi. « Les Burgondes auraient gardé à Lyon comme ils l'ont fait aux alentours, et à Ainay comme ils l'ont fait à Fourvière pour le nom de Flacanges, leur propre suffixe *inga* (*ingo*) ; voir la savante étude de M. Philipon... » Il résultait évidemment de cette citation et de références précises, que M. Philipon avait déterminé l'étymologie de Flacanges. Or moi-même j'avais donné l'étymologie de ce nom, j'avais fixé l'emplacement de ce lieu à Fourvière, ou plus exactement à l'Antiquaille. Il devenait donc très important pour moi de savoir si M. Philipon avait publié cette découverte avant moi, ce qui me mettait dans la posture peu enviable d'un plagiaire; ou en même temps que moi, et j'aurais été heureux d'une coïncidence qui confirmait mon opinion; ou après moi et j'étais désireux de connaître la façon dont ce savant homme parlait de mon interprétation. Je me hâtais donc de consulter le tome XI, p. 109, de la *Revue de philologie française*, dirigée à Lyon par M. Clédat. En l'ouvrant je fus pleinement rassuré : le tome XI datait de 1897 et le premier volume de *l'Histoire de Lyon*, où j'avais donné l'étymologie indiquée, avait été publié en 1895, soit deux ans auparavant. Je ne risquais donc pas d'être pris pour un pillard littéraire. Néanmoins,

M. Philipon étant venu après moi, j'étais très curieux de connaître son appréciation à mon égard. Mais à ma satisfaction se joignit une profonde surprise : il n'était nullement parlé de Flacanges dans la savante étude à laquelle M. l'abbé Devaux me renvoyait. Je supposais que l'indication de la p. 109 était insuffisante et que le texte allégué se trouvait dans une livraison suivante ; mais de la Bibliothèque on m'affirma, — c'était en juillet 1898 — qu'aucune autre livraison n'avait paru. Ainsi ce n'était pas au travail de M. Philipon, mais à l'*Histoire de Lyon*, à moi-même que mon respectable contradicteur, avait emprunté cet exemple et il l'attribuait à un autre. Je me garderai bien de supposer qu'il l'ait pu faire volontairement car ce serait, l'accuser non pas seulement d'un mauvais procédé mais aussi d'une énorme maladresse. Je sais que lorsqu'on travaille uniquement sur des notes, on est exposé à une foule d'erreurs parfois très déplaisantes. Il n'est pas moins regrettable pour moi que M. l'abbé Devaux, qui relève avec un soin minutieux en indiquant le volume et la page, les passages de mon livre où il croit trouver des erreurs, omet toujours ses références lorsqu'il s'agit de me citer favorablement.

Après cela, à la fois rassuré et satisfait, j'ai procédé à l'analyse de la dissertation du savant M. Philipon.

La thèse développée dans cette étude se résume ainsi.

Le « suffixe burgonde *ingo* » est formé du « suffixe indo-germanique *go* joint au suffixe germanique *in* » d'où les Germains auraient tiré « le suffixe *ungo*, *ingo* ».

Ce suffixe aurait formé trois classes répondant à trois ordres d'idées : 1^{re} idée, d'appartenance, ex. *buring*, paysan, de *bur*, habitation rurale, etc.; 2^e idée, de famille et de race, ex. *Meroving*, *Niflungen*, *Guntbadingi*, *Lotharingi*, etc.; 3^e idée, de fils, ex. *Uffing*, fils d'*Uffo*, etc.

Les Burgondes apportèrent ce procédé onomastique dans la Gaule orientale, *Delfingis* en Lyonnais, etc. et ils l'appliquèrent aux noms de lieux.

Je cherche des expressions pour formuler d'une manière adoucie le jugement que provoque cette thèse et pour dire que l'auteur s'est trompé complètement et catégoriquement. Le titre seul renferme deux erreurs en trois mots.

Et, d'abord le suffixe n'est pas *ingo* mais *ing*, au pluriel *ingen*. En second lieu il n'est pas spécialement burgonde, mais appartient à tous les Germains et se retrouve dans tous les pays où leur race s'est répandue. Quant à sa formation de *in* et *go*, j'ai peine à croire qu'une telle méthode de dissection de mot, syllabe par syllabe, puisse être admise pour scientifique et donner des résultats acceptables. J'aurais cru, par exemple, que le suffixe *ing*, dans le sens de filiation, procède simplement de la racine G-N par transposition, qui a formé γενεά, γένος, γένεσις, *gigno* génération, *knabe* enfant, etc. sans oublier notre *gone* lyonnais. C'est aux savants à décider ; mais ce qui peut s'affirmer c'est que le sens donné aux différentes attributions de ce suffixe par M. Philippon est presque toujours erroné et que l'énumération de ces différents sens est incomplet du terme le plus essentiel.

A l'égard des erreurs il faut noter la première interprétation, « indice d'appartenance », qui doit provenir d'une confusion ainsi que le prouvent les exemples allégués et comme nous le verrons plus loin. Quant à *buring*, « paysan », dérivé de *bur* « habitation rurale », c'est évidemment le résultat d'une erreur typographique.

Ing a certainement le sens de famille, en tant que descendance, filiation ; mais à l'égard du sens de race, tribu, il faut distinguer avec soin si l'idée de race et de tribu renferme en même temps celle de descendance. Ainsi quand on dit les Français, on n'entend pas dire que nous descendons d'un personnage nommé Franc ; au contraire si on dit Israélites, il s'agit bien des fils d'Israël. Il faut discerner également si l'on parle d'une agglomération formée par la famille comme les tribus des Arabes et des Hébreux, se distinguer expressément, pour cela par le mot *beni*, « fils », ou

bien si l'on désigne une association constituée pour des intérêts politiques et sociaux, ou réunie pour l'occupation pacifique d'un même territoire. Faute d'avoir fait cette distinction, M. Philipon a commis des erreurs graves et dénaturé absolument l'étymologie de certains mots. Les Mérovingiens sont bien la descendance de Mérovée, mais les *Lotharingi*, les *Scotingi*, les *Thuringi*, dont il interprète de même l'appellation, diffèrent totalement de sens. Ici ce ne sont pas les fils ni même les gens de la famille de Lothaire, de Scot, de Thur, mais simplement les habitants de la Lotharingie, du Scoting, de la Thuringe. Il commet la même méprise que s'il disait que le nom de Lyonnais signifie les fils de Lyon en tant que descendants naturels, tandis qu'il marque seulement la demeure ou le lieu de naissance. Je pourrais poursuivre l'examen des autres noms cités qui, pour la plupart, appartiennent par leur suffixe à des idées incompatibles entre elles et étrangères aux définitions indiquées. Ces exemples suffisent pour montrer que l'auteur a très insuffisamment étudié son sujet.

La troisième attribution *ing*, comme nom de personne, doit être éliminée. Des exemples allégués, les uns sont des noms de lieux, comme nous le verrons tout à l'heure, les autres doivent être reportés à la classe précédente parce qu'ils indiquent l'idée de filiation, de famille.

Sur trois interprétations proposées il n'en reste donc qu'une seule. Mais ce qui est plus grave, c'est que M. Philipon omet le sens plus important de ce suffixe, celui qui s'applique exclusivement à l'objet de son étude et cet oubli l'a entraîné dans une erreur fondamentale, qui rend son travail faux d'un bout à l'autre et dans son essence même.

Le suffixe *ing*, qu'il ne faut pas confondre comme il l'a fait avec *ung* et *eins*, a deux sens principaux sans compter les sens dérivés.

Le premier est celui qui vient d'être signalé. *Ing*, quelquefois par euphonie *ling*, signifie proprement « fils de »; c'est

le *ben* des Israélites et des Arabes, comme il a été dit ci-dessus. De même par extension il veut dire famille, tribu, race, comme M. Philipon l'a proposé ; et, par une extension plus large encore, une classe sociale : *edelingi*, les nobles, littéralement les enfants nobles, *frilingi*, les hommes libres. Un autre sens dérivé du sens propre dans un autre ordre d'idée est celui de jeunesse, de nouveauté : *jungling*, *fruhling* « printemps », etc.

Ing, dans sa seconde acception, signifie plaine et, par extension, champ, localité, pays. Il est très ancien. Du temps de Pline les immenses plaines qui s'étendent le long de la Baltique, depuis la Sarmatie jusqu'en Scandinavie, portaient le nom générique d'*Eningie*. Le peuple qui formait l'une des cinq grandes divisions de la race germanique, celui qui occupait le Danemark, les terres basses joignant la partie méridionale de la Baltique, se nommait *Ingevones* « habitants des plaines » (*Ing* plaine *Wohnen* habiter), en opposition aux *Hillevones* des montagnes Scandinaves (*Hill* colline *wohnen*), comme je l'ai fait remarquer dans l'*Histoire de Lyon* et démontré par une carte. Le sens topographique de ce suffixe est bien connu, on en trouve des exemples nombreux dans tous les pays peuplés par les Germains : l'Allemagne, la presqu'île Scandinave, l'Angleterre, la France, la Haute-Italie. C'est celui qui entre dans la composition des noms de lieux de notre région et qui, depuis onze ans déjà, a été signalé comme tel par un savant magistrat, M. Dupond, juge d'instruction près le tribunal de Trévoux, dans une lettre au sujet de l'étymologie de *Vindonissa* (Valentin-Smith, *Fouilles dans la vallée du Formans*, Lyon 1888, p. 143). Et précisément, chose surprenante, c'est ce suffixe que M. Philipon a complètement omis. Il l'a si malencontreusement confondu avec le premier que sa thèse se trouve ruinée de fond en comble.

Je ne m'arrêterai pas à détailler une à une les erreurs où l'a entraîné cet oubli, ce serait un véritable massacre des innocents et tout-à-fait inutile, la règle étant posée ; je citerai un seul de ces exemples, le plus spécieux, celui qui a dû contri-

buer surtout à maintenir M. Philipon dans son erreur. Il a rencontré, dans une même charte du cartulaire d'Ainay, un nommé *Delfingus* et une localité appelée *Delfingis* (c'est le hameau de Delfingue à Charentay). Il en a conclu, suivant son système, que cette localité tirait son nom de ce personnage. Ce n'est pas possible. Sans tenir compte des raisons purement philologiques ni de la démonstration qui vient d'être exposée, il suffit de lire la charte alléguée pour reconnaître que la villa en question ne tenait pas son nom de l'individu mais, au contraire, que celui-ci tirait son nom de la villa.

Il s'agit, dans cette charte, d'une libéralité faite à l'abbaye d'Ainay par un nommé Umberto. Il donne, entre autres choses, plusieurs serfs de ses domaines : Delfing demeurant à Saint-Georges de Rencins, Leuthard et Benoît établis à Delfingue, etc. Le fait que Delfingue, le hameau, ne tire pas son nom du personnage appelé Delfing se déduit de la condition de cet individu ; il était serf, par conséquent il ne pouvait donner son nom à une villa que son propriétaire seul avait le droit de dénommer de son propre surnom. Mais alors pourquoi ce serf, portait-il le nom de la villa ? Pour une raison bien simple, pour montrer qu'il dépendait de ce domaine. Dans l'antiquité les esclaves portaient une marque sur laquelle était écrit : J'appartiens à un tel, ramenez-moi. C'était pour les empêcher de s'échapper. Au moyen âge l'esclavage individuel avait disparu, il avait été remplacé par la servitude, qui consistait à servir, à travailler une terre, un domaine ; et, quoique les chartes disent en parlant d'eux : tel homme, telle femme, qui m'appartient, en réalité, leur maître ne les possédait pas effectivement comme l'esclave antique ; ce n'étaient pas leurs personnes mais leurs services qui lui appartenaient ; c'était à un domaine qu'ils étaient attachés, et, quand on leur permettait de s'en éloigner, on prenait des précautions pour réserver le droit de les ramener à leur devoir primitif. Or on vient de voir que le serf Delfing (nom qu'il ne faut pas confondre avec Delfin) résidait à Saint-Georges ; le nom qu'il porte montre qu'il dépendait du domaine de Delfingue ; on ne pouvait lui

mettre une marque, on lui donnait un nom indiquant une servitude locale. Tandis que des deux autres serfs attachés à la villa de Delfingue, portent l'un un surnom germanique, l'autre un prénom romain, qui n'ont aucun rapport avec la localité qu'ils habitent, celui qui n'y demeure pas reçoit un nom de lieu rappelant qu'il est serf de cette localité. Ainsi Delfingues n'est pas un nom de personne et M. Philippon a pris le Pirée pour un homme. Il en est de même de tout le reste de son étude.

Après cela, lorsque M. Philippon résumant sa thèse, nous déclare que les Burgondes ont importé le suffixe *ingo* dans la Gaule orientale et l'ont appliqué aux noms de lieux, on devine, par avance, que, là encore, il s'est absolument trompé.

Les Burgondes n'ont pas importé le suffixe *ingo*, lisez *ing*, dans la France orientale, mais seulement dans la moitié de la première Lyonnaise et une faible partie de la Viennoise. La région du sud-est subit l'influence des Goths et la plus grande partie de la Gaule orientale depuis le Bugey inclusivement et tout le long du Rhin reçut l'empreinte onomastique des Alamans et des Francs et non des Burgondes.

Le suffixe *ing* n'a été transféré ni par les Burgondes ni par aucun autre peuple germanique, de son sens propre de filiation à un sens topographique; mais le suffixe *ing*, qui entre dans la formation des noms de lieux, est absolument indépendant de celui qui indique l'idée de descendance; chacun de ces deux suffixes distincts aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de la race Germanique, est toujours resté dans son attribution spéciale et ils ne doivent pas être confondus. En un mot la thèse de M. Philippon s'écroule complètement parce qu'elle est assise sur une base boiteuse et réside dans l'ignorance intrinsèque du sujet.

Je ne la laisserai pas cependant sans présenter une autre observation. J'ai dit que l'auteur avait confondu en un seul les deux suffixes *ing* et *ung*. Je relève cette erreur

avec d'autant plus d'empressement que je l'ai commise moi-même.

Citant des noms de lieux d'origine germanique ayant existé à Lyon, j'ai mentionné Flacanges, *Fleking*, j'aurais dû ajouter *Flacking* (*Flack* plat *ing* champ) le « Replat » et j'ai ajouté Papelonges en le traduisant « le champ des peupliers » (*Papel* peuplier *ing* champ). Ce n'est pas cela : le nom est *Papelung*. Le suffixe *ung* n'a pas le même sens que *ing*, mais celui de réunion, agglomération, comme *etum* latin et quelquefois *ac* celtique. Il faut donc traduire la *Peuplière*; la différence est plus importante qu'il ne paraît, car un seul peuplier pourrait motiver *Papeling*, tandis que *Papelung* implique l'idée de plusieurs. Je profite de cette circonstance pour rectifier une autre erreur que j'ai commise à propos de cette même appellation. J'ai écrit avec une étourderie sans égale, que Papelonges, « dont la situation, ajoutai-je, est incertaine », avait pu être près de la Feuillée où il y a eu jusqu'à nos jours des peupliers. Supposer qu'un bosquet de peupliers ait pu se renouveler pendant douze à quatorze siècles était une opinion un peu hardie. Je crois d'ailleurs que ces peupliers dont le souvenir hantait ma mémoire, se bornaient à un seul et qu'il avait été planté à l'occasion de la construction du pont de la Feuillée, comme celui que j'ai vu, plus tard, planter à l'extrémité du pont de l'Hôpital par les ouvriers lorsqu'ils l'eurent achevé. Il y a plus encore c'est que la situation de Papelonges n'est pas incertaine du tout ; je l'ai retrouvée, il y a quelque temps, dans mes notes où ma mémoire infidèle l'avait oubliée. La *Peuplière* burgonde se trouvait à la Croix Rousse actuelle, exactement sur l'emplacement de l'Ecole normale des Instituteurs.

Voilà la confession de mes bévues complètement faite, et je me félicite de les avoir commises. Je suis heureux de montrer non pas seulement par des paroles, mais par des faits, que je n'ai pas la ridicule prétention de m'attribuer un mérite supérieur à ceux que je me permets de critiquer.

III.

Je ne terminerai pas cette longue analyse sans résumer les observations qu'elle doit faire naître. Même en ne tenant pas compte des erreurs qui abondent dans son étude, il faut reconnaître que M. l'abbé Devaux n'a pas tiré tout ce que l'on devait attendre d'un sujet si intéressant et, on peut le dire, de la science de l'érudit conférencier. La cause en est dans un système qui domine l'œuvre tout entière et aussi dans une méthode vicieuse.

Une préoccupation constante poursuit l'auteur dans ces recherches ; c'est l'idée fixe de retrouver dans les appellations des localités, le nom d'un propriétaire gaulois ou gallo-romain. Le lecteur a pu remarquer — et je n'ai pas tout relevé — les tortures que le conférencier a fait subir aux textes originaux pour les plier à son système ; on a pu constater par combien d'illusions il s'est laissé fasciner ; on aura remarqué également dans quelles surprenantes méprises ce système l'a entraîné à chaque pas. C'est que dans les recherches scientifiques et d'érudition, tous les systèmes sont dangereux, ils sont l'antithèse de la critique, et les plus séduisants sont les plus nuisibles.

Cependant M. l'abbé Devaux avait un moyen sûr d'échapper à ce danger. Il s'imposait non-seulement à sa prudence mais aussi à sa perspicacité. Avant de se jeter dans ces ténèbres fatales, avant d'émousser son jugement et son sens critique au frottement des dictionnaires et de s'aveugler intellectuellement à la recherche de propriétaires celtiques, il aurait dû se demander si, en fait, les Gaulois donnaient leurs noms à leurs domaines. Après un examen assez court il aurait été débarrassé de la stérile besogne qu'il s'est créée si fâcheusement pour lui. La négative, en effet, paraît s'imposer. Il faudrait nécessairement trouver, tout d'abord, au moins un nom de lieu celtique indiscutablement formé de

celui du propriétaire. Il n'en existe pas dans son étude. Tous ceux qui sont énoncés sont plus faciles à réfuter qu'à justifier.

En second lieu, il fallait vérifier, et cela était encore plus décisif, si même il était possible d'admettre *a priori* qu'un nom de lieu ait pu porter un nom d'homme dans les temps antiques; en un mot si cet usage existait. On ne le voit pas. Les peuples de l'antiquité dénommaient les localités d'après la nature du sol, son aspect, ses productions, certaines particularités qui les caractérisent. Seuls les noms de quelques souverains illustres, de quelques divinités dont un temple célèbre avait répandu la renommée dans la contrée, étaient affectés à des villes ou des localités. Et encore ces faits sont-ils très rares. Il n'est donc pas permis de supposer arbitrairement que la Gaule ait fait exception à cette règle générale.

L'usage des appellations de localités tirées de noms d'hommes est donc postérieur à la conquête; il paraît même avoir commencé assez tardivement: les textes et les monuments de la haute époque ne nous apportent guère d'exemples de ce genre de dénomination. En fixant son origine au II^e siècle on ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité. Mieux encore serait-il à croire que cet usage pourrait être reporté à la décadence de l'empire, à la destruction de la petite propriété et à la création des *latifundia*, ces immenses domaines qui partageaient des provinces entières entre un petit nombre de privilégiés de la richesse. Il est permis d'admettre que ce furent cette époque et ces circonstances qui, si elles ne donnèrent pas naissance à cet usage, en favorisèrent le développement. Puisqu'il est démontré, ce semble, que ce genre de dénomination n'était pas usité chez aucun peuple ancien dans la haute antiquité, il faut bien admettre une cause déterminante qui l'ait fait naître et rien de plus vraisemblable que de l'attribuer à la création de la grande propriété et à l'influence de l'organisation sénatoriale qui remplaça, en même temps, l'ancien régime municipal, ruiné et détruit par la tyrannie fiscale.

Ce ne sont là que des inductions, des conjectures, si l'on veut, mais ces conjectures, autorisées par un état de choses certain, sont préférables à d'autres conjectures qui, au contraire, se trouvent en opposition avec les mœurs et les habitudes des peuples auxquels on prétend les appliquer. Et d'ailleurs, quelle que fût la valeur de ces objections, un érudit avisé n'aurait pas manqué de se les poser à lui-même. S'il l'eût fait, M. l'abbé Devaux se serait montré défiant à l'égard de son système et c'eût été tout profit pour lui et pour ses lecteurs. Au lieu de tout rapporter à des noms d'hommes il se serait occupé des noms de choses ; sa conférence y aurait gagné en exactitude et en intérêt, en lui fournissant une foule de détails curieux qui auraient captivé l'attention de ses auditeurs.

L'autre cause de désavantage et d'erreur est la méthode. M. l'abbé Devaux procède à l'aide de la philologie pure et théorique ; elle ne pouvait le mener qu'à des résultats incertains ou pitoyables. Que l'on prenne un mot dont l'étymologie est inconnue, qu'on essaie de la découvrir à l'aide des règles de la philologie moderne, chacun y trouvera ce qu'il veut et les éplucheurs de syllabes arriveront à un résultat différent, chacun suivant ses idées préconçues. Certes la philologie a fait des progrès immenses, elle tient une des premières places parmi les sciences modernes. Appliquée à l'examen des textes littéraires elle a donné de merveilleux résultats et spécialement aussi remarquables pour les langues romanes que pour les langues classiques ; on a pu ainsi restituer une grammaire et classer les dialectes de la France du moyen âge. Ces résultats s'expliquent : on opérait sur des textes nombreux formant un vaste ensemble, et dont l'origine, le sens étaient connus ; il ne s'agissait que d'un travail de patiente analyse qu'il était facile de résumer en règles précises. Ces règles dès lors peuvent être appliquées avec certitude à d'autres textes ; mais prétendre s'en servir pour retrouver la forme primitive d'un mot isolé dont on ignore le sens, la forme primitive et la nationalité, c'est une tentative folle et téméraire. Les évolutions d'une même

articulation sont trop variées et, d'autre part, les éléments phonétiques des langues sont trop peu nombreux. Ne sait-on pas qu'une même racine donne une foule de sens divers. C'est donc bâtir en l'air que de prétendre remonter au moyen de deux ou trois formes incertaines, à l'aide d'évolutions phonétiques, choisies au hasard, car on n'a pas d'autre guide; c'est donc bâtir en l'air que de prétendre remonter ainsi jusqu'à la forme primitive d'un mot inconnu.

En matières d'étymologie topographique, la philologie restera comme un excellent moyen de contrôle; elle empêche les écarts et ramène les imaginations trop promptes à jouer avec les mots. Mais comme base et point de départ, elle est insuffisante. Le guide sûr en ces recherches c'est la linguistique comparée. M. l'abbé Devaux n'en tient nul compte; en dehors du grec, du latin, et du celtique il semble ignorer toutes les autres langues, non pas seulement comme objet mais comme moyen d'investigation. Il est tombé dans les mêmes écarts que les anciens étymologistes qu'il a raillés avec justice dans son avant-propos. Prétendre découvrir des étymologies de noms de lieux dans un pays comme le nôtre, en n'interrogeant que le latin, le grec et le celtique c'est s'exposer aux mêmes bévues que les anciens érudits qui croyaient pouvoir tout découvrir dans l'hébreu, le grec et le latin.

Après la linguistique comparée, les recherches d'onomastique topographique exigent la connaissance de l'histoire, des institutions, des mœurs des peuples. Il faut aussi avoir étudié la géographie historique; connaître la nature du sol, son aspect, ses conditions météorologiques, ses productions; tout cela et même la géologie, comme nous l'avons vu, est nécessaire pour se guider sur ces routes obscures et dangereuses. M. l'abbé Devaux ne prend nul souci de tous ces moyens d'information. La philologie pure lui suffit et il s'escrime à grands coups de dictionnaire. Il ne cherche même pas à contrôler et, en présence d'un problème qui exige un examen approfondi, il se contente de l'affirmation d'un compilateur. Telle ainsi la question de Lugudunum. M. d'Arbois de Jubainville a

proposé une solution et l'a longuement développée; ce n'est pas néanmoins par l'examen de cette étude que le docte conférencier se prononce, mais d'après la décision brève et, pour ainsi dire, arbitraire d'un dictionnaire, qui, à ses yeux, tranche la question.

Pour M. l'abbé Devaux les transformations philologiques, les dictionnaires, les tables des cartulaires et des recueils épigraphiques, voilà tous les éléments des recherches étymologiques; il n'est pas besoin de contrôler la valeur paléographique d'une charte, d'étudier le contexte d'un document; le mot suffit et il se plaint lorsqu'on « l'oblige à recourir aux textes ». Il se borne à joindre à ces sources d'information, les ouvrages des maîtres qui jouissent d'une juste et universelle renommée. Quant aux recherches locales faites sur place et par une étude approfondie des textes et des documents, il les ignore. Est-ce dédain ? on serait tenté de le croire au silence qu'il garde, par exemple, sur nos érudits provinciaux; mais c'est surtout indolence. Le docte professeur aime le travail tout fait. Il prend à l'un, prend à l'autre, emprunte à M. Thomas, puise à pleines mains dans le dictionnaire de Holder, consulte M. Longnon, M. d'Arbois de Jubainville et, fort de ces autorités imposantes, il développe son propre enseignement. A travers ces traités et ces répertoires, sa méthode critique se borne à « contrôler l'autorité des maîtres de la philologie celtique par celle des maîtres de la philologie romane ». On ne peut aller bien loin ni bien sûrement avec de tels procédés et, comme il lui est arrivé dans le cours de sa conférence, on risque de trébucher à chaque pas.

Le travail du docte professeur, du savant doyen de la Faculté des lettres, confirme avec éloquence une maxime qui est le principe de l'érudition et de la critique : toute étude de seconde main, fût-elle empruntée aux maîtres les plus éminents, aux compilations les plus autorisées, est sans valeur scientifique. Cette méthode peut suffire au professeur dans sa classe ; pour l'érudit qui veut enseigner le public et traiter un sujet, on vient de le voir, elle ne vaut rien.



Imprimerie E. BRASSART, Montbrison. — 1899.





